

PRIX: 25cts

Le seul magazine en langue française consacré aux Vues Animées.

LE PANORAMA



Priscilla Dean

Montréal, Canada

Vol. I, No 10

Juillet 1920

LE PANORAMA

MAGAZINE POUR TOUS LES MEMBRES DE LA FAMILLE

25¢

LES REFLEXIONS DU MOIS

UNE FEMME à l'âge qu'elle paraît; pour un film, c'est à peu près la même chose, la façon de jouer des acteurs ou l'apparence des costumes démodés en indiquent la vieillesse.

QUI fait le plus grand profit en matière de cinéma? Est-ce le président de compagnie avec ses bénéfices, l'étoile avec son salaire, l'exhibiteur avec son revenu? Point. C'est le spectateur s'il suit attentivement les films instructifs et s'il sait dégager la morale des autres.

LA PROJECTION cinématographique permet d'apercevoir des choses infiniment petites et dont on ne soupçonnerait pas l'existence; avec certains perfectionnements peut-être rendra-t-elle possible la contemplation du travail de certains "grands" hommes politiques.

LA VIE sur l'écran n'est qu'une illusion. Sans doute mais la vie elle-même est-elle donc autre chose?

PAR la photographie convenable des tempêtes, tornades, éruptions volcaniques, etc., les savants affirment que le cinéma peut rendre les plus grands services à la science et que l'étude approfondie de ces phénomènes assurera davantage de sécurité aux êtres humains. Qui eût pensé cela il y a seulement une quinzaine d'années?

SI Josué était encore de ce monde, les Cies de Cinéma lui offriraient sûrement un engagement splendide pour arrêter le soleil les jours de pose.

RIEN n'est impossible aujourd'hui. Peut-être verrons-nous bientôt quelque maison de commerce se servir des nuages comme écran et y projeter, grâce à un énorme appareil, la réclame spéciale qui la concerne.

DE TEMPS à autre, une actrice de cinéma retourne au théâtre ordinaire après quoi elle revient au cinéma. La raison en est très facile à comprendre: il faut bien qu'elles aient, par intervalles, une petite chance de parler.

ON DIT qu'une compagne, voulant faire de la propagande pour un film qu'elle préparait, dépensa tant d'argent pour cette réclame qu'il ne lui en resta plus pour produire le film.

LA TAXE à payer par les théâtres vient encore d'être élevée. Qui la paiera en définitive? Ce sera naturellement le client. Où donc est l'heureux temps où deux heures et demie de spectacle ne coûtaient que cinq cents!!!

TOM SANTSCHI déclare que les splendides paysages du Canada constituent des scènes naturelles où il serait possible de filmer les plus beaux drames. Les yeux de nos voisins commencent à s'ouvrir.

QUAND le papier à tapisser sera hors de prix, les actrices pourront le remplacer avantageusement par les timbres de toutes les lettres qu'elles reçoivent. Il leur faudra certainement peu de temps pour en rassembler de quoi tapisser toute une maison.

LE CINEMA est ce qu'on appelle le théâtre muet. C'est vrai sans doute en ce qui concerne les artistes mais pas le public qui est dans la salle.

JADIS pour atteindre à la renommée comme acteur dans un grand théâtre, il fallait avoir fait de solides études de diction et sortir d'un Conservatoire; aujourd'hui, pour connaître la popularité au Cinéma, il est beaucoup préférable de sortir d'une arène de lutte ou de boxe.



ABONNEMENT

(Payable d'avance)

Un an \$3.00
Six mois \$1.50

(Excepté Montréal et la banlieue)

LE PANORAMA

Vol. 1, No 10

Juillet 1920

Publié mensuellement par

POIRIER & CIE, Edit.-Prop., 131, Cadieux, Montréal,
Tél. Est 5281 Directeur de la Rédaction: F. de VERNEUIL.

Entered at the St. Albans, Vt. Post-Office as second class mail matter.

NOUS ARRETONS le service du Panorama quand l'abonnement est expiré à moins que nous recevions la souscription pour une autre période.

CHANGEMENTS D'ADRESSE.— Donnez-nous toujours votre ancienne adresse en nous indiquant la nouvelle. Prévenez-nous au moins quinze jours d'avance.

TRES IMPORTANT: Ecrivez toujours votre adresse complète et lisible dans toutes vos lettres.

NOTRE CONCOURS

Nous avons terminé l'attribution des nombreux votes reçus en faveur des concurrentes.

Celles qui ont été désignées par la voix populaire et définitivement acceptées par le jury ont été avisées individuellement.

Dans l'un des Nos subséquents, nous publierons le scénario qui doit être joué.

ATTENTION! Prochainement nous organiserons un autre concours, tout différent et, qui comportera des prix en argent accordés par une grande compagnie de cinéma.

Ne manquez pas le PANORAMA du mois prochain qui contiendra des explications à ce sujet.

Dans le prochain numéro, nous commencerons un magnifique roman:

LE PARFUM DE LA DAME EN NOIR

qui fait suite au "Mystère de la chambre jaune" et a été écrit par le même auteur.

Ne manquez pas cette série sensationnelle qu'il est extrêmement difficile de se procurer en librairie.

Faites-en part à vos amis.

TOUJOURS LA CRISE DU PAPIER

En ce qui concerne le papier la situation, loin de s'améliorer, paraît au contraire empirer. Il est excessivement difficile de se procurer cette matière première, même à des prix exorbitants.

Le papier a plus que doublé de valeur au cours des trois derniers mois et il est presque impossible de s'en procurer. Nous avons donc dû imprimer le présent numéro sur deux qualités de papier, c'est-à-dire ce que nous avons pu avoir. Si nous n'avions pas agi ainsi, nous aurions été forcés, comme certains magazines américains, de suspendre notre publication jusqu'au jour où nous aurions pu acheter du papier.

Nous sommes convaincus que les lecteurs apprécieront nos efforts pour conserver au Panorama, en dépit de ces difficultés, une apparence luxueuse et qu'ils nous continueront leur faveur comme par le passé.

POIRIER & CIE.



De gauche à droite: C. J. Golden, président de la "Planning Association", de Los Angeles; Bébé Daniels, Thomas Adams, aviseur auprès du gouvernement canadien et George A. Damon, ingénieur à l'Association sus-mentionnée.

LA PLUS IMPORTANTE
LIBRAIRIE et PAPETERIE
FRANÇAISE du CANADA
Fondée en 1885

LIVRES
religieux
classiques
français
canadiens

FOURNITURES
de classes
de bureaux
de dessin

ARTICLES
religieux
et de fantaisie

PAPIERS PEINTS
Tapisseries

Librairie **GRANGER FRERES** Limitée
Place d'Armes et Notre-Dame O., Montréal

PARFUMS DE GRAND LUXE

"Soir d'Été" parfum doux et pénétrant.
"Pensée d'Automne" parfum vivace et chatoyant.
"Lilas Géraldy" donne l'illusion d'un vrai bouquet de lilas.

Tous les Parfums **Géraldy** sont persistants et tenaces.

Parfums: \$2.00 l'once. Lotions: \$1.50 la bouteille.
Poudres de toilette: \$1.25 la boîte. Eaux de toilette: \$1.75 la bo.

Talcum: 75c. la bouteille. Les parfums ne sont vendus qu'en bouteilles originales cachetées, jamais autrement.

Bouteilles échantillons, à 25c, 50c, \$1.00 et \$2.00 chacune. Dans toutes les bonnes pharmacies et parfumeries, ou expédiées franco par la maille sur réception du prix, par **GERALDY, Parfumeur**, 28, rue de Surène, Paris.

J.-A. GOYER, pharmacien
Représentant pour l'Amérique, 182 rue S.-Catherine Est
MONTREAL, Canada.

OFFRE SPECIALE

Pour faire connaître nos produits nous enverrons gratis, sur réception de ce coupon un généreux échantillon.

COUPON

M. J. A. Goyer,
180 Ste-Catherine Est,
Montréal.
Veuillez S.V.P. m'envoyer gratuitement un échantillon de poudre de toilette Géraldy.

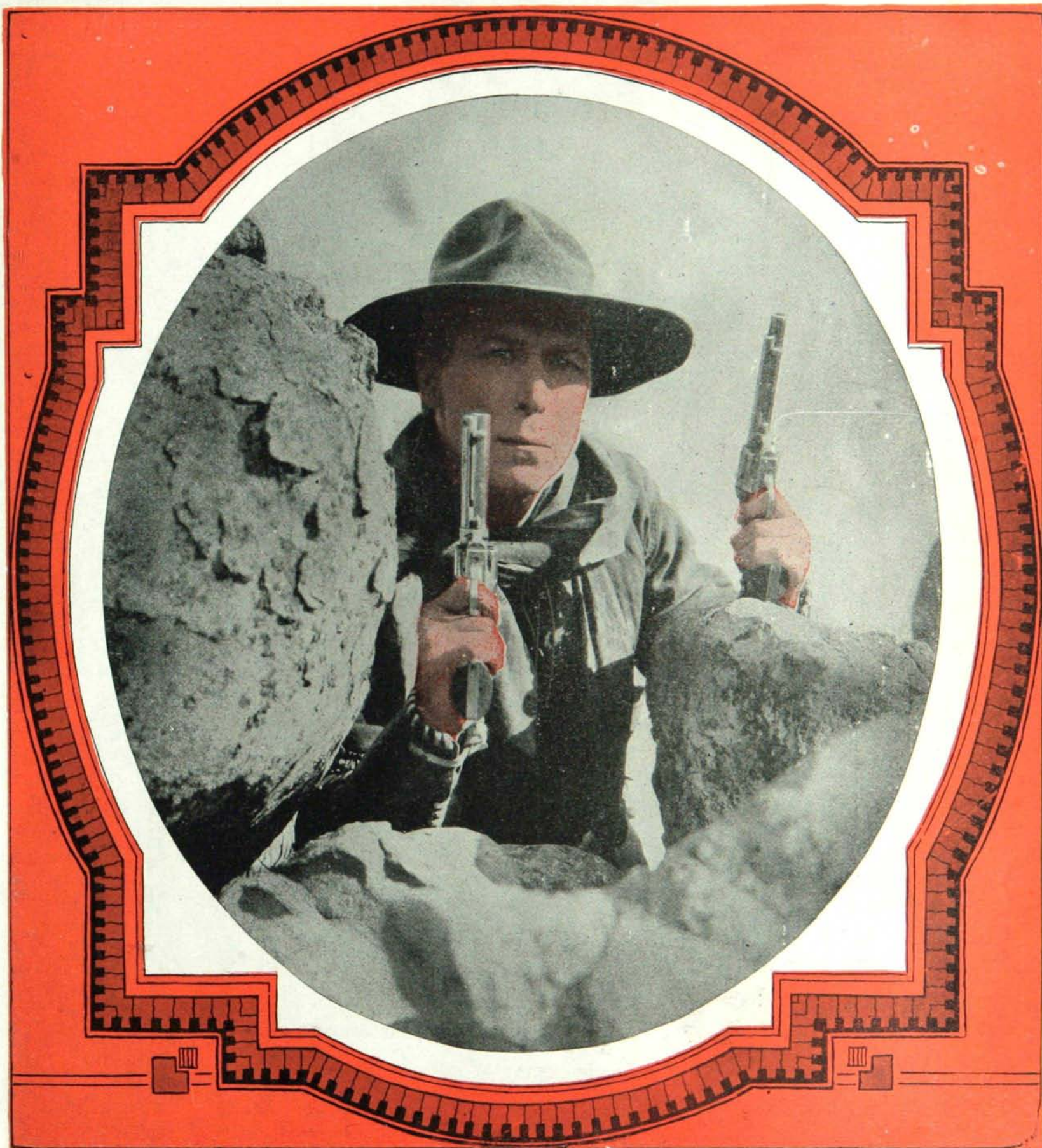
Nom

Adresse





RUTH ROLAND estime qu'un chat ou un chien est un animal trop commun et qu'une lionne est bien préférable. Elle a fait acquisition de celle-ci et paraît l'aimer beaucoup; elle la dévore de caresses. Espérons que la lionne, en retour, ne la dévorera pas tout simplement.



Williams S. Hart

WILLIAMS S. HART. Publié avec autorisation de l'International Cinema Review, New York.



WILLIAM NEILL. (Publié avec autorisation de l'International Cinema Review, New-York.)



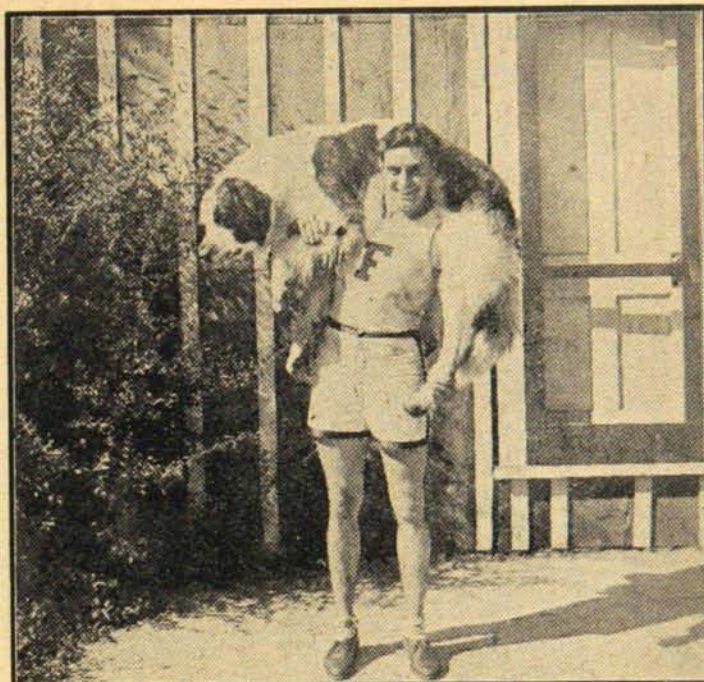
SYLVIA BREMER. (Publié avec autorisation de l'International Cinema Review, New-York.)



Mae Murray
de la Cie FAMOUS-PLAYERS



Mary MacLaren et son chien Ted qui lui a été envoyé par un admirateur inconnu.



George Walsh n'a pas ce que l'on appelle un chien de poche; c'est pourquoi il le porte sur ses épaules.

L'INCONVENIENT DE LA CELEBRITE

ALICE JOYCE est peut-être l'étoile la plus recherchée par la foule. Récemment quand elle est allée à la Nouvelle-Orléans, son arrivée étant connue, une quantité de gens se portèrent à sa rencontre et vinrent littéralement l'assiéger dans son hôtel.

L'actrice dut se faire garder pour avoir un peu de liberté. Un jour une dame richement habillée arriva et voulut la voir coûte que coûte; la servante lui dit qu'Alice Joyce était en train de s'habiller ne pouvait pas la recevoir.

—Je ne vois pas pourquoi, répondit la femme. Miss Joyce est une actrice célèbre et toutes les célébrités sont la propriété publique.

Sur ce, elle s'en alla, fort mécontente et Alice apprit ce jour-là des choses qu'elle ignorait au point de vue de la loi de possession.



Lionel Barrymore et Ann Cornwall.



Joe Rock et sa jolie partenaire, Patsy de Forrest goûtent les douceurs d'un beau soleil sur la plage, mais un nuage s'avance vers eux... Au second plan, c'est encore Joe Rock que l'on aperçoit faisant de la gymnastique, ce qui prouve que grâce à certains trucs de photo, il est facile à une même personne d'être en deux endroits à la fois.

AN AFTERNOON MIRACLE

par O. Henry

Direction, David Smith. Production de la Cie Vitagraph

ROLES

Lieutenant Bob Buckley.....Jay Morley
 Bud Dawson.....Walter Rodgers
 Alvarita.....Virginia Nightingale
 Garcia.....Joe Rickson

SYNOPSIS

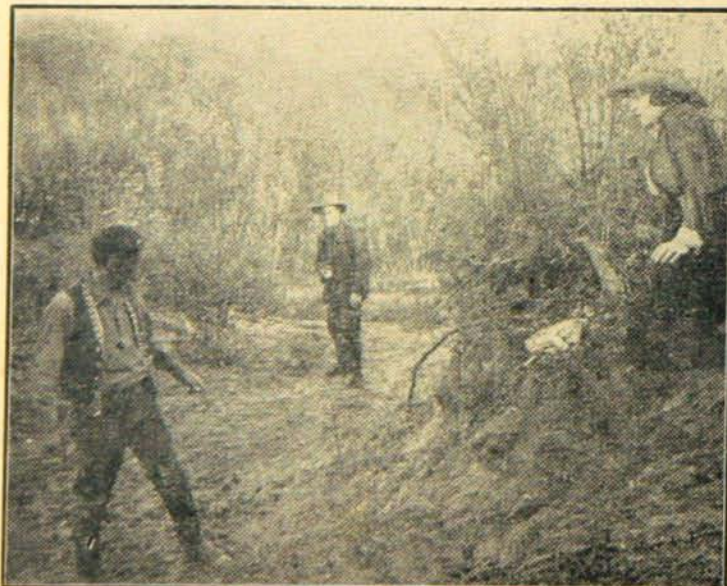
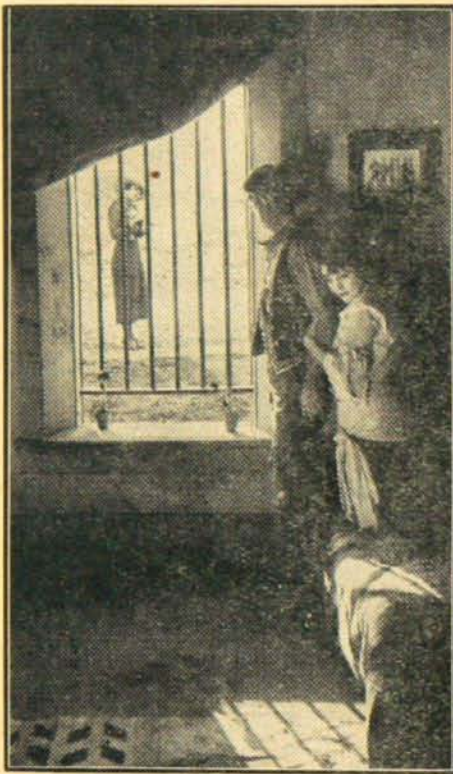
Le lieutenant Bob Buckley, de la cavalerie, monte la garde avec un escadron près d'un pont de la frontière pour essayer de capturer un bandit hors la loi, Garcia, qui a été expulsé la veille d'un cabaret et a juré d'y revenir dans les vingt-quatre heures pour se venger.

Il revient en effet, sous le déguisement d'une vieille femme qui vient vendre du bois et des cartouches au propriétaire du cabaret. Le lieutenant Bob est bien vite sur sa piste.

Bob est connu pour sa bravoure; il a en effet des coups de folle audace bien qu'au fond il soit timide mais il est courageux sous l'effort de la volonté, ce qui est encore plus méritoire. Or, ce même jour, le wagon privé d'Alvarita, reine des charmeuses de serpents, est arrêté près de la frontière et l'un des grands reptiles s'échappe. Alvarita, qui ignore la peur et connaît les habitudes du serpent, se dirige vers un ruisseau dans le bois où elle espère le retrouver. Garcia l'aperçoit et la suit. Le lieutenant Bob arrive également dans ces parages.

Alvarita retrouve son serpent et prend alors un peu de repos. Garcia s'approche d'elle et, soudainement enhardi, lui propose de l'embrasser; la jeune fille se défend et le frappe avec une pierre. Le bandit tombe et, en se relevant, se trouve face à face avec Bob; il n'a pas pris son revolver, ce que voyant et par chevalerie, Bob voulant lutter à armes égales jette le sien. Garcia, cependant, a sorti un couteau qu'il dissimulait et se lance à l'attaque; à ce moment, les yeux de Bob rencontrent ceux d'Alvarita et le lieutenant puise une suprême énergie dans ce regard. Il lutte avec acharnement, désarme Garcia et le met hors de combat.

Après la lutte, Bob et Alvarita se rapprochèrent puis s'assirent l'un près de l'autre. Ce qu'ils se dirent, il est facile de le deviner, toujours est-il que cette rencontre, commencée dans la tragédie, se termina dans l'amour.



Corinne Griffith dans "Bab's Candidate"

Scénario de Lucien Hubbard. Direction, Edward Griffith.
Production de la Cie Vitagraph

ROLES

Barbara Marvin.....	Corinne Griffith
Sénateur Marvin.....	George Fawcett
David Darrow.....	Webster Campbell
Ben Gogswell.....	William Holden
Henry Dawes.....	Charles Abbe
Jabez Prouty.....	Roy Applegate
Tante Célia.....	Blanche Davenport
Shackleton Hobbs.....	Harry A. Fisher
Eben Sprague.....	Walter Horton
Le vieux Eph.....	Wes Jenkins
Mamie.....	Frances Miller Grant

SYNOPSIS

David Darrow, jeune avocat, demande en mariage Barbara, fille du sénateur Marvin. Celui-ci la lui refuse sous prétexte que le jeune homme n'est pas sérieux au travail et qu'il parle trop. Darrow, en effet, se croit orateur et prend plaisir à s'entendre parler.

Furieux du refus du sénateur, il dit qu'il épousera quand même sa fille, mais celle-ci est indécise maintenant. Un peu plus tard, elle décide d'aller passer quelque temps dans la ville où demeure l'avocat et là, elle apprend son intention de se présenter à la législature bien que le sénateur aie lui-même désigné le candidat officiel, un certain Sprague.

Elle apprend qu'il existe aussi dans cette ville un vieux pauvre, Henry Dawes, que le conseil de ville ne veut plus supporter mais le bonhomme est très en faveur auprès des dames à cause de son agréable caractère.

David ayant appris que Sprague était son rival et le connaissant pour un escroc, réunit toutes les preuves pour faire manquer son élection et assurer la sienne propre. Les affaires cependant ne tournent pas ainsi; le conseil de ville, pour se débarrasser du vieux pauvre trop sympathique entreprend de faire voter pour lui, ce qui arrive. Voici donc Henry Dawes élu et maintenant David Darrow, désappointé, reconnaît qu'il était peut-être en effet trop "bavard".

Tout cependant finit par s'arranger. Le vieux pauvre était en réalité un homme riche à qui certaines raisons avaient imposé ce déguisement et le sénateur Marvin reconnut que le talent d'investigation de David pouvait lui procurer une excellente situation près du gouvernement. Il la lui promit et fit mieux encore, il lui accorda enfin la main de sa fille.

Tout est bien qui finit bien.

— 0 —

Olga Petrova est une polonaise de Warsaw. Elle a reçu une éducation solide à Bruxelles, à Paris et à Londres. Elle a débuté au théâtre à l'âge de vingt ans. Grandeur 5 pieds 5 pouces; poids 130 livres. Cheveux roux, yeux verts. Très intelligente.



Scènes de "Bab's Candidate".

LA VIGUEUR JOINTE AU TALENT

HARRY T. MOREY

de la Cie Vitagraph

ALLER de Shakespeare à la comédie musicale, voilà qui ressemble à quelque chose comme passer d'un bain glacé à un brûlant sans transition et il faut un homme comme Harry T. Morey pour s'en acquitter sans accroc. Il a fait ses preuves dans les deux genres puis ensuite il est passé au Cinéma avec la Cie Vitagraph dont il fait partie depuis dix ans.

La souplesse de son talent se combine d'une vigueur physique exceptionnelle; il réussit admirablement dans les rôles les plus divers, ceux de policeman, de bûcheron, de capitaine de navire, etc. Ceci ne l'empêche pas de revêtir, à l'occasion, l'habit de soirée avec une élégance extrême. Il a, ce qu'on appelle en termes de métier, une "versatilité" prodigieuse.

Toutefois, c'est dans les rôles doubles qu'il donne la pleine mesure de son talent; dans l'un de ces rôles, il se montre sous un aspect repoussant et canaille; dans l'autre il fera montre d'un caractère diamétralement opposé. Dans les deux cas, il joue avec beaucoup de sincérité et donne absolument l'illusion du personnage qu'il représente, ce qui lui fait dire en riant: "Voyez-vous je me suis ainsi rendu compte exactement de l'apparence que j'ai lorsque je suis de mauvaise humeur et c'est là le grand avantage des doubles rôles quand on voit ensuite sur l'écran; ça vous aide à rester dans le bon chemin."

Quand il n'est pas au travail devant l'appareil, Harry T. Morey peut être vu au No 10. Ce n'est pas le chiffre d'une cellule de prison mais sa chambre dans un club qui réunit les acteurs et directeurs de cinéma au studio de la Cie Vitagraph.

Les murs de cette chambre font songer à un musée ou à une galerie de peintures; il y a, naturellement, les photos artistiques d'Harry dans ses principaux rôles et dans les costumes les plus variés.

C'est dans ce lieu calme et reposant qu'il médite, qu'il songe sans doute aux succès passés et à ceux de demain et, peut-être aussi quelquefois à ce sentiment qui met au coeur de l'homme les plus douces émotions et qui est aussi vœux que le monde lui-même...

CINEMA COOPERATIF

La Fédération du travail américaine vient de prendre une initiative originale. Elle a décidé de créer, à Seattle, dans l'état de Washington, un cinéma coopératif destiné à la population ouvrière parmi laquelle seront distribués annuellement les bénéfices réalisés par cet établissement.

De plus, des films spéciaux traitant des grands problèmes économiques seront projetés là régulièrement.

Dolorès Cassinelli porte un prénom espagnol et un nom italien ce qui ne l'empêche pas d'être américaine et d'être née à New-York. Grandeur, 5 pieds 7 pouces; poids, 135 livres. Cheveux noirs, yeux bleus.

BRYANT WASHBURN met la dernière main à un film intitulé "Burglar Proof" et qui sera édité par la Cie Paramount.

Dorothy Phillips et l'Orientalisme

Il semble que depuis quelque temps, le cinéma, comme le théâtre épouve une certaine curiosité des moeurs orientales et qui se traduit par d'assez nombreuses pièces ou par de films imprégnés de cette atmosphère spéciale.

Nous avons vu récemment sur l'écran "L'Est est l'Ouest", dont le principal rôle est dévolu à une chinoise, puis "La fille du soleil", pièce entièrement chinoise, enfin "Fleurs brisées", chef-d'oeuvre de Griffith et qui s'inspire des mêmes éléments.

Une des dernières productions de Dorothy Phillips suit cette impulsion, c'est "The Georgios canary", dirigé par Allen Holubar et filmé par la Cie Universal. Le scénario toutefois, n'est pas entièrement chinois mais ses principales scènes le sont. Dorothy Phillips y apparaît comme une américaine que l'ambition pousse à faire ses débuts artistiques dans une production lyrique chinoise.

Une des suites de scènes coûte à elle seule 60 mille dollars dans ce film et il y a une figuration d'environ seize cents personnes.

Dorothy Phillips y porte de somptueux costumes orientaux dans lesquels, hâtons-nous de le dire, et heureusement pour elle, elle n'a pas en réalité, l'apparence d'une véritable chinoise.

—o—
Mildred Harris Chaplin et Charlie ont réglé leurs différends conjugaux. Mildred est en train de tourner un nouveau film "Polly of the Storm Country." Arthur James, un expert de publicité bien connu, vient de quitter William Fox, pour ouvrir une agence à son compte.

—o—
Peggy Hyland doit prochainement venir tourner un ou deux films à Paris.



Il y a quelques semaines, Charlot eut une grande vague d'idées de comédie.

Je ne veux pas suggérer qu'une telle chose soit un phénomène extraordinaire, chez un homme du calibre mental de Charlie Chaplin. Mais c'était une fièvre de travail d'un genre spécial, qui demandait l'exécution de tout un plan, en moins de temps presque qu'il n'en faut pour le dire, la dévastation de pelouses et de parterres de fleurs, et la mobilisation de toute une armée d'extras.

Pendant une semaine entière, Chaplin travailla à haute pression, et régulièrement, chaque matin, quelques milliers de mètres d'événements cocasses étaient présentés à son approbation, dans la salle de projections.

Puis, peu à peu, son enthousiasme commença à tomber. Les jours revinrent où le petit village anglais de l'avenue La Brea reprit son aspect normal de paix idyllique, où les appareils à photos redevinrent silencieux, et la présence de Charlot dépouilla son caractère de manifestation surnaturelle.

Depuis, Chaplin a remanié son histoire à un tel point qu'elle ressemble autant au scénario primitif qu'un champion poids-lourds à un enfant qui vient de naître... Je ne veux pas inférer que la première idée fût mauvaise. Personnellement je l'avais jugé excellente, et cela me faisait peine de voir détruire une œuvre qui m'avait tant fait rire. Mais ce qui est assez bon pour moi, et, plus probablement, pour quelques millions d'autres personnes est, à beaucoup près, insuffisant pour Charlie Chaplin.

Ce qui l'inquiète, dans sa très sérieuse préoccupation de tenir le monde en joie n'est pas un manque d'idées comiques, c'est la multitude des idées qui pressent à son cerveau. En discutant de la prochaine partie du scénario qu'il a en train, il lui en vient à l'esprit une bonne demi-douzaine d'autres. Il a la tentation constante d'abandonner l'idée qu'il a en train, pour prendre un chemin de traverse.

Au moment où j'écris ces lignes, il semble qu'il soit sous le coup de l'inspiration d'une comédie nouvelle. Tout l'après-midi, il a fait des essais dans un nouvel arrangement, juste sous les fenêtres de mon bureau, et je le devine très emballé par sa nouvelle idée, car je l'entends en grande conversation avec ses esprits familiers, parlant très vite, avec cet étrange petit bégayement que je lui ai remarqué lorsqu'il est très agité.

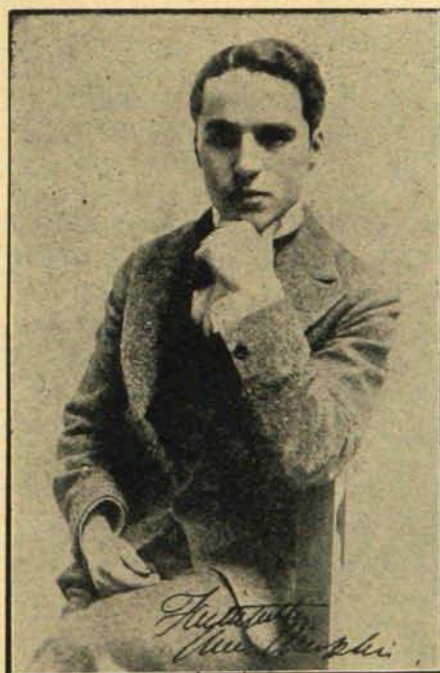
"CHARLOT" au travail

par ELSIE CODD



Après tout, cela peut ne rien vouloir dire. La seule garantie que nous avons que Charlie croit à la réalisation de ses inspirations est lorsqu'il endosse son vieux "costume de l'écran" et fait préparer les opérateurs.

Mais c'est alors que cela commence à "barber". Un visiteur qui avait fait



le tour des studios de Los Angeles me disait récemment qu'il aimait tant le nôtre, "parce qu'il était si tranquille". Il était venu évidemment, un jour où on ne travaillait pas... ce qui est une façon de parler, car le travail le plus dur de Chaplin se fait dans son bureau particulier, pendant que les membres de son état-major se recréent dans la piscine, ou se reposent mollement à l'ombre.

Mais quand les forces sont rassemblées et que le jeu commence, c'est le déploiement de toutes les énergies. Non seulement Chaplin sait exactement ce qu'il veut, mais il sait aussi ce qu'il veut tirer de chaque pion de l'échiquier. Il prend assez longtemps pour préparer chaque dé-

tail avec une précision absolue, mais il ne perd pas une minute quand il se trouve en scène. Il se fait une idée très claire de l'effet à obtenir, et fait tourner et tourner à nouveau la scène, jusqu'à ce qu'il croie être arrivé à son but.

Pour comprendre la puissance de l'art de Chaplin, il faut l'avoir vu au travail, aussi bien qu'à l'écran. Le secret de son succès est dans ce qu'il est un parfait directeur, aussi bien esquivé vers "Catalina Island" avec que.

Une fois sur le plateau, il entre dans la peau de son personnage, il devient comme un enfant, et semble jouer pour son propre compte des tours au solennel vieux monsieur, au policeman et autres épouvantails à gamins. En même temps, c'est un plaisir de l'entendre donner ses vues sur chacun des caractères du petit drame en cours, et montrer à ses partenaires comment ils doivent comprendre leurs rôles.

Une fois en train, Charlie travaillera cinq heures de suite, sans autre pause que pour griller la cigarette qu'on lui offre. Sa patience et sa bonne humeur ne sont jamais à bout et cela jusqu'à l'heure où les ombres commencent à s'allonger et où il faut amener les grands écrans blancs pour suppléer à la lumière défaillante. C'est alors qu'il s'aperçoit de la fuite du temps, et annonce en souriant qu'il faut remettre "la suite à demain".

Vous rentrez alors en pensant quelle bonne journée ce fut, et comme le rire va se répandre sur le monde à l'aspect de cette comédie que vous avez vu tourner.

Le lendemain, vous arrivez pour entendre dire que Charlot pense que tout cet ensemble est bon à jeter au panier, et qu'à trois heures du matin, il a été assailli par une idée d'une telle grandeur qu'il s'est subtilement qu'un génie comique absolument unifié ses engins de pêche, pour pouvoir y songer en toute solitude.

Quelques jours après, le département technique est fiévreusement au travail sur une nouvelle composition.





LES APPARENCES TROMPEUSES

La plume ne fait pas l'oiseau mais elle le pare—ou le dépare—joliment. Qui donc, sous cet accoutrement, chapeau de cow-boy, ceinture de cartouches et revolver, reconnaîtrait Béatrice Dominguez, la jolie espagnole de la Cie Universal?

Et pourtant, c'est bien elle, telle qu'on peut la voir dans "The Moon riders".

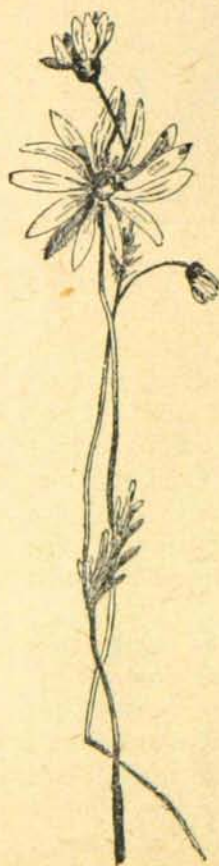


Larry Semon dit qu'il ignore le vertige.

IL Y A SIX MOIS

Notre beau soleil de juillet au Canada a un concurrent terrible en Californie au mois de janvier. Il est toujours intéressant de rappeler que la température que nous jouissons actuellement ici est à peu près la même que celle de la côte Californienne vers Noël et le nouvel an.

Comme preuve, voici la photo de Joséphine Hill, prise à cette époque devant son bungalow de Los Angeles; de la verdure et des fleurs en quantité, voilà pour l'ordinaire et, par dessus le marché, miss Joséphine a attrapé à ce moment un petit coup de soleil qui l'a forcée à se poudrer consciencieusement le nez avant de paraître devant l'écran.

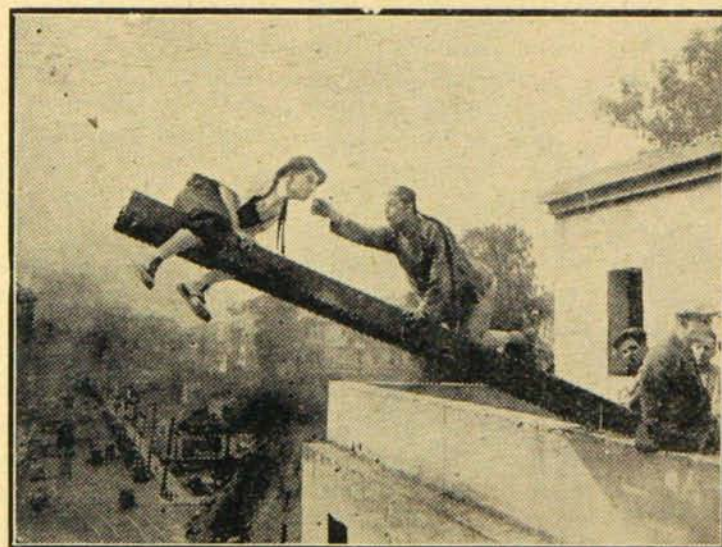


COMMENT IL DEVINT COMEDIEN

"IL" c'est lui et "lui" c'est Larry Semon, l'extraordinaire comique de la Cie Vitagraph. Il était dessinateur comique au "Telegram" à 35 dollars par semaine, mais trouvant la plume impuissante à rendre exactement toutes les idées qui lui trottaient dans le cerveau, il demanda à Albert E. Smith, de la Cie Vitagraph, de lui donner la chance de faire une démonstration d'un genre nouveau devant l'appareil.

Ceci lui fut accordé. Ses contractions faciales et ses contorsions musculaires n'eurent pas lieu en vain; l'essai fut jugé bon, Larry Semon fut engagé, écrivit des scénarios, dirigea, fut étoile et enfin bref, signa un contrat magnifique de trois millions six cent mille dollars pour trois ans.

Nous en connaissons qui feraient volontiers des grâces toute la journée pour ce prix-là!



Une position confortable pour allumer sa cigarette.

BILLIE BURKE

BILLIE BURKE, dans la vie privée, Mme Ziegfeld, est l'idole du théâtre et du cinéma. Elle est née à Washington en 1888, le 7 août, et alla de bonne heure en France où elle reçut une instruction solide.

Son père était acteur au théâtre et, comme elle l'aimait beaucoup, elle a voulu absolument continuer à porter son nom et son prénom en signe d'amitié et d'admiration.

Ses études terminées, elle choisit la carrière artistique et se perfectionna dans l'étude de plusieurs langues. Elle chanta dans les principaux music-halls de France, de Russie et d'autres pays d'Europe. Finalement, elle parut au Pavillon, à Londres où, comme ailleurs, elle connut le succès immédiat. Les pièces dans lesquelles elle a tenu des rôles importants formeraient une liste trop longue pour être citée tout entière.

Lorsqu'on s'aperçut que ses traits faisaient une excellente photo, les offres lui arrivèrent de tous côtés pour la décider à jouer au cinéma. Tout d'abord elle les déclina puis enfin elle se laissa tenter et parut dans un film simple puis dans une série.

Désormais l'avenir lui était assuré de ce côté et la Compagnie Famous-Players-Lasky lui fit signer un contrat. Elle débuta dans "La Mystérieuse Mlle Terry" puis d'autres productions lui conquièrent la célébrité définitive.

Billie Burke est célèbre également pour sa toilette. Elle a cinq pieds quatre pouces, les cheveux couleur d'or rouge et de grands yeux gris. Elle monte fort bien à cheval, et experte au tennis, au golf et au patinage.

—o—

BATAILLES CINEMATOGRAPHIQUES

Le "Daily Mail" donne une extraordinaire nouvelle de Mexico d'après laquelle le "général" Pancho Villa, le pittoresque chef de bande du Chihuahua, s'est engagé par contrat avec un Américain, M. Henry Aitken, président de la corporation des cinématographes, à lui fournir des films impressionnants reproduisant les "grandes batailles" de la Révolution.

Il s'est engagé de plus à ne pas permettre aux opérateurs d'autres entreprises cinématographiques de prendre des films sur tout champ de bataille "contrôlé" par lui.

—o—

UNE CENSURE FEMININE

L'union des femmes italiennes trouvant encore trop indulgente sans doute la censure pourtant rigoureuse qui sévit en Italie à l'égard des éditeurs cinématographiques, a récemment adressé une pétition au ministre de l'Intérieur, réclamant l'admission de l'un de ses membres au Comité chargé de décider du sort des milliers de films tournés outre-Appennins.

Il est probable que désormais le bureau de la Censure sera composé d'un magistrat, d'un pédagogue et enfin d'un homme de lettres.

—o—

Max Gluckman a acheté la concession pour l'étranger des productions Metro qui comprennent les films vedettes Nazimova. Il s'est aussi rendu acquéreur de "Love Without Question", "The Gift Supreme", et autres productions importantes.

—o—

Le rapport annuel de Famous Players-Lasky annonce que le montant total de leurs affaires, pour cette année, s'est élevée à \$27,000,000; les dépenses d'exploitation ont été de \$23,000,000. Le profit net, déduction faite des impôts, a été de \$3,132,985.



Géraldine Farrar dans une scène de "The Woman and the puppet"



Edith Johnson, de la Cie Vitagraph, aime la couture entre les séances de pose



Aux studios de Mack Sennett. Quelques échantillons du personnel



LE DEMON DE LA VITESSE



WALLACE REID

de la Cie Paramount-Artcraft

ETRE un démon, fût-ce de la vitesse, est un signe qualificatif qui ne plait pas à tous mais Wallace Reid l'accepte sans sourciller pour lui-même. Il avoue que les grandes allures ont un charme tout spécial pour lui; depuis qu'il a les jambes assez longues pour atteindre les pédales, il monte en auto et cherche toujours à aller plus vite et à briser ses propres records.

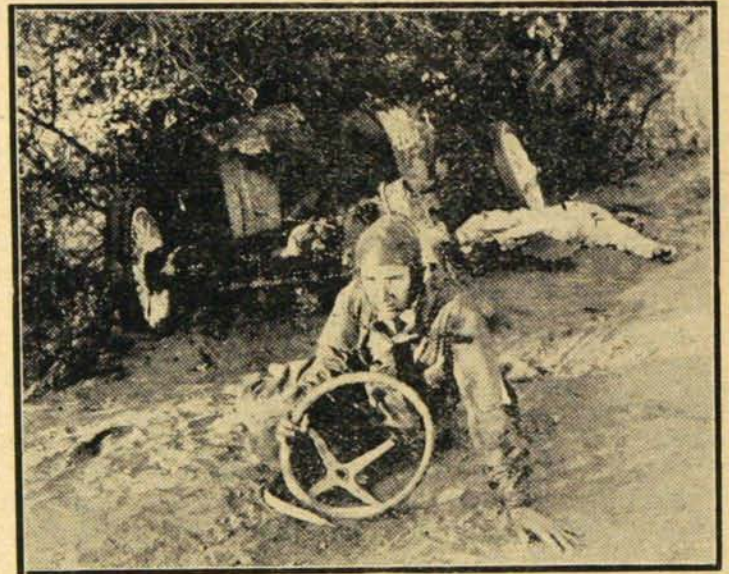
La Cie Famous Players a mis ces dispositions à l'épreuve au moyen de séries d'aventures excitantes en automobile; en les jouant, Wallace Reid a éprouvé certainement des sensations jusqu'alors inconnues. Il a roulé, par exemple, dans l'une de ces occasions, beaucoup plus vite qu'il ne l'avait encore fait et a même dépassé l'allure des coureurs professionnels de la course de Ste-Monique en Californie.

Il sait ce que c'est que de prendre une courbe sur deux roues et d'être à deux doigts de la désastreuse culbute.

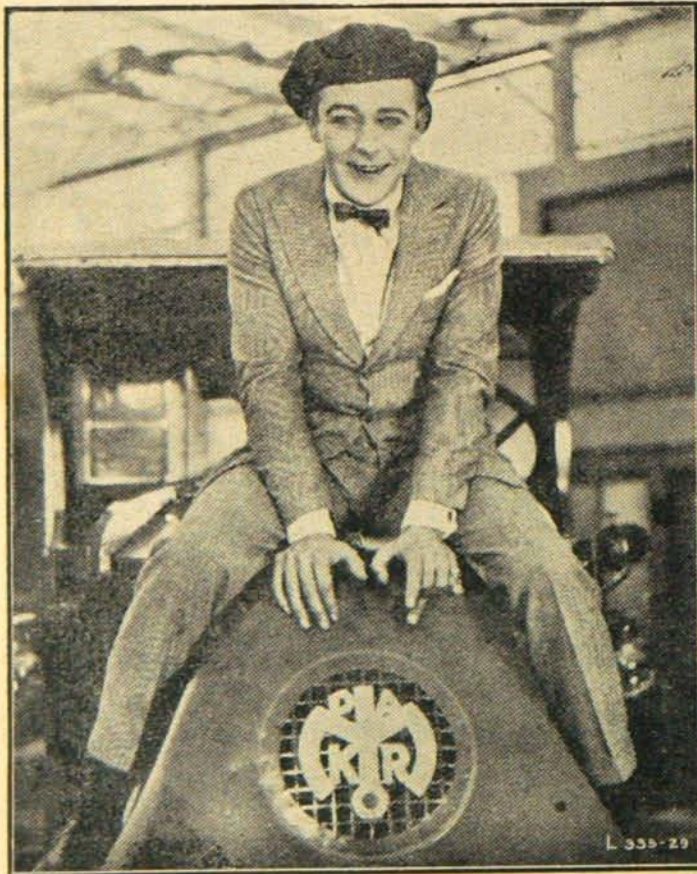
Ces séries seront certainement appréciées de tous les amateurs de fortes émotions.



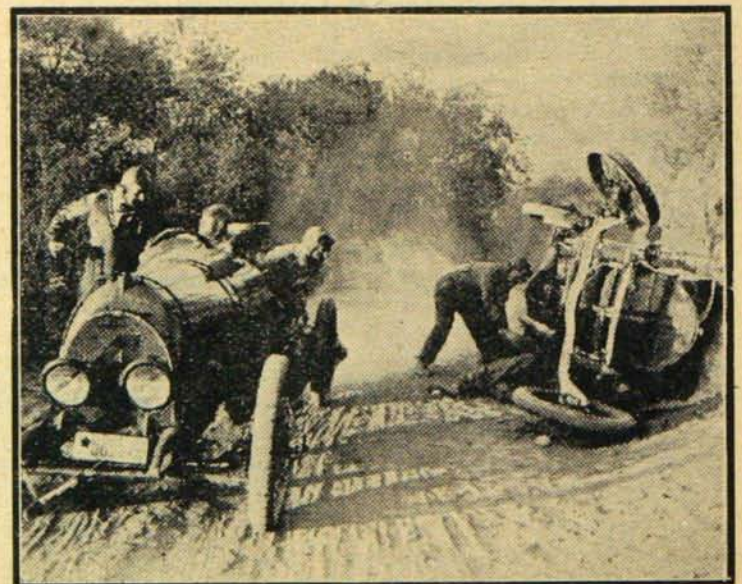
En route avec Bébé Daniels.



Une descente d'auto un peu brusquée



Wallace Reid à cheval... sur son auto.



L'épilogue d'une rencontre.

Grand Roman Cinématographique adapté pour le Cinéma par
M. E. Chautard, Directeur de la Cie Realart.

LE MYSTÈRE DE LA CHAMBRE JAUNE

— par —

GASTON LEROUX



La fille du professeur Stangerson a été gravement blessée dans des circonstances mystérieuses. Elle était enfermée à clef dans la "chambre jaune" où nul ne pouvait pénétrer. Rouletabille, jeune reporter veut éclaircir ce mystère. Un policier de renom, Frédéric Larsan s'est également chargé de cette besogne, mais Rouletabille prétend le battre et il se lance sur la piste d'une mystérieuse dame en noir qu'il ne croit pas étrangère à l'affaire. Fait surprenant: Il aperçoit Melle Stangerson verser le contenu d'une fiole dans le verre de son père alors que l'attention de celui-ci est ailleurs.

Le même soir, dans la nuit, Melle Stangerson fut trouvée mourante dans sa chambre avec un coup de poignard au cœur. Un homme fut aperçu fuyant dans la nuit et l'on courut sus à l'assassin. Bernier tira sur l'homme qui tomba, il fut apporté au château et l'on reconnut le vieux garde. Rouletabille découvrit qu'il était mort non d'une balle, mais d'un coup de poignard. Le fiancé de Melle Stangerson fut accusé de ce crime, mais Rouletabille qui a des soupçons sur le véritable assassin, encourage Darzac et lui promet de le sauver.

Lors du jugement de Darzac, Rouletabille crée une sensation, car il déclare pouvoir donner le nom de l'assassin, mais dans quelques heures seulement. C'est, affirme-t-il ensuite, Frédéric Larsan, le policier, ancien bandit affublé de ce nom.

No 7

(Suite)

cercle, l'assassin a-t-il pu se doubler sans que je l'aperçoive? Certainement pas avec les personnes qui me sont apparues à un moment, dédoublées de l'assassin. Ainsi ai-je vu, en même temps, dans la galerie, M. Stangerson et l'assassin. L'assassin ne saurait donc être ni M. Stangerson, ni le père Jacques, ni moi! Et puis, si c'était moi l'assassin, je le saurais bien, n'est-ce pas, m'sieur le président!... Avais-je vu, en même temps, Frédéric Larsan et l'assassin? Non!... Non! Il s'était passé deux secondes pendant lesquelles j'avais perdu de vue l'assassin, car celui-ci était arrivé, comme je l'ai du reste noté dans mes papiers, deux secondes avant M. Stangerson, le père Jac-

ques et moi, au carrefour des deux galeries. Cela avait suffi à Larsan pour enfile la galerie tournante, enlever sa fausse barbe d'un tour de main, se retourner et se heurter à nous, comme s'il poursuivait l'assassin!... Ballmeyer en a fait bien d'autres! et vous pensez bien que ce n'était qu'un jeu pour lui de se grimer de telle sorte qu'il apparût tantôt avec sa barbe rouge à Mlle Stangerson, tantôt à un employé de poste avec un collier de barbe châtain qui le faisait ressembler à M. Darzac, dont il avait juré la perte! Oui, le bon bout de ma raison me rapprochait ces deux personnages, ou plutôt ces deux moitiés de personnage que je n'avais pas vues en même temps: Frédéric Larsan et l'inconnu que je poursuivais... pour en faire l'être mystérieux et formidable que je cherchais: l'assassin;

"Cette révélation me bouleversa. J'essayai de me ressaisir en m'occupant un peu des traces sensibles, des signes extérieurs qui m'avaient, jusqu'alors, égaré, et qu'il fallait, normalement, faire entrer dans le cercle tracé par le bon bout de ma raison!

"Quels étaient, tout d'abord, les principaux signes extérieurs, cette nuit-là, qui m'avaient éloigné de l'idée d'un Frédéric Larsan assassin:

"1° J'avais vu l'inconnu dans la chambre de Mlle Stangerson, et, courant à la chambre de Frédéric Larsan, j'y avais trouvé Frédéric Larsan, bouffi de sommeil.

"2° L'échelle.

"3° J'avais placé Frédéric Larsan au bout de la galerie tournante en lui disant que j'allais sauter dans la chambre de Mlle Stangerson pour essayer de prendre l'assassin. Or, j'étais retourné dans la chambre de Mlle Stangerson où j'avais retrouvé mon inconnu.

"Le premier signe extérieur ne m'embarassa guère. Il est probable que, lorsque je descendis de mon échelle, après avoir vu l'inconnu dans la chambre de Mlle Stangerson, celui-ci avait déjà fini ce qu'il avait à y faire. Alors, pendant que je rentrais dans le château, il rentrait, lui, dans la chambre de Frédéric Larsan, se déshabillait en deux temps, trois mouvements, et, quand je venais frapper à sa porte, montrait un visage de Frédéric Larsan endormi à plaisir...

“Le second signe: l'échelle, ne m'embarassa pas davantage. Il était évident que, si l'assassin était Larsan, il n'avait pas besoin d'échelle pour s'introduire dans le château, puisque Larsan couchait à côté de moi; mais cette échelle devait faire croire à la venue de l'assassin, de l'extérieur, chose nécessaire au système de Larsan puisque, cette nuit-là, M. Darzac n'était pas au château. Enfin, cette échelle, en tout état de cause, pouvait faciliter la fuite de Larsan.

“Mais le troisième signe extérieur me déroutait tout à fait. Ayant placé Larsan au bout de la galerie tournante, je ne pouvais expliquer qu'il eût profité du moment où j'allais dans l'aile gauche du château trouver M. Stangerson et le père Jacques, pour retourner dans la chambre de Mlle Stangerson! C'était là un geste bien dangereux! Il risquait de se faire prendre... Et il le savait!... Et il a failli se faire prendre... n'ayant pas eu le temps de regagner son poste, comme il l'avait certainement espéré... Il fallait qu'il eût, pour retourner dans la chambre, une raison bien nécessaire! Quant à moi, quand j'envoyai le père Jacques au bout de la galerie droite, je croyais naturellement que Larsan était toujours à son poste au bout de la galerie tournante et le père Jacques lui-même, à qui, du reste, je n'avais point donné de détails, en se rendant à son poste, ne regarda pas, lorsqu'il passa à l'intersection des deux galeries, si Larsan était au sien. Le père Jacques ne songeait alors qu'à exécuter mes ordres rapidement. Quelle était donc cette raison imprévue qui avait pu conduire Larsan une seconde fois dans la chambre? Quelle était-elle?... Je pensai que ce ne pouvait être qu'une marque sensible de son passage qui le dénonçait! Il avait oublié quelque chose de très important dans la chambre! Quoi? Avait-il retrouvé cette chose?... Je me rappelai la bougie sur le parquet et l'homme courbé... Je priai Mme Bernier, qui faisait la chambre, de chercher... et elle trouva un binocle... Ce binocle, m'sieur le président!

Et Rouletabille sortit de son petit paquet le binocle que nous connaissons déjà...

—Quand je vis ce binocle, je fus épouvanté... Je n'avais jamais vu de binocle à Larsan... S'il n'en mettait pas, c'est donc qu'il n'en avait pas besoin... Il en avait moins besoin encore alors dans un moment où la liberté de ses mouvements lui était chose si précieuse... Que signifiait ce binocle?... Il n'entra point dans mon cercle. A moins qu'il ne fût celui d'un presbyte, m'exclamai-je, tout à coup!... En effet, je n'avais jamais vu écrire Larsan, je ne l'avais jamais vu lire. Il pouvait donc être presbyte! On savait certainement à la Sûreté qu'il était presbyte, s'il l'était... on connaissait sans doute son binocle... Le binocle du presbyte Larsan trouvé dans la chambre de Mlle Stangerson, après le mystère de la galerie inexplicable, cela devenait terrible pour Larsan! Ainsi s'expliquait le retour de Larsan dans la chambre!... Et, en effet, Larsan-Ballmeyer est bien presbyte, et ce binocle, que l'on reconnaîtra peut-être à la Sûreté, est bien le sien...

“Vous voyez, monsieur, quel est mon système, continua Rouletabille; je ne demande pas aux signes extérieurs de m'apprendre la vérité; je leur demande simplement de ne pas aller contre la vérité que m'a désignée le bon bout de ma raison!...

“Pour être tout à fait sûr de la vérité sur Larsan, car Larsan assassin était une exception qui méritait que l'on s'entourât de quelque garantie, j'eus le tort de voir sa figure. J'en ai été bien puni! Je crois que c'est le bon bout de ma raison qui s'est vengé de ce que, depuis la galerie inexplicable, je ne me sois pas appuyé solidement, définitivement et en toute confiance, sur lui... négligeant magnifiquement de trouver d'autres preuves de la culpabilité

de Larsan que celle de ma raison! Alors, Mlle Stangerson a été frappée...”

Rouletabille s'arrêta... se moucha... vivement ému.

—Mais qu'est-ce que Larsan, demanda le président, venait faire dans cette chambre? Pourquoi a-t-il tenté d'assassiner à deux reprises Mlle Stangerson?

—Parce qu'il l'adorait, m'sieur le président...

—Voilà évidemment une raison...

—Oui, m'sieur, une raison péremptoire. Il était amoureux fou... et à cause de cela, et de bien d'autres choses aussi, capable de tous les crimes.

—Mlle Stangerson le savait?

—Oui, m'sieur, mais elle ignorait, naturellement, que l'individu qui la poursuivait ainsi fût Frédéric Larsan... sans quoi Frédéric Larsan ne serait pas venu s'installer au château, et n'aurait pas, la nuit de la galerie inexplicable, pénétré avec nous auprès de Mlle Stangerson, après l'affaire. J'ai remarqué du reste qu'il s'était tenu dans l'ombre et qu'il avait continuellement la tête baissée... ses yeux devaient chercher le binocle perdu... Mlle Stangerson a eu à subir les poursuites et les attaques de Larsan sous un nom et sous un déguisement que nous ignorions mais qu'elle pouvait connaître déjà.

—Et vous, monsieur Darzac! demanda le président... vous avez peut-être, à ce propos, reçu les confidences de Mlle Stangerson... Comment se fait-il que Mlle Stangerson n'ait parlé de cela à personne?... Cela aurait pu mettre la justice sur les traces de l'assassin... et, si vous êtes innocent, vous aurait épargné la douleur d'être accusé!

—Mlle Stangerson ne m'a rien dit, fit M. Darzac.

—Ce que dit le jeune homme vous paraît-il possible? demanda encore le président.

Imperturbablement, M. Robert Darzac répondit:

—Mlle Stangerson ne m'a rien dit...

—Comment expliquez-vous que, la nuit de l'assassinat du garde, reprit le président, en se retournant vers Rouletabille, l'assassin ait rapporté les papiers volés à M. Stangerson?... Comment expliquez-vous que l'assassin se soit introduit dans la chambre fermée de Mlle Stangerson?

—Oh! quant à cette dernière question, il est facile, je crois, d'y répondre. Un homme comme Larsan-Ballmeyer devait se procurer ou faire faire facilement les clefs qui lui étaient nécessaires... Quant au vol des documents, je crois que Larsan n'y avait pas d'abord songé. Espionnant partout Mlle Stangerson, bien décidé à empêcher son mariage avec M. Robert Darzac, il suit un jour Mlle Stangerson et M. Robert Darzac dans les grands magasins de la Louve, s'empare du réticule de Mlle Stangerson, que celle-ci perd ou se laisse prendre. Dans ce réticule, il y a une clef à tête de cuivre. Il ne sait point l'importance qu'à cette clef. Elle lui est révélée par la note que fait paraître Mlle Stangerson dans les journaux. Il écrit à Mlle Stangerson poste restante, comme la note l'en prie. Il demande sans doute un rendez-vous en faisant savoir que celui qui a le réticule et la clef est celui qui la poursuit, depuis quelque temps, de son amour. Il ne reçoit pas de réponse. Il va constater au bureau 40 que sa lettre n'est plus là. Il y va, ayant pris déjà l'allure et autant que possible l'habit de M. Darzac, car, décidé à tout pour avoir Mlle Stangerson, il a tout préparé, pour que, quoi qu'il arrive, M. Darzac, aimé de Mlle Stangerson, M. Darzac qu'il déteste et dont il veut la perte, passe pour le coupable.

“Je dis: quoi qu'il arrive, mais je pense que Larsan ne pensait pas encore qu'il en serait réduit à l'assassinat. Dans tous les cas, ses précautions sont prises pour compromettre Mlle Stangerson sous le déguisement Darzac.

Larsan a, du reste, à peu près la taille de M. Darzac et quasi le même pied. Il ne lui sera pas difficile, s'il est nécessaire, après avoir dessiné l'empreinte du pied de M. Darzac, de se faire faire, sur ce dessin, des chaussures qu'il chaussera. Ce sont là trucs enfantins pour Larsan-Ballmeyer.

«Donc, pas de réponse à sa lettre, pas de rendez-vous, et il a toujours la petite clef précieuse dans sa poche. Eh bien, puisque Mlle Stangerson ne vient pas à lui, il ira à elle! Depuis longtemps son plan est fait. Il s'est documenté sur le Glandier et sur le pavillon. Un après-midi, alors que M. et Mlle Stangerson viennent de sortir pour la promenade et que le père Jacques lui-même est parti, il s'introduit dans le pavillon par la fenêtre du vestibule. Il est seul, pour le moment, il a des loisirs... Il regarde les meubles... L'un d'eux, fort curieux, et ressemblant à un coffre-fort, a une toute petite serrure... Tiens! Tiens! Cela l'intéresse... Comme il a sur lui la petite clef de cuivre... il y pense... liaison d'idées. Il essaye la clef dans la serrure; la porte s'ouvre... Des papiers! Il faut que ces papiers soient bien précieux pour qu'on les ait enfermés dans un meuble aussi particulier... pour qu'on tienne tant à la clef qui ouvre ce meuble... Eh! eh! cela peut toujours servir... à un petit chantage... cela l'aidera peut-être dans ses desseins amoureux... Vite, il fait un paquet de ces paperasses et va le déposer dans le lavatory du vestibule. Entre l'expédition du pavillon et la nuit de l'assassinat du garde, Larsan a eu le temps de voir ce qu'étaient ces papiers. Qu'en ferait-il? Ils sont plutôt compromettants... Cette nuit-là, il les rapporta au château... Peut-être a-t-il espéré du retour de ces papiers, qui représentaient vingt ans de travaux, une reconnaissance quelconque de Mlle Stangerson... Tout est possible, dans un cerveau comme celui-là!... Enfin, quelle qu'en soit la raison, il a rapporté les papiers et il en était bien débarrassé!

Rouletabille toussa et je compris ce que signifiait cette toux. Il était évidemment embarrassé, à ce point de ses explications, par la volonté qu'il avait de ne point donner le véritable motif de l'attitude effroyable de Larsan vis-à-vis de Mlle Stangerson. Son raisonnement était trop incomplet pour satisfaire tout le monde, et le président lui en eut certainement fait l'observation, si, malin comme un singe, Rouletabille ne s'était écrié: «Maintenant, nous arrivons à l'explication du mystère de la Chambre Jaune!»

* * *

Il y eut, dans la salle, des remuements de chaises, de légères bousculades, des chuts! énergiques. La curiosité était poussé à son comble.

Mais, fit le président, il me semble, d'après votre hypothèse, monsieur Rouletabille, que le mystère de la Chambre Jaune est tout expliqué. Et c'est Frédéric Larsan qui nous l'a expliqué lui-même en se contentant de tromper sur le personnage, en mettant M. Robert Darzac à sa propre place. Il est évident que la porte de la Chambre Jaune s'est ouverte quand M. Stangerson était seul, et que le professeur a laissé passer l'homme qui sortait de la chambre de sa fille, sans l'arrêter, peut-être même sur la prière de sa fille, pour éviter tout scandale!...

—Non, m'sieur le président, protesta avec force le jeune homme. Vous oubliez que Mlle Stangerson, assommée, ne pouvait plus faire de prière, qu'elle ne pouvait plus refermer sur elle ni le verrou, ni la serrure... Vous oubliez aussi que M. Stangerson a juré sur la tête de sa fille à l'agonie que la porte ne s'était pas ouverte!

—C'est pourtant, monsieur, la seule façon d'expliquer les choses! La Chambre Jaune était close comme un cof-

fre-fort. Pour me servir de vos expressions, il était impossible à l'assassin de s'en échapper normalement ou anormalement. Quand on pénètre dans la chambre, on ne le trouve pas! Il faut bien pourtant qu'il s'échappe!...

—C'est tout à fait inutile, m'sieur le président.

—Comment cela?

—Il n'avait pas besoin de s'échapper, s'il n'y était pas! Rumeurs dans la salle...

—Comment, il n'y était pas?

—Evidemment non! Puisqu'il ne pouvait pas y être, c'est qu'il n'y était pas! Il faut toujours, m'sieur le président, s'appuyer sur le bon bout de sa raison!

—Mais toutes les traces de son passage! protesta le président.

—Ça, m'sieur le président, c'est le mauvais bout de la raison!... Le bon bout nous indique ceci: depuis le moment où Mlle Stangerson s'est enfermée dans sa chambre jusqu'au moment où l'on a défoncé la porte, il est impossible que l'assassin se soit échappé de cette chambre; et, comme on ne l'y trouve pas, c'est que, depuis le moment de la fermeture de la porte jusqu'au moment où on la défonce, l'assassin n'était pas dans la chambre!

—Mais les traces?

—Eh! m'sieur le président... Ça, c'est les marques sensibles avec lesquelles on commet tant d'erreurs judiciaires parce qu'elles vous font dire ce qu'elles veulent! Il ne faut point, je vous le répète, s'en servir pour raisonner! Il faut raisonner d'abord! Et voir ensuite si les marques sensibles peuvent entrer dans le cercle de votre raisonnement. J'ai un tout petit cercle de vérité incontestable: l'assassin n'était point dans la Chambre Jaune! Pourquoi a-t-on cru qu'il y était? A cause des marques de son passage! Mais il peut être passé avant! Que dis-je: il doit être passé avant. La raison me dit qu'il faut qu'il soit passé là, avant! Examinons les marques et ce que nous savons de l'affaire, et voyons si ces marques vont à l'encontre de ce passage avant... avant que Mlle Stangerson s'enferme dans sa chambre, devant son père et le père Jacques!

«Après la publication de l'article du "Matin" et une conversation que j'eus dans le trajet de Paris à Epinay-sur-Orge avec le juge d'instruction, la preuve me parue faite que la Chambre Jaune était mathématiquement close et que, par conséquent, l'assassin en avait disparu avant l'entrée de Mlle Stangerson dans sa chambre, à minuit.

«Les marques extérieures se trouvaient alors être terriblement contre ma raison. Mlle Stangerson ne s'était pas assassinée toute seule, et ces marques attestaient qu'il n'y avait pas eu suicide. L'assassin était donc venu avant! Mais comment Mlle Stangerson n'avait-elle été assassinée qu'après? ou plutôt ne paraissait-elle avoir été assassinée qu'après? Il me fallait naturellement reconstituer l'affaire en deux phases, deux phases bien distinctes l'une de l'autre de quelques heures: la première phase pendant laquelle on avait réellement tenté d'assassiner Mlle Stangerson, tentative qu'elle avait dissimulée; la seconde phase pendant laquelle, à la suite d'un cauchemar qu'elle avait eu, ceux qui étaient dans le laboratoire avaient cru qu'on l'assassinait!

«Je n'avais pas encore, alors, pénétré dans la Chambre Jaune. Quelles étaient les blessures de Mlle Stangerson? Des marques de strangulation et un coup formidable à la tempe... Les marques de strangulation ne me gênaient pas. Elles pouvaient avoir été faites avant et Mlle Stangerson les avait dissimulées sous une collerette, un boa, n'importe quoi! Car, du moment que je créais, que j'étais obligé de diviser l'affaire en deux phases, j'étais acculé à la nécessité de me dire que Mlle Stangerson avait caché tous les événements de la première phase; elle avait des raisons,

sans doute, assez puissantes pour cela, puisqu'elle n'avait rien dit à son père et qu'elle dut raconter naturellement au juge d'instruction l'agression de l'assassin dont elle ne pouvait nier le passage, comme si cette agression avait eu lieu la nuit, pendant la seconde phase! Elle y était forcée, sans quoi son père lui eût dit: "Que nous as-tu caché là? Que signifie ton silence après une pareille agression?"

"Elle avait donc dissimulé les marques de la main de l'homme à son cou. Mais il y avait le coup formidable à la tempe! Ça, je ne le comprenais pas! Surtout quand j'appris que l'on avait trouvé dans la chambre un os de mouton, arme du crime... Elle ne pouvait avoir dissimulé qu'on l'avait assommée, et cependant cette blessure apparaissait évidemment comme ayant dû être faite pendant la première phase puisqu'elle nécessitait la présence de l'assassin! J'imaginai que cette blessure était beaucoup moins forte qu'on ne le disait—en quoi j'avais tort—et je pensai que Mlle Stangerson avait caché la blessure de la tempe sous une coiffure en bandeaux!

"Quant à la marque, sur le mur, de la main de l'assassin blessée par le revolver de Mlle Stangerson, cette marque avait été faite évidemment avant et l'assassin avait été nécessairement blessé pendant la première phase, c'est-à-dire pendant qu'il était là! Toutes les traces du passage de l'assassin avaient été naturellement laissées pendant la première phase: l'os de mouton, les pas noirs, le béret, le mouchoir, le sang sur le mur, sur la porte et par terre... De toute évidence, si ces traces étaient encore là, c'est que Mlle Stangerson, qui désirait qu'on ne sût rien et qui agissait pour qu'on ne sût rien de cette affaire, n'avait pas encore eu le temps de les faire disparaître! Ce qui me conduisit à chercher la première phase de l'affaire dans un temps très rapproché de la seconde. Si, après la première phase, c'est-à-dire après que l'assassin se fût échappé, après qu'elle-même eût en hâte regagné le laboratoire où son père la retrouvait, travaillant,—si elle avait pu pénétrer à nouveau un instant dans la chambre, elle aurait au moins fait disparaître, tout de suite, l'os de mouton, le béret et le mouchoir qui traînaient par terre. Mais elle ne le tenta pas, son père ne l'ayant pas quittée. Après, donc, cette première phase, elle n'est entrée dans sa chambre qu'à minuit. Quelqu'un y était entré à dix heures: le père Jacques, qui fit sa besogne de tous les soirs, ferma les volets et alluma la veilleuse. Dans son anéantissement sur le bureau du laboratoire où elle feignait de travailler, Mlle Stangerson avait sans doute oublié que le père Jacques allait entrer dans sa chambre! Aussi elle a un mouvement: elle prie le père Jacques de ne pas se déranger! De ne pas pénétrer dans la chambre! Ceci est en toutes lettres dans l'article du "Matin". Le père Jacques entre tout de même et ne s'aperçoit de rien, tant la Chambre Jaune est obscure!... Mlle Stangerson a dû vivre là deux minutes affreuses! Cependant, je crois qu'elle ignorait qu'il y avait tant de marques du passage de l'assassin dans sa chambre! Elle n'avait sans doute, après la première phase, eu le temps que de dissimuler les traces des doigts de l'homme à son cou et de sortir de sa chambre!... Si elle avait su que l'os, le béret et le mouchoir fussent sur le parquet, elle les aurait également ramassés quand elle est rentrée à minuit dans sa chambre... Elle ne les a pas vus, elle s'est déshabillée à la clarté de la veilleuse... Elle s'est couchée, brisée par tant d'émotions, et par la terreur, la terreur qui ne l'avait fait regagner cette chambre que le plus tard possible...

"...Ainsi étais-je obligé d'arriver de la sorte à la seconde phase du drame, avec Mlle Stangerson seule dans la chambre, du moment qu'on n'avait pas trouvé l'assassin dans la chambre... Ainsi devais-je naturellement faire en-

trer dans le cercle de mon raisonnement les marques extérieures.

"Mais il y avait d'autres marques extérieures à expliquer. Des coups de revolver avaient été tirés, pendant la seconde phase. Des cris: "Au secours! A l'assassin!" avaient été proférés!... Que pouvait me désigner, en une telle occurrence, le bon bout de ma raison? Quant aux cris, d'abord: du moment où il n'y avait pas d'assassin dans la chambre, il y avait forcément cauchemar dans la chambre!

"On entend un grand bruit de meubles renversés. J'imagine... je suis obligé d'imaginer ceci: Mlle Stangerson s'est endormie, hantée par l'abominable scène de l'après-midi... elle rêve... le cauchemar précise ses images rouges... elle revoit l'assassin qui se précipite sur elle, elle crie: "A l'assassin! Au secours!" et son geste désordonné va chercher le revolver qu'elle a posé, avant de se coucher, sur sa table de nuit. Mais cette main heurte la table de nuit avec une telle force qu'elle la renverse. Le revolver roule par terre, un coup part et va se loger dans le plafond... Cette balle dans le plafond me parut, dès l'abord, devoir être la balle de l'accident... Elle révélait la possibilité de l'accident et arrivait si bien avec mon hypothèse de cauchemar qu'elle fut une des raisons pour lesquelles je commençai à ne plus douter que le crime avait eu lieu avant, et que Mlle Stangerson, douée d'un caractère, d'une énergie peu commune, l'avait caché... Cauchemar, coup de revolver... Mlle Stangerson, dans un état moral affreux, est réveillée; elle essaye de se lever; elle roule par terre, sans force, renversant les meubles, râlant même... "A l'assassin! Au secours!" et s'évanouit...

Cependant, on parlait de deux coups de revolver, la nuit, lors de la seconde phase. A moi aussi, pour ma thèse — ce n'était plus, déjà, une hypothèse—il en fallait deux; mais un dans chacune des phases et non pas deux dans la dernière... Un coup pour blesser l'assassin, avant, et un coup lors du cauchemar, après! Or, était-il bien sûr que, la nuit, deux coups de revolver eussent été tirés? Le revolver s'était fait entendre au milieu du fracas de meubles renversés. Dans un interrogatoire, M. Stangerson parle d'un coup sourd d'abord, d'un coup éclatant ensuite! Si le coup sourd avait été produit par la chute de la table de nuit en marbre sur le plancher? Il est nécessaire que cette explication soit la bonne. Je fus certain qu'elle était la bonne, quand je sus que les concierges, Bernier et sa femme, n'avaient entendu, eux qui étaient tout près du pavillon, qu'un seul coup de revolver. Ils l'ont déclaré au juge d'instruction.

"Ainsi, j'avais presque reconstitué les deux phases du drame quand je pénétrai, pour la première fois, dans la Chambre Jaune. Cependant la gravité de la blessure à la tempe n'entraînait pas dans le cercle de mon raisonnement. Cette blessure n'avait donc pas été faite par l'assassin avec l'os de mouton, lors de la première phase, parce qu'elle était trop grave, que Mlle Stangerson n'aurait pu la dissimuler et qu'elle ne l'avait pas dissimulée sous une coiffure en bandeaux! Alors, cette blessure avait été nécessairement faite lors de la seconde phase, au moment du cauchemar? C'est ce que je suis allé demander à la Chambre Jaune et la Chambre Jaune m'a répondu!"

Rouletabille tira, toujours de son petit paquet, un morceau de papier blanc plié en quatre, et, de ce morceau de papier blanc, sortit un objet invisible, qu'il tint entre le pouce et l'index et qu'il porta au président:

—Ceci, monsieur le président, est un cheveu, un cheveu blond maculé de sang, un cheveu de Mlle Stangerson... Je l'ai trouvé collé à l'un des coins de marbre de la table de nuit renversée... Ce coin de marbre était lui-même

(A suivre page 41)

Comment devenir une actrice de vues animées

PAR MAY ALLISON

Des lettres d'introduction auprès des directeurs.—Il faut laisser de côté l'amour-propre.—La grande étoile du Métro donne des conseils aux aspirantes.

ARTICLE 9 ET DERNIER

L'originalité pour trouver une situation au cinéma est quelquefois aussi nécessaire et aussi utile que lorsque l'on joue un rôle. Il est toujours bon d'avoir une lettre d'introduction pour le directeur ou quelqu'autres personnages influents du studio, Mais il est quelquefois aussi difficile de se procurer cette lettre d'introduction que d'avoir son premier engagement.

Je connais une petite actrice très gentille qui fut obligée de donner quatre lettres d'introduction à quatre intervalles différentes et cela à quatre directeurs, avant d'avoir l'occasion de débiter. Mais le résultat a prouvé qu'elle avait eu raison de patienter, car maintenant elle occupe une très jolie position au cinéma.

Plusieurs jeunes gens ou jeunes filles ont réussi à avoir une audience des directeurs grâce à un ami influent ou encore grâce à des journalistes qui s'intéressaient à eux. La raison pour laquelle une lettre d'introduction est si importante c'est qu'elle vous fera remarquer au milieu des centaines d'autres qui demandent des entrevues avec les directeurs.

J'ai également trouvé que plusieurs actrices ont réussi à se faire une place grâce à la protection d'un acteur ou d'une actrice ayant de l'influence auprès des directeurs. Ces artistes sont plus en position que d'autres de savoir si oui ou non on a besoin de débutants.

Il est nécessaire aussi pour les commençants de laisser de côté leur amour-propre. Il ne faut pas vous imaginer que vous allez débiter au sommet de l'échelle. Soyez satisfaites, en débutant, d'avoir un petit rôle, même dans une scène représentant une foule. Une fois que vous aurez réussi à mettre les pieds dans le studio, il ne faudra pas grand temps à un directeur intelligent pour juger de vos capacités, si réellement vous en avez. Ne vous découragez pas cependant si le succès ne vous atteint pas du premier coup. Si c'est nécessaire, continuez à figurer jusqu'à ce que le rôle qui vous mettra en vedette vous soit distribué. Tenez vos yeux et vos oreilles bien ouverts et ne manquez jamais de saisir l'occasion de cultiver des amis et des protecteurs.

Gardez toujours plusieurs de vos photos à portée de la main et n'hésitez pas à les distribuer à droite et à gauche en ayant soin d'y ajouter votre nom, votre adresse et votre numéro de téléphone si vous en avez un.

Sur le dos de votre photographie il ne serait pas mauvais d'ajouter à vos nom et adresse, votre taille, votre poids, la couleur de vos yeux et de vos cheveux, ce que vous savez faire comme natation, équitation, si vous savez conduire un yacht, une automobile, si vous savez danser, etc., etc.

Souvent vous vous trouverez ainsi à répondre exactement au type que le directeur cherche.

POUR DEVENIR UNE ETOILE DE L'ECRAN

par Bert Lytell

Nous commencerons dans le prochain numéro du "Panorama" une nouvelle série de 8 articles écrit par M. Bert Lytell.

Bert Lytell nous expliquera ce qu'il faut faire pour devenir une étoile de cinéma. D'après Bert Lytell, la meilleure école est encore le drame parlé.

Bert Lytell connaît bien son sujet, puisque sa carrière a été partagée entre le théâtre et le cinéma. Il est né d'une famille d'artistes, et a gagné ses premières batailles sur les théâtres du Broadway, à New-York, avant de faire du cinéma.

Qu'on se réserve donc à l'avance le prochain numéro du "Panorama" afin de ne pas manquer cette série due à la plume d'un des artistes favoris du cinéma:

POUR DEVENIR UNE ETOILE DE L'ECRAN

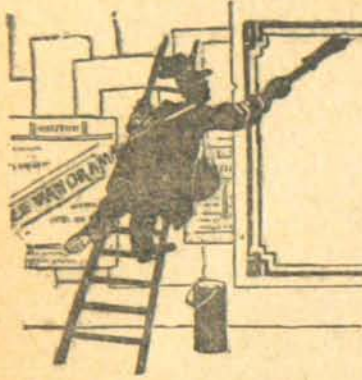
UN ETUDIANT

- Tu prétends qu'il est étudiant en anatomie?
- Oui.
- Est-il considéré comme une autorité?
- Je le crois. Il a toujours un siège de première rangée dans les théâtres de burlesques.

MUSICIEN PAR ORDRE



Harry Carey, de l'Universal, sait jouer du revolver... et aussi de l'accordéon quand on l'invite gentiment à cela au moyen d'une arme à six coups. Sachons toutefois que le revolver de Béatrice Burnham, sa voisine, n'est pas chargé et que, d'ailleurs, elle n'aurait nullement l'intention d'en faire mauvais usage.



L'ECRAN PANORAMIQUE

ECHOS - POTINS - NOUVELLES

Trop de réalisme

TOUT était prêt aux studios de Constance Talmadge pour jouer quelques scènes qui devaient avoir lieu pendant une forte tempête; les appareils à produire le vent et la pluie étaient prêts à fonctionner et les opérateurs étaient à leurs postes.

Tout-à-coup, une véritable tempête survint au cours de laquelle le vent et la pluie firent rage. Il semble que cela ne pouvait qu'ajouter du naturel, du "vrai", à la scène... Hélas! il fallut au contraire plier bagage et attendre que le beau temps fût revenu pour pouvoir jouer.

—o—

Le luxe inutile

DANS "The Idol Dancer", production de la Cie First National, il a été fait usage d'un véritable tambour de guerre des populations sauvages et dont le son peut s'entendre jusqu'à vingt milles de distance. C'est assurément une résonance admirable, seulement on ne voit pas bien cela peut avoir amélioré la scène sur l'écran d'avoir cet instrument plutôt qu'une vulgaire imitation en carton.

—o—

Le plus grand écran du monde

IL EST un fait assez curieux à constater, c'est que le plus grand écran jamais construit pour les vues animées fut érigé dans un but religieux.

L'année dernière on fêta à Columbus, dans l'Ohio, un centième anniversaire de l'église méthodiste.

Pour cette occasion on décida de donner une vue que des milliers de visiteurs pourraient voir. Aucun des théâtres de la ville était assez vaste pour contenir même le quart des étrangers que l'on attendait. Que faire? C'est alors que l'on décida de construire un écran monstre dans un des parcs de la ville, gracieusement

mis à la disposition des organisateurs de la fête.

100,000 pieds de bois entrèrent dans la construction de cet écran qui mesurait 165 pieds de hauteur et 135 pieds de largeur. Le tout coûta la jolie somme de 8,000 dollars.

L'écran proprement dit fut fait d'un bois poli et blanchi; il occupait sur le cadre un espace de 100 pieds carrés, tandis que la vue projetée par 9 puissants projecteurs mesurait 100 pieds par 80.

La distance séparant l'écran des projecteurs était de 135 pieds.

On estime à plus de 110,000 les spectateurs qui assistèrent à ce spectacle.

nes qui devaient se passer dans un restaurant à la mode.

Pendant l'une d'elles, Jack Warren Kerrigan, qui était à table, se leva soudain et s'éloigna.

—Quelle est cette idée? s'exclama le directeur; ce départ n'est pas dans le scénario!

—Je viens vous demander une faveur, répondit Jack.

—Laquelle?

—Ayez donc la bonté de demander à l'orchestre de jouer le "Danube bleu" ou encore "Poète et paysan". Je ne serai jamais capable de manger du homard à la vitesse de la musique endiablée qu'on nous sert en ce moment!

—o—

Les films allemands

IL EXISTE déjà en Italie, une agence de location qui s'occupe activement du placement des pellicules teutonnes. Le "Monopolio internationale (et comment!) ne cherche du reste pas à déguiser l'origine des films qu'il se propose de présenter au public. Mais on peut se demander quelle réception l'Italie réserve à ces pionniers de la Kultur!

Il semble pour le moins prématuré, après les promesses du temps de guerre, de vouloir renouer les relations avec notre ex-ennemi. Passe encore pour la Nordisk, société neutre, qui s'emploie activement, en ce moment à trouver des débouchés en Espagne, en Suisse, en Turquie, et dans les Balkans, aux oeuvres de la Rex, Imp.-Victoria ou Transatlanta, mais pour une firme italienne, cela a quelque chose d'un peu... maladroit.

—o—



Tom Moore.

En mesure

POUR la prise des scènes d'une des dernières productions de Brunton "The Green Flame", un orchestre avait été engagé afin de donner davantage de couleur locale à ces scè-

L'exportation

ACTUELLEMENT, le bateau "Sonoma" est parti de San-Francisco pour l'Australie avec un chargement de films évalué à plus de deux cent cinquante mille dollars.

Les pleurs à volonté

ON SAIT qu'ordinairement les larmes des actrices, tout au moins celles qu'on voit sur l'écran, ne sont que de "l'imitation". Pourtant, Beulah Booker fait exception à cette règle ; elle n'a pas besoin de glycérine pour s'humecter les paupières et pleure des larmes qui ne sont pas de crocodile sans avoir besoin de recourir à l'aide d'un oignon.

En un mot, elle braille à volonté et pour de bon.

C'est assurément une qualité précieuse pour une actrice mais si elle se marie quelque jour avec un bonhomme facile à émouvoir, elle le fera bien devenir fou en moins de temps qu'il n'en faut pour bâtir une maison.

—o—

Une mâchoire solide

DANS le film "Misfit wife" Alice Lake remplit le rôle d'une manœuvre dans un hôtel et, chose qui convient à ces délicates fonctions, elle doit mâcher incessamment de la gomme.

Cela n'est pas fait pour épouvanter miss Alice; le troisième jour de son travail pour ce rôle, elle déclarait ingénument: "J'ai brisé le record d'endurance à mâcher de la gomme: six paquets dans l'avant-midi et quatre dans l'après-midi... je me sens la g... bouche comme un vrai moulin!"

—o—

Le film français se vend aux Etats-Unis

NON, les Etats-Unis n'opposent pas une infranchissable barrière aux beaux et bons films de la production française.

La preuve en est que "La Rafale", et le "Secret de Lone Star", les deux derniers films de l'agence générale, viennent d'être vendus à de magnifiques conditions chez l'oncle Sam par les soins de MM. Delac et Vandal.

—o—

Cinéma-Plage

DERNIEREMENT, à Deauville, en France, le public fut très intéressé par une scène imprévue: Une jeune femme tombée à l'eau d'un bateau est sur le point de se noyer.

Un hydroaéroplane passe avec deux passagers; l'un se jette à l'eau et soutient la jeune femme, pendant que l'hydroaéroplane qui "aquarite" s'approche doucement. Le sauveteur his-

se la jeune femme sur l'un des flotteurs et l'appareil les amène sur la grève.

C'était le biplan d'un aviateur célèbre qui se prêtait à la prise de vue organisée par l'une des plus célèbres maisons de cinématographe françaises.

—o—

La publicité et le Cinéma

LA municipalité de Calgary qui désire accroître sa population, a fait prendre des vues cinématographiques de la ville afin de les faire projeter dans le monde entier, dans l'espoir de séduire les émigrants éventuels.

Le service de recrutement de l'armée anglaise a fait également prendre des vues propres à influencer les jeunes gens et à les disposer à contracter un engagement. Après le sergent recruteur, le film recruteur.



Géraldine Farrar

Le journal animé

LES PRINCIPAUX événements reproduits sur l'écran sous forme de gazette animée ont toujours beaucoup de succès. Sait-on que la maison Pathé, elle seule, consacre à ce "journal" spécial environ cinq cent mille pieds de film par semaine? Ceci comprend, naturellement, toutes les "copies" envoyées aux divers théâtres.

L'exportation Italienne

QUE l'Italie soit loin d'avoir reconquis dans l'industrie sa place d'avant guerre, ne saurait être mieux prouvé que par les chiffres de son exportation.

Ses principaux clients sont dans les tranches d'une panique financière. C'est là l'unique raison de cette diminution dans le chiffre des affaires, et l'on ne saurait imputer cette baisse à la qualité de sa production.

Enfin, le fait que ce pays ne fabrique pas de pellicules vierges, élève d'une façon très sensible le prix de revient d'un film. Toutes les pellicules sont importées d'Amérique et au cours du change, les Italiens sont obligés de payer 25 à 28 cents ce qui dans les autres pays ne vaut que 7 à 8 cents.

—o—

Un mot de Jack Kerrigan

AYANT appris que Ford, le fameux constructeur d'autos avait l'intention d'en fabriquer un million l'année prochaine, Jack Kerrigan fit cette réflexion amusante: "Ça ne serait pas une mauvaise idée s'il les peignait toutes en jaune, qu'il les accroche ensemble par lots de deux ou trois douzaines et qu'il les vende comme des bananes."

—o—

Made in Germany

ON exhibe en ce moment un film en Italie qui, en dépit des lois en vigueur, a été importé d'Allemagne. Cette pellicule éditée par l'Union Film de Berlin s'intitule: "Madame Dubarry".

Il faut reconnaître qu'elle est loin d'être mauvaise et le seul reproche qu'on puisse lui adresser est de déformer d'une grave façon l'histoire nationale française.

—o—

La disette?

AVEC la consommation actuelle de films motivée par les continuels changements de programme, on se demande parfois si les scénarios ne viendront pas à manquer un jour.

Samuel Goldwyn le croit. Pourtant les compagnies de cinéma ont à peu près toutes un personnel parfois nombreux pour ce genre de travail et, d'autre part, il leur arrive des quantités phénoménales de scénarios chaque semaine d'un peu partout. Mais —il y a un mais— ces envois nécessitent un tel épiluchage que presque toujours quand on a éliminé ce qui n'est pas bon, il ne reste plus rien du tout.

Charlie Chaplin a une ambition, paraît-il, le désopilant comique voudrait jouer le rôle d'Hamlet.

Autant mettre un chapeau de castor à une poule.

☆☆☆

Pearl White a la réputation, non seulement d'être une excellente actrice, mais de risquer des coups d'audace que peut-être nul homme n'oserait entreprendre.

Le voilà bien, le sexe faible!...

☆☆☆

Constance Binney est aussi bonne actrice au théâtre qu'au cinéma; de plus elle danse, chante et joue du piano à la perfection.

Tout ce qu'il faut pour faire une bonne femme d'intérieur... dans un château.

☆☆☆

Olive Thomas a demandé trois jours de vacances pour étudier son bill de taxes et tâcher de le comprendre.

Hélas! nous pourrions étudier les nôtres pendant un an sans en découvrir les mystères!

☆☆☆

Marion Davis, bien que fort jolie fille elle-même, prétend que la beauté n'est pas tout en ce monde.

Sans doute; le salaire d'une étoile de cinéma est aussi quelque chose.

☆☆☆

Hoot Gibson a gagné bien des médailles dans des concours pour le championnat des cow-boys mais il n'a jamais eu même la moindre petite mention pour la beauté. Ceci ne l'empêche pas d'avoir toujours les plus jolies filles comme partenaires dans ses rôles.

Ne nous étonnons plus s'il a le perpétuel sourire.

☆☆☆

Béatrice La Plante, en réponse à la question: "Vaut-il mieux prendre un mari ou rester heureuse?" émet son opinion personnelle que voici: "Si mon futur mari est riche, généreux, et qu'il lui reste encore au moins trois cheveux sur la tête, je n'en demande pas plus."

Et l'amour, Béatrice?... il est vrai que c'est bien démodé à notre époque de perfectionnement moderne...

☆☆☆

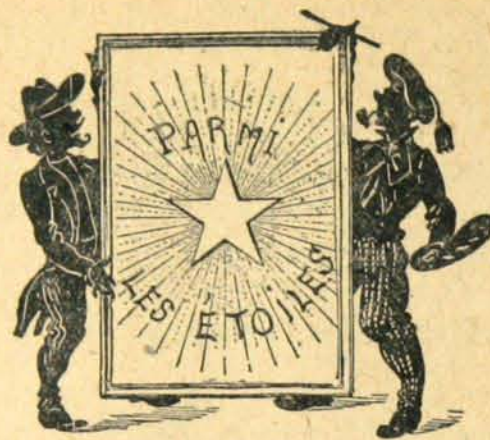
William Farnum, dans une scène de "The last of the Duanes", paraît avec un visage frais rasé; dans une autre scène qui est supposée avoir lieu le soir du même jour, on le voit avec une barbe à faire pâlir un "tramp" de jalousie.

Voilà de la barbe qui pousse plus vite que les fraises dans le jardin d'un amateur.

☆☆☆

Jack Kerrigan prétend que si une femme s'attendait à ce qu'on croie ce qu'elle dit, elle ne le dirait pas.

Est-ce vrai, mesdemoiselles?



Claire du Brey qui joue avec tant de naturel les rôles de "vampire" au coeur froid et insensible, vient d'en réussir, à la perfection, un autre de jeune ingénue pleine d'émotion et de tendresse.

De deux choses l'une: où elle est sincère dans chacun des rôles ou elle ne l'est pas. Si elle l'est, comment se fier à sa constance? si elle ne l'est pas, comment croire à ses protestations d'amour ou de haine?

☆☆☆

Jane McAlpine est native de la Bohême. Quand elle est venue aux Etats-Unis, elle ne savait pas un mot d'anglais. Elle a appris à le parler de façon correcte, après quoi elle est entrée au cinéma qui est le théâtre muet.

Si ce théâtre "muet" ne permet pas d'apprécier les progrès accomplis en anglais, il nous fait quand même comprendre sans hésitation le langage agréable de ses yeux charmeurs.

☆☆☆

Enid Bennett dit que depuis quatre ans elle n'a pas mangé de steak de kangaroo.

Qui en aurait un à lui envoyer?



MARIE WALCAMP
UNIVERSAL

Louise Lovely dit qu'elle est entrée au cinéma parce qu'un gros rhume l'avait privée momentanément de sa voix et empêchée de jouer au théâtre. Il n'y a pas de tant pis sans tant mieux.

☆☆☆

Charlie Chaplin est menacé d'avoir un concurrent sérieux en France dans la personne du président Deschanel qui s'amuse à faire des culbutes sur la route par la portière de son train et à trotter ensuite tout seul en se frottant les f...lancs.

Tout de même, on l'aurait cru plus sérieux que ça!

☆☆☆

Kitty Gordon a intenté une action au montant de dix mille dollars contre la Cie World Film parce que ses sourcils ont été brûlés au cours d'une scène qu'elle jouait et pendant laquelle elle manipulait une bombe.

Voilà du poil qui est cher même au prix où est le beurre...

☆☆☆

Dorothy Gish, dans "Turning the tables", dégringole par une fenêtre dont les vitres volent en éclats, mais dans une vue extérieure immédiate de la maison, on aperçoit ensuite la fenêtre parfaitement intacte.

Le verre incassable.

☆☆☆

Wyndham Standing, si l'on en croit un sous-titre de "L'Île de conquête", est parti à la recherche de nourriture. On le voit ensuite apparaître avec une brassée de bois.

On mange ce qu'on peut par ces temps de vie chère!

☆☆☆

Cecil B. de Mille, de retour de New-York à Los Angelès, dit qu'il n'aime pas la grande ville de l'Est et qu'il est plus californien que jamais.

Avec le merveilleux climat de la Californie, nous comprenons parfaitement cette préférence.

☆☆☆

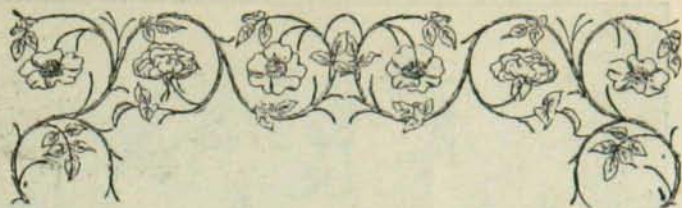
Wanda Hawley, dans le film "Double Speed" monte en auto habillée d'un paletot court et d'un petit chapeau; à la fin de la course on la voit descendre en casquette d'automobiliste et en robe de ville.

Voilà maintenant une auto merveilleuse!

☆☆☆

Natalie Talmadge ne voulait pas être actrice au cinéma, ce n'est que sur les instances de ses soeurs qu'elle s'est décidée à jouer avec elles.

Et dire que tant d'autres remueraient la terre entière pour y entrer!



Comment ont installé un intérieur confortable

par Ethel Clayton

LE BOUDOIR, le salon, la salle à diner ont leur importance mais nous ne nous occuperons aujourd'hui que des chambres à coucher, de la cuisine et de la salle de bain.

Je crois que dans la cuisine comme dans la salle de bain, le blanc doit être la couleur dominante. Pour la chambre à coucher, personnellement, je suis en faveur d'une combinaison de bleu, de rose et de crème; ces teintes légères ont non seulement un charmant effet, mais elles encouragent une guerre enthousiaste à la poussière et aux taches mais tout dépend des effets de lumière.

Chez moi, j'ai une chambre où le soleil pénètre abondamment; j'ai choisi en conséquence un tapis sombre, des meubles bleus avec lignes noires et rouges.

L'intérieur d'une maison doit sembler avoir une âme et il est toujours possible de disposer meubles et bibelots pour atteindre ce résultat; il en est ainsi que de la personnalité frappante de certains hommes malgré leur condition physique.

Il est certain que le goût et la beauté ne sont pas l'apanage de la seule richesse mais qu'il est possible de faire pénétrer le charme le plus exquis dans la plus humble demeure.

Toutefois, à mon avis, la chose la plus importante à considérer, c'est la simplicité.



Dans la salle à diner.



Le boudoir d'Ethel Clayton.



Ethel Clayton dans son jardin.



Vue générale du salon de la célèbre actrice.

UNE PUPILLE DE PAVLOWA

Marguerite de la Motte

IL EST bien connu que les parents ont généralement la conviction que leurs enfants possèdent des talents qui ne demandent qu'à être développés. C'est une douce mais légère illusion et neuf fois sur dix le talent ou même le génie entrevu se réduit à quelque chose de bien ordinaire. Les enfants prodiges sont plutôt rares.

Toutefois, il y en a qui possèdent certaines aptitudes naturelles qu'il serait regrettable de ne pas développer. Marguerite de la Motte a été de ce nombre. Toute jeune elle fit preuve d'excellentes dispositions pour la danse et les admirateurs ne lui manquèrent pas. Ceci attira l'attention de Pavlova qui la prit comme pupille; dès lors, la carrière artistique de la jeune Marguerite était chose décidée.

Elle conquiert bien vite une grande réputation comme danseuse et, à l'âge de quatorze ans, elle fit ses débuts au cinéma. Elle joua avec Douglas Fairbanks, avec Bessie Love, avec Jack Pickford, avec H. B. Warner et autres célébrités. Son succès s'affirmait de jour en jour.

Elle appartenait pendant quelque temps à la Cie Metro puis, récemment, Tom Terriss, directeur à la Cie Vitagraph la choisit pour paraître dans une production spéciale "The Girl from the sky". Tirée d'une nouvelle du gouverneur Morris; l'héroïne est brune, a les yeux noirs et aime la vie sportive ce qui convenait particulièrement à Marguerite de la Motte et ce qu'elle prouva d'ailleurs.

La Compagnie prépare actuellement certaines scènes de ce film à l'île Catalina près des côtes de la Californie. La réussite de Marguerite de la Motte est d'autant plus à considérer que la jeune fille n'a encore que dix-sept ans; son principal succès est dû à l'écran sans doute mais le point de départ a été l'aptitude à la danse découverte par les parents; ceci lui a donné plusieurs années d'avance sur la

plupart de ses camarades de cinéma. Ceci prouve que si l'on s'illusionne souvent sur les talents d'un enfant, il est néanmoins de fréquentes occasions qu'on laisse échapper de leur facile leur carrière.

—o—

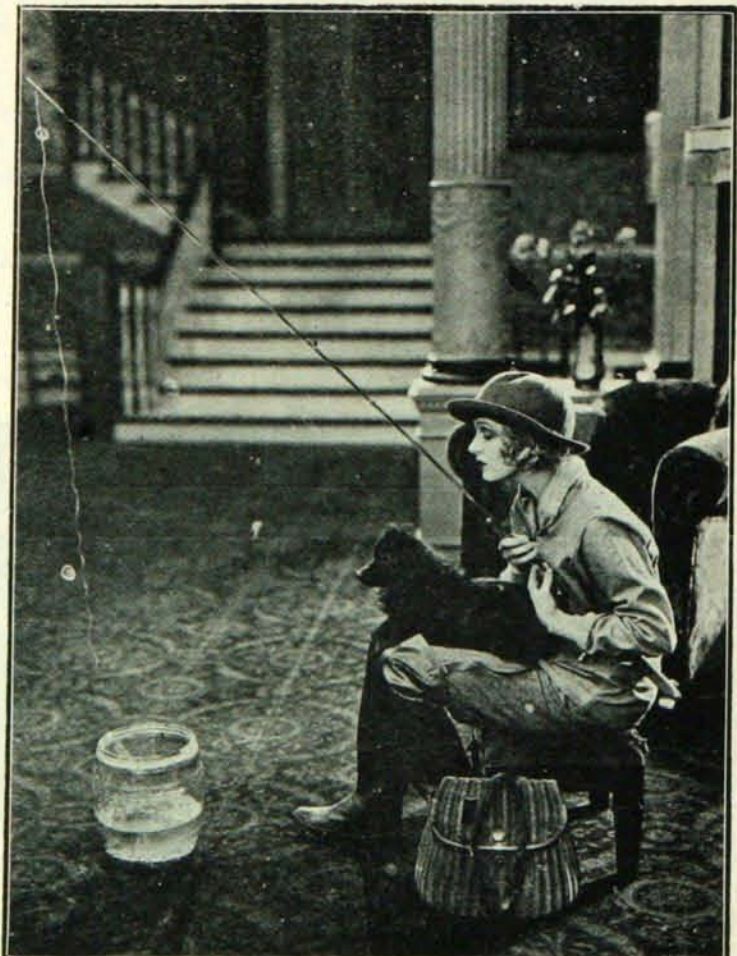
A partir de l'automne prochain, Goldwyn a l'intention de tourner 52 grands films. Nazimova a renouvelé son contrat avec Metro Pictures pour une longue période. David Kirkland, le metteur en scène de Constance Talmadge, dans ses derniers films, partira pour l'Europe le 15 mai.



Marguerite de la Motte



Joe Rock et sa partenaire, Patsy de Forest, dans des exercices athlétiques



Corinne Griffith estime que la pêche est un sport que l'on peut pratiquer chez soi comme au dehors



Francelia Billington.

PRODUCTION ITALIENNE

L'Italie veut s'affranchir des conditions particulièrement dures que lui imposent les fabricants américains de pelule vierge. Chaque année, en effet, elle importe pour plus de cent millions de film négatif. Elle veut désormais se mettre à produire elle-même.

Le Commandeur Filippo Genovesi a fondé il y a quelque temps une société, la Company Esto, qui à partir du mois prochain, sera en mesure de livrer environ 60 mille pieds de film quotidiennement.

—o—
Georges Carpentier est l'objet de chaleureuses réceptions pendant son séjour à New-York, où il tourne un film pour Robertson-Cole.

—o—
On a construit à Tokio un nouveau théâtre qui contient 7,500 places. On en bâtit aussi beaucoup d'autres.

—o—
Pauline Frederick a signé avec Robertson-Cole un contrat d'une durée de plusieurs années. Goldwyn a perdu une grande vedette.



Jay Morley a l'air pensif; pourtant il est du bon côté des barreaux de la cage, le côté qui représente la liberté...



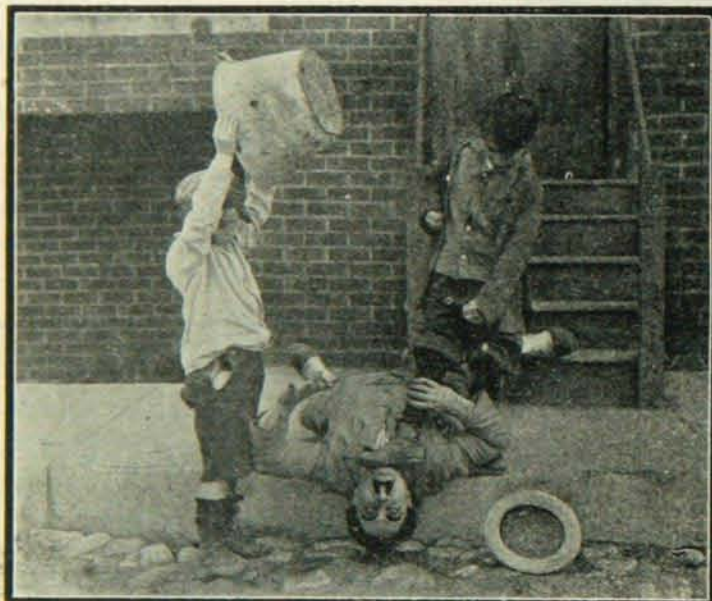
CARMEL MYERS
de la Cio Universal

Carmel Myers est l'héroïne de plusieurs douzaines de films populaires et, après une absence de peu de durée, elle est revenue au cinéma avec l'intention de ne plus le quitter.

Elle est née à San-Francisco il y a environ vingt ans et a reçu son instruction à Los Angeles. Entre autres productions dans lesquelles elle a paru, on peut citer "Les Sirènes de la Mer" où Louise Lovely avait également un rôle.

Ce qui avait détourné pendant quelque temps Carmel Myers de l'écran,

c'était l'attrait de la comédie musicale mais elle s'est aperçue sans doute que ce n'était pas aussi amusant ni surtout aussi payant qu'elle le croyait.



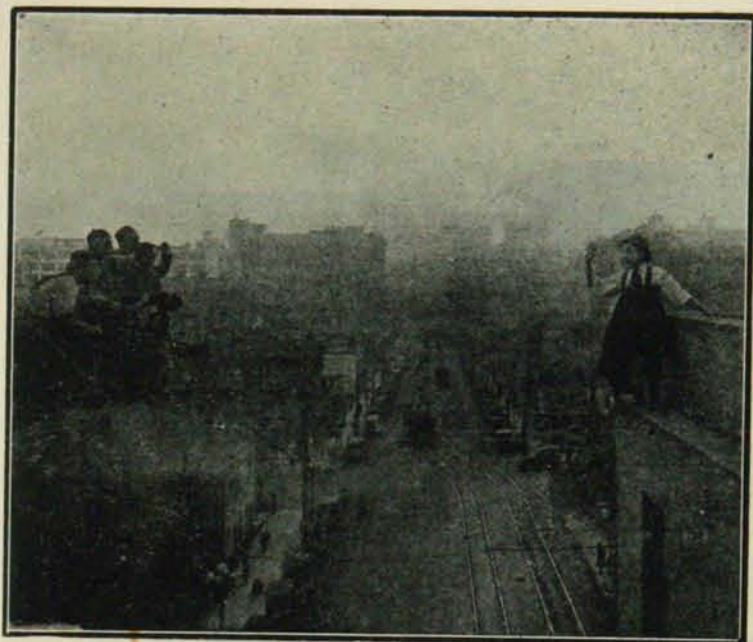
JIMMY AUBREY

de la Cie Vitagraph

IL Y A des gens sur qui la fatalité s'acharne et elle le leur prouve par des aventures aussi désagréables qu'inattendues. Jimmy Aubrey est de ceux-là.

Voyages odorants dans les égouts, horions appliqués de main de maître, le pauvre Jimmy connaît tout cela et, par dessus le marché, il se fait secouer par un gros gaillard, boxer par un petit. Entre temps il se fait aplatis un seau sur le visage...

Il y aura là de quoi conduire un homme au désespoir mais Jimmy trouve tout cela de son goût et il a parfaitement raison car ça le paye bien. Il faut savoir, il est vrai, que toutes ces scènes ne lui endommagent pas trop son sympathique visage car elles sont bien étudiées d'avance et font partie d'un film très amusant ayant pour titre "Pals and Pigs".



Le plus cocasse des comiques

C'EST à n'en pas douter Larry Semon, de la C^{ie} Vitagraph. L'expression de son visage est ni plus ni moins qu'une merveille; il y a de tout: de la naïveté sublimée, de la stupeur, de la malice. Il est de ceux qui vous font pousser ce cri de joie "Qu'il a donc l'air bête!" expression qu'il faut traduire en réalité par "Qu'il est donc fin!" car il faut beaucoup d'esprit pour faire l'imbécille sans l'être.

Ajoutez à cela une vivacité hors de l'ordinaire, un art de cabrioles qui n'appartient qu'à lui, une attitude constamment inquiète et dans laquelle on sent toujours la catastrophe imminente, voilà le bonhomme.

Nos photos le représentent dans plusieurs scènes de "The Fly Cop" et dans deux d'entre elles on voit également sa partenaire, Lucille Carlisle.

Si jadis Larry Semon a fortement amusé le public par ses dessins, il ne leur a pas fait perdre au change en devenant acteur comique. Lui, d'ailleurs, n'y a pas perdu non plus.





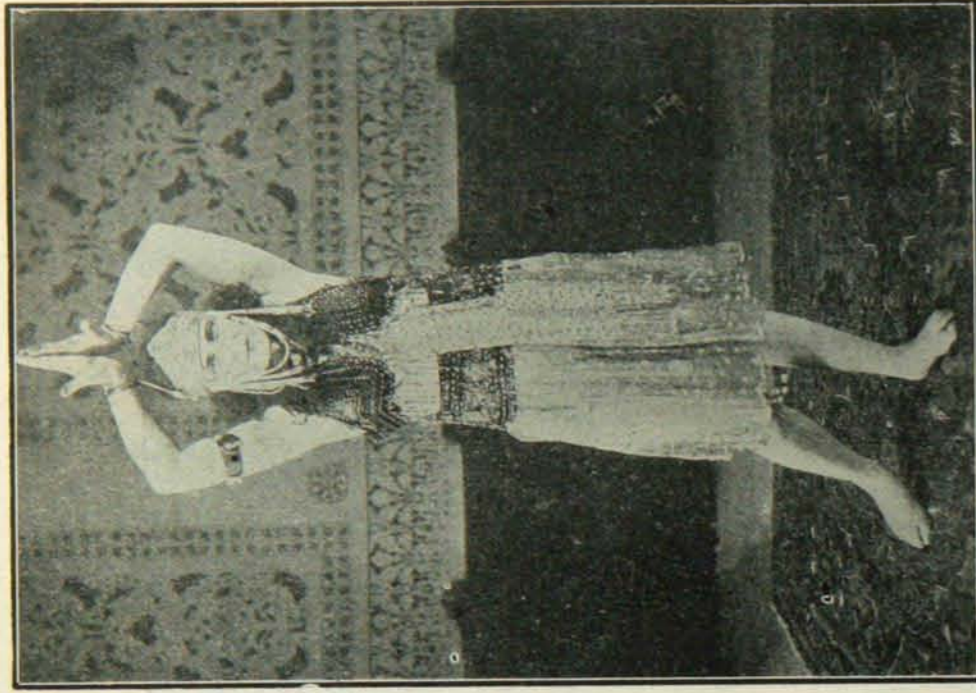
DOROTHY DALTON,
de la Cie Famous Players



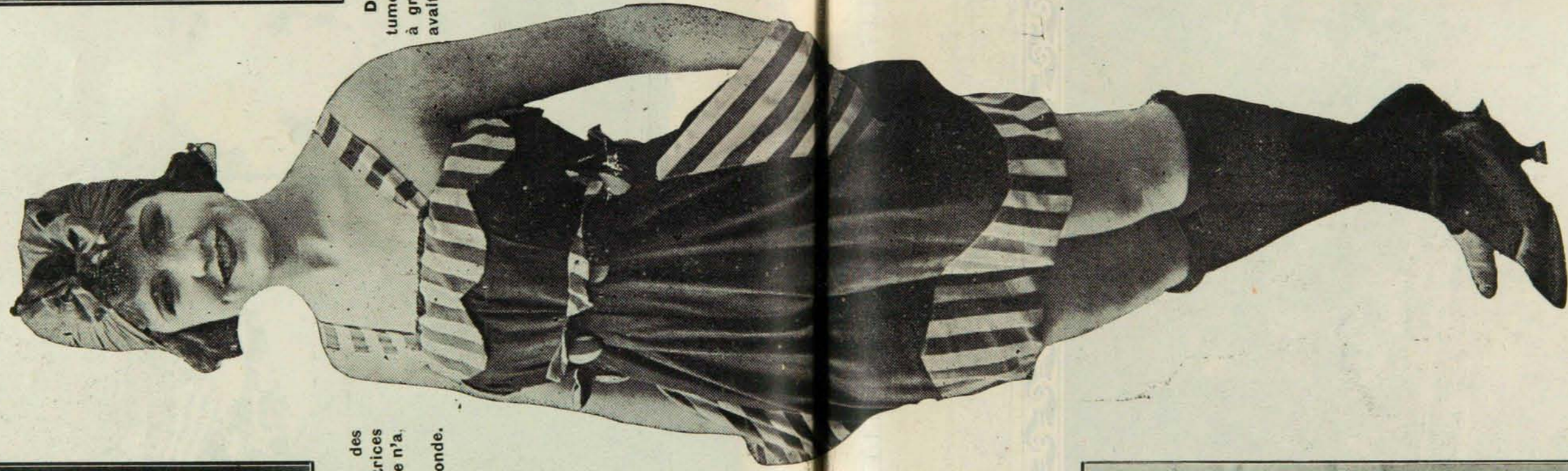
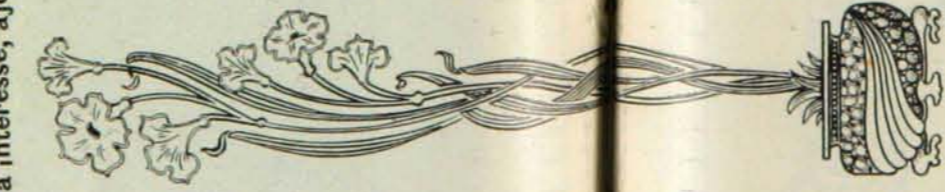
DUSTIN FARNUM



Florence Gilbert, une des populaires baigneuses des "Christie Film follies". C'est une des principales actrices de cette troupe et elle a de l'avenir devant elle car elle n'a, en effet, guère plus de seize ans.
Pour ceux que cela intéresse, ajoutons qu'elle est blonde.



Dorothy Hogan dans une attitude p'ttoresque et un costume qui ne l'est pas moins. Elle a paru ainsi dans un film à grand spectacle où était également H. B. Warner et qui avait pour titre "L'homme qui devint blanc."



LAURA LA PLANTE dans son coquet costume de bain. Elle paraît ainsi dans le film "Bringing Up Father", production de la Cie Christie. Elle représente, à cette occasion, la fille de la mer ce qui à cause de son sourire et de sa grâce juvénile lui va certainement mieux que de représenter la "mère" de la fille.



Phyllis Haver, des studios de Mack Sennett. Bien connue aujourd'hui des habitués du cinéma, Phyllis Haver est certainement l'un des plus beaux ornements de la troupe du célèbre humoriste.



Mildred June, également des studios de Mack Sennett. Jeune et jolie, elle n'est que depuis peu de temps au cinéma. (Elle n'a que dix-sept ans). Néanmoins elle a déjà paru avec avantage dans de nombreuses productions.



ELSIE FERGUSON,
de la Cie Paramount-Artcraft Pictures



LOUISE HUFF



Irène Castle, de la Cie Paramount-Artcraft. La célèbre danseuse, aujourd'hui étoile du Cinéma est née en 1893; son nom de jeune fille est Irène Foote. Elle est remariée depuis l'an dernier au capitaine Robert E. Tréman.

DANS LA CIE FAMOUS PLAYERS



A gauche, Adolph Zukor, président de la Famous-Players-Lasky Corporation; à droite, Jesse Lasky, vice-président en charge de la production. Cette photo a été prise pendant une visite de ces deux chefs au studio Lasky à Hollywood, Californie.

DEUX FRERES Jumeaux



L'un est en chair et en os, c'est George V. Seyffertitz; l'autre est en carton et en divers matériaux, c'est un mannequin dont la ressemblance est frappante avec l'acteur précité. Ce mannequin a été construit pour être frappé par un train en laissant l'illusion que c'est l'acteur. C'est assurément moins dangereux pour Seyffertitz et moins coûteux comme dommages pour la Cie Vitagraph.



Monroe Salisbury, de la Cie Universal.

Il paraît que le gouvernement français a interdit l'importation des films américains.

—o—

Tom Mix vient de terminer les scènes extérieures de "The Untamed" et il est de retour avec sa troupe aux studios de Hollywood.

—o—

Pearl White est de retour aux Etats-Unis après un séjour en France. Le 1er mai, alors qu'elle était à Paris, elle a dû manger du pain sec toute la journée—dit-elle—à cause de la grève des cuisiniers et des garçons d'hôtel. Cela nous surprend quelque peu qu'elle n'ait pas été invitée à dîner par ses nombreux admirateurs dans leur maison privée ou qu'elle n'ait plus pensé, qu'en cas de grève de cuisiniers, on trouve toujours, à Paris comme ailleurs, des conserves et un tas de bonnes choses qui valent mieux que du pain sec.



Frank Mayo, canadien-français, de la Cie Universal

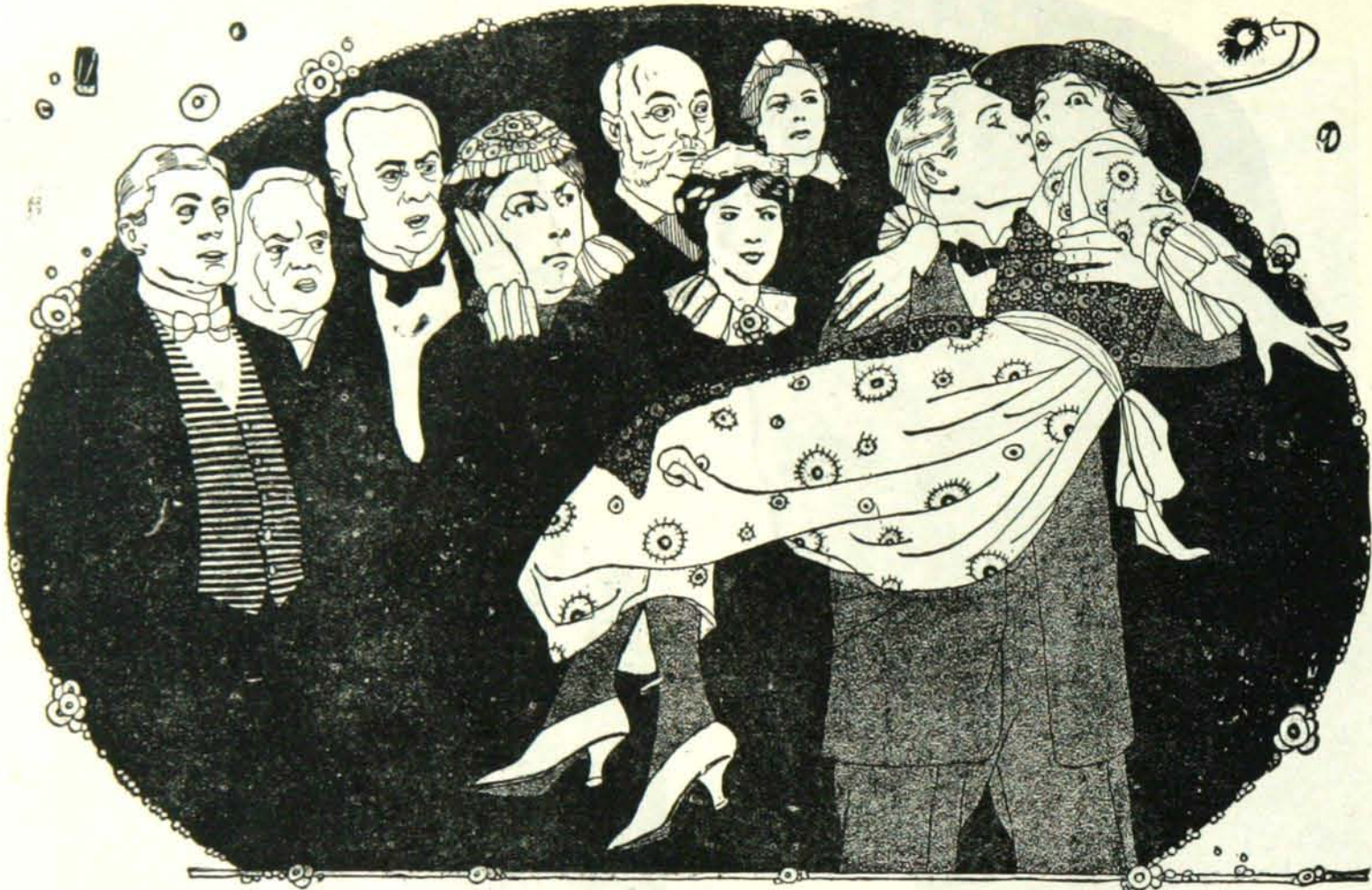
Pearl White, de la Cie Fox, vient d'acheter un lot de robes coûteuses à Paris avec l'intention de les porter dans ses rôles au Cinéma.

—o—

Les exploitants d'Amérique, qui se sont réunis dernièrement à Chicago et ont organisé "The Exhibitors Defense League", ont décidé de s'opposer par tous les moyens possibles à ce que les producteurs deviennent propriétaires de théâtres. Ils considèrent comme une menace nationale que les grands producteurs deviennent en même temps exploitants.

—o—

Dorothy Phillips naquit à Baltimore et fut élevée dans cette ville. Artiste de grand talent. Grandeur 5 pieds et 3 pouces ½ pour préciser; poids 123 livres, cheveux bruns-clairs, yeux aux reflets gris et noirs.



STRICTEMENT CONFIDENTIEL

Scénario de Rex Taylor. Direction: Clarence G. Badger.
Production de la Cie Goldwyn.

ROLES

Fannie O'Gorman **Madge Kennedy**
Vernon (Lord Bantock) **John Bowers**
Newte **Robert Bolder**
Bennett, le valet **Herbert Stand ng**
Ernest **Roger McKinnon**
Jane **Eugénie Forde**
La tante aînée **Gertrude Norman**
La jeune tante **Helen Muir**
Mme Bennett **Lydia Yeamans Titus**
Des serviteurs.

SCENARIO

Fannie O'Gorman fait partie d'une troupe ambulante d'acteurs en Angleterre; c'est la descendante d'une longue lignée de serviteurs au château de lord Bantock mais c'est par la volonté paternelle qu'elle est aujourd'hui dans un milieu différent. Son père, en mourant, l'a confiée à un de ses amis, nommé Bumps et qui est directeur de cette troupe théâtrale.

Soit que le fardeau lui parût trop lourd ou bien qu'il jugeât que la jeune fille n'était pas à sa place, Bumps lui persuada de quitter le théâtre et de retourner au château où elle se retrouverait des parents et des amis.

Fannie se conforma à ce désir et elle revint au château. Elle y trouva le plus cordial accueil de la part de tous les serviteurs et immédiatement on lui procura de l'ouvrage

comme servante. Fannie ne manquait de rien mais la règle sévère de la maison lui sembla bien dure d'autant plus que son oncle Bennett, le principal valet du château était de principes absolument rigides au point de vue des règlements. Au bout d'un certain temps, Fannie comprit que cette vie lui devenait impossible et, un beau jour, elle partit à Londres et entra dans un music-hall où elle conquiert bientôt une certaine popularité.

Ses succès la firent connaître à un jeune artiste qui l'invita un jour à son studio avec plusieurs autres de ses amis faisant également partie du music-hall. Cette visite fut suivie d'autres au cours desquelles l'amitié des premiers jours devint plus grande et se changea enfin en amour.

Bumps, qui était au courant de ces faits, encouragea cet amour et le mariage eut lieu.

Fannie eut alors une surprise extrême; l'artiste l'emmena à la résidence qu'il possédait à la campagne et qui n'était autre que le château de Bantock. Fannie rentrait maintenant en maîtresse où elle avait vécu en servante.

Les serviteurs comprenant la distance qui les séparait dorénavant de leur ancienne amie et parente la traitèrent avec les plus grands égards et commencèrent son éducation comme maîtresse de cet importante maison. Son oncle Bennett, principalement, lui enseigna le decorum qui devait accompagner tous ses actes et elle se vit alors à une école qui ne lui parut pas moins pénible que sa situation de servante de jadis.

Tout ceci amena des quiproquos et des heurts entre elle et son mari. Fannie eut la vague impression qu'un écroulement allait se produire. Que dirait son mari lorsqu'il apprendrait fatalement un jour qu'elle n'était qu'une servante et la parente de tous ces domestiques qui étaient dans la maison. Il lui avait d'ailleurs déjà fait comprendre qu'elle devait les commander et ne pas se laisser conduire par eux.

Elle prit le parti qui était le plus loyal et le plus sim-



ple, le seul qu'elle devait prendre: elle mit son mari au courant de la situation exacte, s'attendant ensuite à ce qu'il l'exilât dans quelque demeure lointaine ou qu'il se séparât d'elle. Mais l'amour véritable ne s'arrête pas à ces futilités et pour un coeur vraiment épris la plus humble des servantes est l'égale des plus fières princesses, lord Bantock apprit à son tour à l'anny que la première châtelaine de la famille des Bantock n'était que la fille d'un simple boucher, ce qu'il fit confirmer par le vieux Bennett lui-même.

Et, une fois de plus, Cupidon régna sans conteste sur deux coeurs épris sincèrement l'un de l'autre.

L'ENTRAÎNEMENT SPORTIF ET LE CINEMA

Depuis les progrès de la photographie ralentie, une branche nouvelle s'offre au Ciné. Elle commence à être exploitée de façon rationnelle, comme en témoigne le procédé qu'emploie actuellement le "team" de Cambridge dans son entraînement en une du fameux match d'avion qu'elle dispute cette année contre Cambridge, le 27 mars courant.

Chaque matin à Henley, sur la Tamise leurs exercices sont filmés au ralenti et le lendemain, la pellicule est projetée devant les athlètes qui peuvent se corriger ainsi de certains défauts, lesquels, sans ce moyen, passeraient inaperçus.

Dans le sport du "rowing" où la coordination de l'effort est une des conditions *sine qua non* du succès, le secours du ciné est incontestable.

MADE IN GERMANY

Un stock considérable de pellicules Afga se trouve à l'heure actuelle sur le marché espagnol, et le bon marché des produits allemands a eu pour résultat immédiat de faire baisser considérablement les prix des autres marques Kodack, Brifco, Gaevent, etc. Les produits chimiques ont également subi une forte baisse, ce qui fait que maintenant le prix de revient du pied de film positif ne dépasse pas 3 cents, en Espagne.

Heureux pays!

ALAN HOLUBAR travaille actuellement à un nouveau film avec sa femme, Dorothy Phillips.

ALMA RUBENS, jadis de la Cie Triangle, et qui a joué souvent avec Douglas Fairbanks, réapparaîtra de nouveau sur l'écran après une longue absence. Nous la reverrons dans les productions de la Cosmopolitan.



Trois scènes de la pièce "Strictement Confidentiel".





Lillian Hall, de la Cie Goldwyn



Naomi Childers, de la même compagnie.



Quelques baigneuses du studio de Mack Sennett, grâce auxquelles les plages de la Californie ont un attrait tout spécial.

(Suite de la page 20)

maculé de sang. Oh un petit carré rouge de rien du tout! mais fort important! car il m'apprenait, ce petit carré de sang, qu'en se levant, affolée, de son lit, Mlle Stangerson était tombée de tout son haut et fort brutalement sur ce coin de marbre qui l'avait blessée à la tempe, et qui avait retenu ce cheveu que Mlle Stangerson devait avoir sur le front, bien qu'elle ne portât pas la coiffure en bandeaux!

La salle faillit partir, une fois de plus, en applaudissements; mais, comme Rouletabille reprenait tout de suite sa déposition, le silence se rétablit sur-le-champ.

—Il me restait à savoir, en dehors du nom de l'assassin que je ne devais connaître que quelques jours plus tard, à quel moment avait eu lieu la première phase du drame. L'interrogatoire de Mlle Stangerson, bien qu'arrangé pour tromper le juge d'instruction, et celui de M. Stangerson, devaient me le révéler. Mlle Stangerson a donné exactement l'emploi de son temps, ce jour-là. Nous avons établi que l'assassin s'est introduit entre cinq et six dans le pavillon; mettons qu'il fût six heures et quart quand le professeur et sa fille se sont remis au travail. C'est donc entre cinq heures et six heures et quart qu'il faut chercher. Que dis-je, cinq heures! mais le professeur est alors avec sa fille... Le drame ne pourra s'être passé que loin du professeur! Il me faut donc, dans ce court espace de temps, chercher le moment où le professeur et sa fille seront séparés!... Eh bien, ce moment, je le trouve dans l'interrogatoire qui eut lieu dans la chambre de Mlle Stangerson, en présence de M. Stangerson. Il y est marqué que le professeur et sa fille rentrent vers six heures au laboratoire. M. Stangerson dit: "A ce moment, je fus abordé par mon garde qui me refint un instant." Il y a donc conversation avec le garde. Le garde parle à M. Stangerson de coupe de bois ou de braconnage; Mlle Stangerson n'est plus là; elle a déjà regagné le laboratoire puisque le professeur dit encore: Je quittai le garde et je rejoignis ma fille qui était déjà au travail!

"C'est donc dans ces courtes minutes que le drame se déroula. C'est nécessaire! Je vois très bien Mlle Stangerson rentrer dans le pavillon, pénétrer dans sa chambre pour poser son chapeau et se trouver en face du bandit qui la poursuit. Le bandit était là, dans le pavillon, depuis un certain temps. Il devait avoir arrangé son affaire pour que tout se passât la nuit. Il avait alors déchaussé les chaussures du père Jacques qui le gênaient, dans les conditions que j'ai dites au juge d'instruction, il avait opéré la rafle des papiers, comme je vous l'ai dit tout à l'heure, et il s'était ensuite glissé sous le lit... Le temps lui avait paru long... il s'était relevé, avait à nouveau erré dans le laboratoire, était venu dans le vestibule, avait regardé dans le jardin, et avait vu venir, vers le pavillon—car, à ce moment-là, la nuit qui commençait était très claire— Mlle Stangerson, toute seule! Jamais il n'eût osé l'attaquer à cette heure-là s'il n'avait cru être certain que Mlle Stangerson était seule! Et, pour qu'elle lui apparût seule, il fallait que la conversation entre M. Stangerson et le garde qui le retenait eût lieu à un coin détourné du sentier, coin où se trouve un bouquet d'arbres qu'ils cachait aux yeux du misérable. Alors, son plan est fait. Il va être plus tranquille, seul avec Mlle Stangerson dans ce pavillon, qu'il ne l'aurait été, en pleine nuit, avec le père Jacques dormant dans le grenier. Et il dut fermer la fenêtre du vestibule! ce qui explique aussi que ni M. Stangerson, ni le garde, du reste assez éloignés encore du pavillon, n'ont entendu le coup de revolver.

"Puis il regagne la Chambre Jaune. Mlle Stangerson arrive. Ce qui s'est passé a dû être rapide comme l'éclair!... Mlle Stangerson a dû crier... ou plutôt a voulu crier son effroi; l'homme l'a saisie à la gorge... Peut-être va-t-il

l'étouffer, l'étrangler... Mais la main tâtonnante de Mlle Stangerson a saisi, dans le tiroir de la table de nuit, le revolver qu'elle y a caché depuis qu'elle redoute les menaces de l'homme... L'assassin brandit déjà, sur la tête de la malheureuse, cette arme terrible dans les mains de Larsan-Ballmeyer, un os de mouton... Mais elle tire... le coup part, blesse la main qui abandonne l'arme. L'os de mouton roule par terre, ensanglanté par la blessure de l'assassin... l'assassin chancelle, va s'appuyer à la muraille, y imprime ses doigts rouges, craint une autre balle et s'enfuit...

"Elle le voit traverser le laboratoire... Elle écoute... Que fait-il dans le vestibule?... Il est bien long à sauter par cette fenêtre... Enfin, il saute! Elle court à la fenêtre et la ferme!... Et maintenant, est-ce que son père a vu? a entendu? Maintenant que le langer a disparu, toute sa pensée va à son père... Douée d'une énergie surhumaine, elle lui cachera tout, s'il en est temps encore!... Et, quand M. Stangerson reviendra, il trouvera la porte de la Chambre Jaune fermée, et sa fille, dans le laboratoire, penchée sur son bureau, attentive, au travail, déjà!"

Rouletabille se tourne alors vers M. Darzac:

—Vous savez la vérité, s'écria-t-il, dites-nous donc si la chose ne s'est pas passée ainsi?

—Je ne sais rien, répond M. Darzac.

—Vous êtes un héros! fait Rouletabille, en se croisant les bras... Mis si Mlle Stangerson était, hélas! en état de savoir que vous êtes accusé, elle vous relèverait de votre parole... elle vous prierait de dire tout ce qu'elle vous a confié... que dis-je, elle viendrait vous défendre elle-même!...

M. Darzac ne fit pas un mouvement, ne prononça pas un mot. Il regarda tristement Rouletabille.

—Enfin, fit celui-ci, puisque Mlle Stangerson n'est pas là, il faut bien que j'y sois, moi! Mais, croyez-moi, monsieur Darzac, le meilleur moyen, le seul, de sauver Mlle Stangerson et de lui rendre la raison, c'est encore de vous faire acquitter!

Un tonnerre d'applaudissements accueillit cette dernière phrase. Le président n'essaya même pas de réfréner l'enthousiasme de la salle. Robert Darzac était sauvé. Il n'y avait qu'à regarder les jurés pour en être certain! Leur attitude manifestait hautement leur conviction.

Le président s'écria alors:

—Mais enfin, quel est ce mystère qui fait que Mlle Stangerson, que l'on tente d'assassiner, dissimule un pareil crime à son père?

—Ça, m'sieur, fit Rouletabille, j'sais pas!... Ça ne me regarde pas!...

Le président fit un nouvel effort auprès de M. Robert Darzac.

—Vous refusez toujours de nous dire, monsieur, quel a été l'emploi de votre temps pendant qu'on attendait à la vie de Mlle Stangerson?

—Je ne peux rien vous dire, monsieur...

Le président implora du regard une explication de Rouletabille:

—On a le droit de penser, m'sieur le président, que les absences de M. Robert Darzac étaient étroitement liées au secret de Mlle Stangerson... Aussi M. Darzac se croit-il tenu à garder le silence!... Imaginez que Larsan, qui a, lors de ses trois tentatives, tout mis en train pour détourner les soupçons sur M. Darzac, ait fixé, justement, ces trois fois-là, des rendez-vous à M. Darzac dans un endroit compromettant, rendez-vous où il devait être traité du mystère... M. Darzac se fera plutôt condamner que d'avouer quoi que ce soit, que d'expliquer quoi que ce soit qui touche au mystère de Mlle Stangerson. Larsan est assez malin pour avoir fait encore cette combinaison-là!...

Le président, ébranlé, mais curieux, répartit encore :

—Mais quel peut bien être ce mystère-là?

—Ah! m'sieur, j'pourrais pas vous dire! fit Rouletabille en saluant le président; seulement, je crois que vous en savez assez maintenant pour acquitter M. Robert Darzac!... A moins que Larsan ne revienne! mais j'en crois pas! fit-il en riant d'un gros rire heureux.

Tout le monde rit avec lui.

—Encore une question, monsieur, fit le président. Nous comprenons, toujours en admettant votre thèse, que Larsan ait voulu détourner les soupçons sur M. Robert Darzac, mais quel intérêt avait-il à les détourner aussi sur le père Jacques?...

—L'intérêt du policier! m'sieur! L'intérêt de se montrer débrouillard en annihilant lui-même ces preuves qu'il avait accumulées. C'est très fort, ça! C'est un truc qui lui a souvent servi à détourner les soupçons qui eussent pu s'arrêter sur lui-même! Il prouvait l'innocence de l'un, avant d'accuser l'autre. Songez, monsieur le président, qu'une affaire comme celle-là devait avoir été longuement "mijotée" à l'avance par Larsan. Je vous dis qu'il avait tout étudié et qu'il connaissait les êtres et tout. Si vous avez la curiosité de savoir comment il s'était documenté, vous apprendrez qu'il s'était fait un moment le commissionnaire entre "le laboratoire de la Sûreté" et M. Stangerson, à qui on demandait des "expériences". Ainsi, il a pu, avant le crime, pénétrer deux fois dans le pavillon. Il était grîmé de telle sorte que le père Jacques, depuis, ne l'a pas reconnu; mais il a trouvé, lui, Larsan, l'occasion de chiper au père Jacques une vieille paire de godillots et un béret hors d'usage, que le vieux serviteur de M. Stangerson avait noués dans un mouchoir pour les porter sans doute à un de ses amis, charbonnier sur la route d'Épinay! Quand le crime fut découvert, le père Jacques, reconnaissant les objets à part lui, n'eut garde de les reconnaître immédiatement! Ils étaient trop compromettants, et c'est ce qui vous explique son trouble, à cette époque, quand nous lui en parlions. Tout cela est simple comme bonjour et j'ai acculé Larsan à me l'avouer. Il l'a du reste fait avec plaisir, car, si c'est un bandit—ce qui ne fait plus, j'ose l'espérer, de doute pour personne—c'est aussi un artiste!... C'est sa manière de faire, à cet homme, sa manière à lui... Il a agi de même lors de l'affaire du Crédit universel et des Lingots de la Monnaie! Des affaires qu'il faudra reviser, m'sieur le président, car il y a quelques innocents dans les prisons depuis que Ballmeyer-Larsan appartient à la Sûreté!

XXVIII

Où il est prouvé qu'on ne pense pas toujours à tout

Gros émoi, murmures, bravos! Me Henri-Robert déposa des conclusions tendant à ce que l'affaire fût renvoyée à une autre session pour supplément d'instruction. Le ministre public lui-même s'y associa. L'affaire fut renvoyée. Le lendemain, M. Robert Darzac était remis en liberté provisoire, et le père Mathieu bénéficiait d'un "non-lieu" immédiat. On chercha vainement Frédéric Larsan. La preuve de l'innocence était faite. M. Darzac échappa enfin à l'affreuse calamité qui l'avait, un instant, menacé, et il put espérer, après une visite à Mlle Stangerson, que celle-ci recouvrerait un jour, à force de soins assidus, la raison.

Quant à ce gamin de Rouletabille, il fut, naturellement, l'homme du jour! A sa sortie du palais de Versailles, la foule l'avait porté en triomphe. Les journaux du monde entier publièrent ses exploits et sa photographie; et lui, qui avait tant interviewé d'illustres personnages, fut illustre et interviewé à son tour! Je dois dire qu'il ne s'en montra pas plus fier pour ça!

Nous revînmes de Versailles ensemble, après avoir dîné fort galement au "Chien qui fume". Dans le train, je commençai à lui poser un tas de questions qui, pendant le repas, s'étaient pressées déjà sur mes lèvres et que j'avais tues toutefois parce que je savais que Rouletabille n'aimait pas travailler en mangeant.

—Mon ami, fis-je, cette affaire de Larsan est tout à fait sublime et digne de votre cerveau héroïque.

Ici il m'arrêta, m'invitant à parler plus simplement et prétendant qu'il ne se consolait jamais de voir qu'une aussi belle intelligence que la mienne était prête à tomber dans le gouffre hideux de la stupidité, et cela simplement à cause de l'admiration que j'avais pour lui...

—Je viens au fait, fis-je, un peu vexé. Tout ce qui vient de se passer ne m'apprend point du tout ce que vous êtes allé faire en Amérique. Si je vous ai bien compris: quand vous êtes parti la dernière fois du Glandier, vous aviez tout deviné de Frédéric Larsan?... Vous saviez que Larsan était l'assassin et vous n'ignoriez plus rien de la façon dont il avait tenté d'assassiner?

—Parfaitement. Et vous, fit-il, en détournant la conversation, vous ne vous doutiez de rien?

—De rien!

—C'est incroyable.

—Mais, mon ami... Vous avez eu bien soin de me dissimuler votre pensée et je ne vois point comment je l'aurais pénétrée... Quand je suis arrivé au Glandier avec les revolvers, à ce moment précis, vous soupçonniez déjà Larsan?

—Oui! Je venais de tenir le raisonnement de la galerie inexplicable! mais le retour de Larsan dans la chambre de Mlle Stangerson ne m'avait pas encore été expliqué par la découverte du binocle de presbyte... Enfin, mon soupçon n'était que mathématique, et l'idée de Larsan assassin m'apparaissait si formidable que j'étais résolu à attendre des traces sensibles avant d'oser m'y arrêter davantage. Tout de même cette idée me tracassait, et j'avais parfois une façon de vous parler du policier qui eût dû vous mettre en éveil. D'abord je ne mettais plus du tout en avant sa bonne foi et je ne vous disais plus qu'il se trompait. Je vous entretenais de son système comme d'un misérable système, et le mépris que j'en marquait, qui s'adressait dans votre esprit au policier, s'adressait en réalité, dans le mien, moins au policier qu'au bandit que je le soupçonnais d'être! Rappelez-vous... quand je vous énumérais toutes les preuves qui s'accumulaient contre M. Darzac, je vous disais: "Tout cela semble donner quelque corps à l'hypothèse du grand Fred. C'est, du reste, cette hypothèse, que je crois fautive, qui l'égarera..." et j'ajoutais sur un ton qui eût dû vous stupéfier: "Maintenant, cette hypothèse égare-t-elle réellement Frédéric Larsan? Voilà! Voilà! Voilà!..."

"Ces "voilà!" eussent dû vous donner à réfléchir; il y avait tout mon soupçon dans ces "Voilà!" Et que signifiait: "égare-t-elle réellement?" sinon qu'elle pouvait ne pas l'égarer, lui, mais qu'elle était destinée à nous égarer, nous! Je vous regardais à ce moment et vous n'avez pas tressailli, vous n'avez pas compris... J'en ai été enchanté, car, jusqu'à la découverte du binocle, je ne pouvais considérer le crime de Larsan que comme une absurde hypothèse... Mais, après la découverte du binocle qui m'expliquait le retour de Larsan dans la chambre de Mlle Stangerson... voyez ma joie, mes transports... Oh! je me souviens très bien! Je courais comme un fou dans ma chambre et je vous criais: Je roulerai le grand Fred! je le roulerai d'une façon retentissante! Ces paroles s'adressaient alors au bandit. Et, le soir même, quand, chargé par M. Darzac de surveiller la chambre de Mlle Stangerson, je me bornai jusqu'à dix heures du soir à dîner avec Larsan sans prendre aucune mesure autre, tranquille parce qu'il était

là, en face de moi! à ce moment encore, cher ami, vous auriez pu soupçonner que c'était seulement cet homme-là que je redoutais... Et quand je vous disais, au moment où nous parlions de l'arrivée prochaine de l'assassin: "Oh! je suis bien sûr que Frédéric Larsan sera là cette nuit!..."

"Mais il y a une chose capitale qui eût pu, qui eût dû nous éclairer tout à fait et tout de suite sur le criminel, une chose qui nous dénonçait Frédéric Larsan et que nous avons laissée échapper, vous et moi!..."

"Auriez-vous donc oublié l'histoire de la canne?"

"Oui, en dehors du raisonnement qui, pour tout esprit logique, dénonçait Larsan, il y avait l'"histoire de la canne" qui le dénonçait à tout esprit observateur.

"J'ai été tout à fait étonné—apprenez-le donc—qu'à l'instruction, Larsan ne se fût pas servi de la canne contre M. Darzac. Est-ce que cette canne n'avait pas été achetée le soir du crime par un homme dont le signalement répondait à celui de M. Darzac? Eh bien, tout à l'heure, j'ai demandé à Larsan lui-même, avant qu'il prit le train pour disparaître, je lui ai demandé pourquoi il n'avait pas usé de la canne. Il m'a répondu qu'il n'en avait jamais eu l'intention; que, dans sa pensée, il n'avait jamais rien imaginé contre M. Darzac avec cette canne et que nous l'avions fort embarrassé, le soir du cabaret d'Epinay, en lui prouvant qu'il nous mentait! Vous savez qu'il disait qu'il avait eu cette canne à Londres; or, la marque attestait qu'elle était de Paris! Pourquoi, à ce moment, au lieu de penser: "Fred ment; il était à Londres; il n'a pas pu avoir cette canne de Paris, à Londres?"; pourquoi ne nous sommes-nous pas dit: "Fred ment. Il n'était pas à Londres, puisqu'il a acheté cette canne à Paris!" Fred menteur, Fred à Paris, au moment du crime! c'est un point de départ de soupçon, cela! Et quand, après votre enquête chez Cassette, vous nous apprenez que cette canne a été achetée par un homme qui est habillé comme M. Darzac, alors que nous sommes sûrs, d'après la parole de M. Darzac lui-même, que ce n'est pas lui qui a acheté cette canne, alors que nous sommes sûrs, grâce à l'histoire du bureau de poste 40, qu'il y a à Paris un homme qui prend la silhouette Darzac, alors que nous nous demandons quel est donc cet homme qui, déguisé en Darzac, se présente le soir du crime chez Cassette pour acheter une canne que nous retrouvons entre les mains de Fred, comment? comment? comment ne nous sommes-nous pas dit un instant: "Mais... mais... mais... cet inconnu déguisé en Darzac qui achète une canne que Fred a entre les mains... si c'était... si c'était Fred lui-même?..." Certes, sa qualité d'agent de la Sûreté n'était point propice à une pareille hypothèse; mais quand nous avons constaté l'acharnement avec lequel Fred accumulait les preuves contre Darzac, la rage avec laquelle il poursuivait le malheureux... nous aurions pu être frappés par un mensonge de Fred aussi important que celui qui le faisait entrer en possession, à Paris, d'une canne qu'il ne pouvait avoir eue à Londres. Même, s'il l'avait trouvée à Paris, le mensonge de Londres n'en existait pas moins. Maintenant, comment se fait-il que, pas une seconde, il n'en usa comme d'une canne trouvée autour de M. Darzac? C'est bien simple! C'est tellement simple que nous n'y avons pas pensé... Larsan l'avait achetée, après avoir été blessé légèrement à la main par la balle de Mlle Stangerson, uniquement pour avoir un maintien, pour avoir toujours la main refermée, pour n'être point tenté d'ouvrir la main et de montrer sa blessure intérieure? Comprenez-vous?... Voilà ce qu'il m'a dit, Larsan, et je me rappelle vous avoir répété souvent combien je trouvais bizarre que sa main ne quittât pas cette canne. A table, quand je dînais avec lui, il n'avait pas plutôt quitté cette canne qu'il s'emparait d'un couteau dont sa main droite ne se séparait plus. Tous ces détails me sont revenus quand mon idée se

fût arrêtée sur Larsan, c'est-à-dire déjà trop tard pour qu'ils me fussent d'un quelconque secours. C'est ainsi que, le soir où Larsan a simulé devant nous le sommeil, je me suis penché sur lui et, très habilement, j'ai pu voir, sans qu'il s'en doutât, dans sa main. Il ne s'y trouvait plus qu'une bande légère de taffetas qui dissimulait ce qui restait d'une blessure légère. Je constatai qu'il eût pu prétendre à ce moment que cette blessure lui avait été faite par toute autre chose qu'une balle de revolver. Tout de même, pour moi, à cette heure-là, c'était un nouveau signe extérieur qui entraînait dans le cercle de mon raisonnement. La balle, m'a dit tout à l'heure Larsan, n'avait fait que lui effleurer la paume et avait déterminé une assez abondante hémorragie.

"Si nous avions été plus perspicaces, au moment du mensonge de Larsan, et plus... dangereux... il est certain que celui-ci eût sorti, pour détourner les soupçons, l'histoire que nous avions imaginée pour lui, l'histoire de la découverte de la canne autour de Darzac; mais les événements se sont tellement précipités que nous n'avons plus pensé à la canne! Tout de même nous l'avons fort ennuyé, Larsan-Ballmeyer, sans que nous nous en doutions!

—Mais, interrompis-je, s'il n'avait aucune intention, en achetant la canne, contre Darzac, pourquoi avait-il alors la silhouette Darzac? le pardessus mastic? le melon? etc...

—Parce qu'il arrivait du crime et qu'aussitôt le crime commis, il avait repris le déguisement Darzac qui l'a toujours accompagné dans son oeuvre criminelle dans l'intention que vous savez!

Mais déjà, vous pensez bien, sa main blessée l'ennuyait et il eut, en passant avenue de l'Opéra, l'idée d'acheter une canne, idée qu'il réalisa sur-le-champ!... Il était huit heures! Un homme, avec la silhouette Darzac, qui achète une canne que je trouve dans les mains de Larsan!... Et moi, moi qui avais deviné que le drame avait déjà eu lieu à cette heure-là, qu'il venait d'avoir lieu, qui étais à peu près persuadé de l'innocence de Darzac je ne soupçonne pas Larsan!... Il y a des moments...

—Il y a des moments, fis-je, où les plus vastes intelligences...

Rouletabille me ferma la bouche... Et comme je l'interrogeais encore, je m'aperçus qu'il ne m'écoutait plus... Rouletabille dormait. J'eus toutes les peines du monde à le tirer de son sommeil quand nous arrivâmes à Paris.

XXIX

Le mystère de Mlle Stangerson

Les jours suivants, j'eus l'occasion de lui demander encore ce qu'il était allé faire en Amérique. Il ne me répondit guère d'une façon plus précise qu'il ne l'avait fait dans le train de Versailles, et il détourna la conversation sur d'autres points de l'affaire.

Il finit, un jour, par me dire:

—Mais comprenez donc que j'avais besoin de connaître la véritable personnalité de Larsan!

—Sans doute, fis-je, mais pourquoi alliez-vous la chercher en Amérique?...

Il fuma sa pipe et me tourna le dos. Evidemment, je touchais au mystère de Mlle Stangerson. Rouletabille avait pensé que ce mystère, qui liait d'une façon si terrible Larsan dans la vie de Mlle Stangerson, en France, il avait pensé, dis-je, que ce mystère devait avoir son origine dans la vie de Mlle Stangerson, en Amérique. Et il avait pris le bateau! Là-bas, il apprendrait qui était ce Larsan, il acquerrait les matériaux nécessaires à lui fermer la bouche... Et il était parti pour Philadelphie.

Et maintenant, quel était ce mystère qui avait comman-

dé le silence à Mlle Stangerson et à M. Robert Darzac? Au bout de tant d'années, après certaines publications de la presse à scandale, maintenant que M. Stangerson sait tout et a tout pardonné, on peut tout dire. C'est, du reste, très court, et cela remettra les choses au point, car il s'est trouvé de tristes esprits pour accuser Mlle Stangerson qui, en toute cette sinistre affaire, fut toujours victime, depuis le commencement.

Le commencement remontait à une époque lointaine où, jeune fille, elle habitait avec son père à Philadelphie. Là, elle fit la connaissance, dans une soirée, chez un ami de son père, d'un compatriote, un Français, qui sut la séduire par ses manières, son esprit, sa douceur et son amour. On le disait riche. Il demanda la main de Mlle Stangerson au célèbre professeur. Celui-ci prit des renseignements sur M. Jean Roussel, et, dès l'abord, il vit qu'il avait affaire à un chevalier d'industrie. Or, M. Jean Roussel, vous l'avez deviné, n'était autre qu'une des nombreuses transformations du fameux Ballmeyer, poursuivi en France, réfugié en Amérique. Mais M. Stangerson n'en savait rien; sa fille non plus. Celle-ci ne devait l'apprendre que dans les circonstances suivantes: M. Stangerson avait, non seulement refusé la main de sa fille à M. Roussel, mais encore il lui avait interdit l'accès de sa demeure. La jeune Mathilde, dont le coeur s'ouvrait à l'amour, et qui ne voyait rien au monde de plus beau ni de meilleur que son Jean, en fut outrée. Elle ne cacha point son mécontentement à son père qui l'envoya se calmer sur les bords de l'Ohio, chez une vieille tante qui habitait Cincinnati. Jean rejoignit Mathilde là-bas et, malgré la grande vénération qu'elle avait pour son père, Mlle Stangerson résolut de tromper la surveillance de la vieille tante, et de s'enfuir avec Jean Roussel, bien décidés qu'ils étaient tous les deux à profiter des facilités des lois américaines pour se marier au plus tôt. Ainsi fut fait. Ils fuirent donc, pas loin, jusqu'à Louisville. Là, un matin, on vint frapper à leur porte. C'était la police qui désirait arrêter M. Jean Roussel, ce qu'elle fit, malgré ses protestations et les cris de la fille du professeur Stangerson. En même temps, la police apprenait à Mathilde que son mari n'était autre que le trop fameux Ballmeyer!...

Désespérée, après une vaine tentative de suicide, Mathilde rejoignit sa tante à Cincinnati. Celle-ci faillit mourir de joie de la revoir. Elle n'avait cessé, depuis huit jours, de faire rechercher Mathilde partout, et n'avait pas encore osé avertir le père. Mathilde fit jurer à sa tante que M. Stangerson ne saurait jamais rien! C'est bien ainsi que l'entendait la tante, qui se trouvait coupable de légèreté dans cette si grave circonstance. Mlle Mathilde Stangerson un mois plus tard, revenait auprès de son père, repentante, le coeur mort à l'amour et ne demandant qu'une chose: ne plus jamais entendre parler de son mari, le terrible Ballmeyer—dont le bruit de la mort courait du reste quelques semaines plus tard—arriver à se pardonner sa faute à elle-même, et se relever devant sa propre conscience par une vie de travail sans borne et de dévouement à son père! Elle s'est tenue parole. Cependant, dans le moment où après avoir tout avoué à M. Robert Darzac, alors qu'elle croyait Ballmeyer défunt, elle s'était accordée la joie suprême, après avoir tant expié, de s'unir à un ami sûr, le destin lui avait ressuscité Jean Roussel, le Ballmeyer de sa jeunesse! Celui-ci lui avait fait savoir qu'il ne permettrait jamais son mariage avec M. Robert Darzac et qu'il l'aimait toujours! ce qui, hélas! était vrai.

Mlle Stangerson n'hésita pas à se confier à M. Robert Darzac; elle lui montra cette lettre où Jean Roussel-Frédéric Larsan-Ballmeyer lui rappelait les premières heures de leur union dans ce petit et charmant presbytère qu'ils avaient loué à Louisville: ... Le presbytère n'a rien perdu de son charme, ni le jardin de son éclat. Le misérable se

disait riche et émettait la prétention de la ramener là-bas! Mlle Stangerson avait déclaré à M. Darzac que, si son père arrivait à soupçonner un pareil déshonneur, elle se tuerait! M. Darzac s'était juré qu'il ferait taire cet Américain, soit par la terreur, soit par la force, dût-il commettre un crime! Mais M. Darzac n'était pas de force, et il aurait succombé sans ce brave petit homme de Rouletabille.

Quant à Mlle Stangerson, que vouliez-vous qu'elle fit, en face du monstre? Une première fois quand, après des menaces préalables qui l'avaient mise sur ses gardes, il se dressa devant elle, dans la Chambre Jaune, elle essaya de le tuer. Pour son malheur, elle n'y réussit pas. Dès lors, elle était la victime assurée de cet être invisible qui pouvait la faire chanter jusqu'à la mort, qui habitait chez elle, à ses côtés, sans qu'elle le sût, qui exigeait des rendez-vous au nom de leur amour. La première fois, elle lui avait refusé ce rendez-vous, réclamé dans la lettre du bureau 40; il en était résulté le drame de la Chambre Jaune. La seconde fois, avertie par une nouvelle lettre de lui, lettre arrivée par la poste, et qui était venue la trouver normalement dans sa chambre de convalescence, elle avait fui le rendez-vous, en s'enfermant dans son boudoir avec ses femmes. Dans cette lettre, le misérable l'avait prévenue, que, puisqu'elle ne pouvait se déranger, vu son état, il irait chez elle, et serait dans sa chambre telle nuit, à telle heure... qu'elle eût à prendre toute disposition pour éviter le scandale... Mathilde Stangerson, sachant qu'elle avait tout à redouter de l'audace de Ballmeyer, lui avait abandonné sa chambre... Ce fut l'épisode de la galerie inexplicable. La troisième fois, elle avait préparé le rendez-vous. C'est qu'avant de quitter la chambre vide de Mlle Stangerson, la nuit de la galerie inexplicable, Larsan lui avait écrit, comme nous devons nous le rappeler, une dernière lettre, dans sa chambre même, et l'avait laissée sur le bureau de sa victime; cette lettre exigeait un rendez-vous effectif dont il fixa la date et l'heure, lui promettant de lui rapporter les papiers de son père, et la menaçant de les brûler si elle se déroba encore. Elle ne doutait point que le misérable n'eût en sa possession ces papiers précieux; il ne faisait là sans doute que renouveler un célèbre larcin, car elle le soupçonnait depuis longtemps d'avoir, avec sa complicité inconsciente, volé lui-même, autrefois, les fameux papiers de Philadelphie, dans les tiroirs de son père! Et elle le connaissait assez pour imaginer que si elle ne se pliait point à sa volonté, tant de travaux, tant d'efforts, et tant de scientifiques espoirs ne seraient bientôt plus que de la cendre!... Elle résolut de le revoir une fois encore, face à face, cet homme qui avait été son époux... et de tenter de le fléchir... puisqu'elle ne pouvait l'éviter!... Elle prépara donc le rendez-vous!... Il fut bref... On devine ce qui s'y passa... Les supplications de Mathilde, la brutalité de Larsan... Il exige qu'elle renonce à Darzac... Elle proclame son amour... Et il la frappe... avec la pensée arrêtée de faire monter l'autre sur l'échafaud! car il est habile, lui, et le masque Larsan qu'il va se reposer sur la figure, le sauvera... pense-t-il... tandis que l'autre... l'autre ne pourra pas, cette fois encore, donner l'emploi de son temps... De ce côté, les précautions de Ballmeyer sont bien prises... et l'inspiration en a été des plus simples, ainsi que l'avait deviné le jeune Rouletabille...

Larsan fait chanter Darzac comme il fait chanter Mathilde... avec les mêmes armes, avec le même mystère... Dans des lettres pressantes comme des ordres, il se déclare prêt à traiter, à livrer toute la correspondance amoureuse d'autrefois et surtout à disparaître... si on veut y mettre le prix... Darzac doit aller aux rendez-vous qu'il lui fixe, sous menace de divulgation dès le lendemain, comme Mathilde doit subir les rendez-vous qu'il lui donne... Et, dans

l'heure même que Ballmeyer agit en assassin auprès de Mathilde, Robert débarque à Epinay, où un complice de Larsan, un être bizarre, une créature d'un autre monde, que nous retrouvons un jour, le retient de force, et lui fait perdre son temps, en attendant que cette coïncidence, dont l'accusé de demain ne pourra se résoudre à donner la raison, lui fasse perdre la tête...

Seulement, Ballmeyer avait compté sans notre Joseph Rouletabille!

Ce n'est pas à cette heure que voilà expliqué le mystère de la Chambre Jaune, que nous suivrons pas à pas Rouletabille en Amérique. Nous connaissons le jeune reporter, nous savons de quels moyens puissants d'information, logés dans les deux bosses de son front, il disposait pour remonter toute l'aventure de Mlle Stangerson et de Jean Roussel. A Philadelphie, il fut renseigné tout de suite en ce qui concernait Arthur-William Rance; il apprit son acte de dévouement, mais aussi le prix dont il avait gardé la prétention de se le faire payer. Le bruit de son mariage avec Mlle Stangerson avait couru autrefois les salons de Philadelphie. Le peu de discrétion du jeune savant, la poursuite inlassable dont il n'avait cessé de fatiguer Mlle Stangerson, même en Europe, la vie désordonnée qu'il menait sous prétexte de "noyer ses chagrins", tout cela n'était point fait pour rendre Arthur Rance sympathique à Rouletabille, et ainsi s'explique la froideur avec laquelle il l'accueillit dans la salle des témoins. Tout de suite il avait du reste jugé que l'affaire Rance n'entraînait point dans l'affaire Larsan-Stangerson. Et il avait découvert le flirt formidable Roussel-Mlle Stangerson. Qui était ce Jean Roussel? Il alla de Philadelphie à Cincinnati, refaisant le voyage de Mathilde. A Cincinnati, il trouva la vieille tante et sut la faire parler: l'histoire de l'arrestation de Ballmeyer lui fut une lueur qui éclaira tout. Il put visiter, à Louisville, le "presbytère"—une modeste et jolie demeure dans le vieux style colonial—qui n'avait en effet "rien perdu de son charme". Puis, abandonnant la piste de Mlle Stangerson, il remonta la piste Ballmeyer, de prison en prison, de bague en bague, de crime en crime; enfin, quand il reprenait le bateau pour l'Europe sur les quais de New-York, Rouletabille savait que, sur ces quais mêmes, Ballmeyer s'était embarqué cinq ans auparavant, ayant en poche les papiers d'un certain Larsan, honorable commerçant français de la Nouvelle-Orléans, qu'il venait d'assassiner...

Et maintenant, connaissez-vous tout le mystère de Mlle Stangerson? Non, pas encore. Mlle Stangerson avait eu de son mari Jean Roussel un enfant, un garçon. Cet enfant était né chez la vieille tante qui s'était si bien arrangée que nul n'en sut jamais rien en Amérique. Qu'était devenu ce garçon? Ceci est une autre histoire que je n'ai pas encore le droit de raconter.

Deux mois environ après ces événements, je rencontrai Rouletabille assis mélancoliquement sur un banc du palais de justice.

—Eh bien! lui dis-je, à quoi songez-vous, mon cher ami? Vous avez l'air bien triste. Comment vont vos amis?

—Beaucoup mieux... mieux... beaucoup mieux...

—Alors il ne faut pas être triste...

—Je suis triste, fit-il, parce que je songe au parfum de la dame en noir...

—Le parfum de la dame en noir! Je vous en entends toujours parler! M'expliquerez-vous, enfin, pourquoi il vous poursuit avec assiduité?

—Peut-être, un jour... un jour, peut-être... fit Rouletabille.

Et il poussa un gros soupir.

FIN

GLANURES

BILLIE BURKE vient d'être engagé pour paraître dans plusieurs films par la Cie Paramount.

L'ANCIEN président des Etats-Unis, William H. Taft, est à la tête d'un nouveau syndicat cinématographique appelé "The American Pictures Associates" et qui produira vingt-quatre films patriotiques.

BERT LYTELL va probablement laisser le cinéma pour quelque temps et accepter un engagement dans un grand théâtre de New-York.

BESSIE BARRISCALE veut adapter à l'écran quelques-unes des nouvelles de Kathleen Norris.

L'EUROPE paraît exercer une sorte de fascination aujourd'hui sur les artistes américains. Après tant d'autres, voici Bessie Love qui a décidé d'aller y faire une tournée.

WINNIFRED VESTOVER se dispose à partir pour la Suède où il jouera des pièces du célèbre écrivain Ibsen.

LA TROUPE de David Butler est de retour de San-Francisco où elle était allée filmer quelques scènes pour "Smiling all the way". Leatrice Joy est heureuse du retour et dit qu'elle en a assez de la vie rude des semaines précédentes. La troupe avait campé dans des endroits sauvages, au nord de San Francisco et Leatrice affirme que des ours et toutes sortes d'autres "affreuses choses" venaient rôder autour des tentes pendant la nuit.

HAROLD LLOYD a de l'amitié et de la vraie pour sa partenaire, la jolie Mildred Davis. Il paraît qu'on les voit rarement l'un sans l'autre. Voilà de l'amitié qui ressemble à de l'amour...

WILLIAM D. TAYLOR vient de compléter sa dernière production "The Boy". Il se montre très optimiste et lui prédit un large succès.

BEATRICE LA PLANTE a eu récemment une petite aventure; elle avait laissé son auto devant la pelouse d'une maison et quand elle revint elle vit la propriétaire de cette maison, une vieille donzelle fanée, qui arrosait consciemment l'intérieur de la voiture. Béatrice n'était pas contente et cela se comprend.

TOM SANTSCHI est de retour en Californie après un long séjour dans la bruyante ville de New-York. Il a acheté une nouvelle maison à Hollywood.

ROBERT GORDON, dont le contrat avec J. Stuart Blackton expire en juillet, s'est vu offrir plusieurs autres contrats. Il acceptera probablement les propositions d'un groupe d'industriels du Texas où il pourra produire, avec sa propre compagnie, des films se rapportant aux moeurs et à l'industrie de ces pays.

CE QUE DEVIENT UN SCENARIO

L'idée primitive de l'auteur

Le jeune homme et la jeune fille se rencontrent au bord de la mer. Le jeune homme s'agenouille, prend la main de la bien-aimée, la couvre de baisers et récite une longue tirade d'amour. La jeune fille rougit, incline son beau visage. Ils s'embrassent.

Comment le scénariste a transformé cette idée

Ils se rencontrent près d'une chute d'eau. Le jeune homme regarde la photo d'une ancienne blonde; sa compagne lui arrache la photo des mains, la déchire et jette les morceaux dans l'eau. Ensuite, jalouse mais aimante, elle ouvre les bras et embrasse passionnément son ami.

La même scène parvenue à un directeur de comédie

Dans un parc; un lac artificiel; un jeune homme veut embrasser une jeune fille mais un faux mouvement les précipite tous deux dans l'eau. Le public présent s'amuse de l'incident d'autant plus qu'un chien — un terre-neuve dévoué — saute également dans le liquide (profond de 2 pieds) pour les sauver. Les deux jeunes gens reconnaissants embrassent le chien.

Quelques modifications faites à la demande des acteurs

On supprime le bassin d'eau pour ne pas mouiller les cheveux de l'actrice et gêner le pli du pantalon de l'acteur. Le bassin étant donc inutile, on le remplace par la salle à dîner luxueuse d'un restaurant chic, ce qui est bien plus à la mode. Par compensation, on ajoute une querelle avec le garçon de table. Le chien mord le garçon.

La même scène en révision

Un restaurant chic; un jeune couple sous l'influence du champagne; un garçon peu patient; un chien enragé; des policemen; la station de police; la cour du recorder; une angoissante question: la prison ou l'amende.

Toujours la même scène après retouche du directeur général

Deux escrocs de marque passent en cour; ils vont être condamnés; ils le sont. Réalisant l'horreur de leur position et accablés de désespoir, ils jouent leur suprême atout: l'homme fusille le président du tribunal avec un fromage mou, la femme se précipite par le chassis et se noie dans un tas de pavés dans la cour. Les jurés meurent d'émotion, l'avocat de la poursuite s'évanouit, celui de la défense fait caca dans sa culotte, le public applaudit.

Résultat final. Un chèque de 25 cents a été envoyé à l'auteur et le directeur s'est contenté d'une petite rémunération de vingt-cinq mille dollars.



AU CINEMA (Croquis sur le vif) SCENE I

Au dernier rang des fauteuils

Elle (s'asseyant). — Albert et Clotilde doivent être ici ce soir, mais je ne les vois nulle part.

Lui (regardant l'écran) — Moi non plus.

Elle. — Je déteste souverainement arriver au milieu d'une vue; on ne comprend absolument rien à l'intrigue. Mais n'est-ce

pas Albert et Clotilde que j'aperçois là-bas?

Lui. — Ne cherche pas la raison pour laquelle tu ne comprends rien à la vue, si tu ne regardes pas sur l'écran.

Elle. — Tiens, les voilà! Ils sont là. Je reconnais le chapeau de Clotilde. Allons nous asseoir près d'eux; il y a deux sièges vacants... Mais, elle n'est pas avec Albert. Mon Dieu avec qui donc peut-elle être?

Lui. — Laisse-la tranquille, il ne faut pas s'immiscer dans ses affaires de coeur.

Elle. — Mais ce n'est pas Clotilde; elle vient de se retourner. Ce n'est pas elle. Je me demande où ils peuvent être placés. Ils ne se mettent jamais plus loin que la dixième rangée.

Lui (impatience). — Crois-tu que j'ai payé 4 sous de taxe pour avoir le privilège de voir Albert et Clotilde? Tu es sur ton banc comme une queue de vache au temps des mouches.

Elle. — Tu n'es pas sociable, ce soir.

Lui. — Je ne suis pas venu m'asseoir ici, à l'obscurité avec toi, pour être sociable.

Elle. — Pourquoi donc es-tu venu alors?

Lui. — Je vais t'avouer un secret. Tu ne le diras à personne?

Elle (sèche). — Non.

Lui. — Je suis venu pour voir la vue que l'opérateur fait défiler sous nos yeux.

Elle. — Ah!

Lui. — Et puis, tiens, si tu veux voir Albert et Clotilde, ils sont là en face de nous sur la huitième rangée.

Elle. — Mais oui, ce sont eux. Je suis prête à parier que tu les as vus depuis notre arrivée et que tu n'as pas voulu me le dire.

Lui. — Ne parie pas, tu perdrais. Tu veux aller t'asseoir à leurs côtés?

Elle. — Oui, il y a justement deux fauteuils derrière eux. Allons les surprendre.

UN EXPLOIT MAL REUSSI



Fladdale, ex-cow-boy, a fait le pari avec quelques amis de ramasser une poule à terre et auprès de laquelle il passerait à toute allure. Les amis tiennent le pari... et se tiennent aussi les côtes d'avance en songeant à ce qui arrivera... (Voir à la page suivante.)

SCENE II

Dans la rue

Lui.—Pourquoi es-tu sortie?

Elle.—Je ne sais pas. Et toi?

Lui.—J'ai eu l'air d'un fou. Parler à des étrangers. On a dû me prendre pour un détective cherchant un malfaiteur.

Elle.—Et moi, crois-tu que j'ai eu l'air fin de murmurer à l'oreille de cette dame que je n'ai jamais vue. Comment tu as encore ton chapeau de l'année dernière? Je n'ai jamais eu si honte de ma vie. Il m'a fallu sortir.

Lui.—Et que va-t-on faire maintenant de notre soirée? Allons-nous rentrer de nouveau? Nous avons perdu nos sièges, mais il peut y en avoir d'autres.

Elle.—Non. Allons-nous-en chez nous. Du reste, je n'aime pas cette vue.

Lui.—Je ne vois pas sur quoi tu peux formuler ton jugement; tu ne l'as même pas regardée.

(Et pendant que cette petite comédie se jouait Albert et Clotilde étaient chez eux en train de causer du grand concours du "Panorama".)

—o—

COMMENT S'ENTRAINER CHEZ SOI POUR LE CINEMA

Les statistiques les plus récentes nous apprennent qu'il se trouve chaque année 429,000,000 de personnes désireuses d'abandonner leur emploi pour devenir acteurs ou actrices de cinéma.

Il convient cependant de dire que toutes ne sont pas des Mary Pickford ou des William Shakespeare Hart, au dire de leurs amis et connaissances. Il est établi que tous les aspirants doivent savoir conduire des chevaux, des autos, savoir nager, mâcher de la gomme, escalader les poteaux de télégraphe, manger du "grape-fruit",—c'est avec ça qu'on déjeune dans les studios,—sans mouvoir les joues.

Plusieurs se posent ou nous posent la question:

—Comment deviendrais-je une étoile de cinéma?

Pour plusieurs choses, il est facile de s'entraîner à la maison. C'est l'un des entraînements les moins compliqués, et il est possible que vous réussissiez mieux, après six semaines, pourvu que les autorités de l'hôpital vous accordent votre exeat.

Un autre entraînement fort recommandé, c'est de sauter gracieusement d'un train lancé à une vitesse de 70 milles à l'heure. Seulement il est difficile de pratiquer un tel entraînement sur le chemin de fer de Sorel, où une



Ce qui arriva, ce fut une culbute magistrale exécutée par l'infortuné Flacdale. Les amis malicieux, pour être plus certains de le faire dégringoler avaient tout simplement attaché solidement la poule par les pattes à un piquet.

telle vitesse est bien rarement atteinte.

Un entraînement plus compliqué et demandant plus d'étude, c'est celui de l'expression ou de la mobilité faciale. Au cinéma on appelle ça une figure qui parle.

Pour arriver à un résultat dans ce genre, il n'y a rien comme d'avoir toujours à sa portée "l'image mentale" devant provoquer l'expression désirée. Par exemple:

L'Espérance.—Pour exprimer ce sentiment par votre masque facial imaginez-vous que vous êtes suspendu à la courroie d'un tramway, lorsque tous les passagers sur les cors desquels vous faites de l'équilibrisme, se lèvent pour sortir.

L'Envie.—Figurez-vous que vous buvez un bon "scotch" à dix cents le verre comme avant la prohibition, ou que vous mangez du vrai beurre.

Le Désespoir.—Supposez qu'après une bonne petite marche de trente-trois milles dans la poussière, vous arrivez à une hôtellerie dont tous les lits sont occupés et que vous n'avez que l'abreuvoir aux chevaux pour vous désaltérer.

L'Amour.—On peut pratiquer ces sortes de scène dans les endroits publics. Dans les tramways, par exemple. Et si le grand frère de la jolie fille à qui vous venez de faire du genou, vous fait passer par la fenêtre, vous aurez immédiatement et malgré vous, l'expression d'un amoureux malchanceux.

Ce ne sont là que quelques suggestions en passant, mais avec un peu d'imagination, on peut en trouver bien d'autres. L'entraînement, voyez-vous, il n'y a que cela; et une fois qu'on se sent parfaitement entraîné, on n'a qu'à s'adresser, soit au "Panorama", soit directement à un directeur de studio américain, en exigeant la place et le salaire de Mary Pickford, de W. S. Hart ou de Charlie Chaplin, selon le cas ou son tempérament.

Ces précieux conseils seront sans doute profitables à plus d'un.

—o—

Nous avons eu "Male et femelle", "Hommes et femmes", "Mari et épouse", maintenant nous aurons peut-être "Bas et chaussettes", "Messieurs et dames", "Pa, pis m'man".

—o—

LA DEMANDE

Ferdinand.—Quel est ce bruit que nous entendons?

Denise.—C'est l'opérateur de vues animées que j'ai engagé pour prendre une vue lorsque vous me demanderez en mariage; comme cela je pourrai vous poursuivre pour rupture de promesses de mariage si vous vous désistez.

POUR LA VALEUR SEULEMENT

Fatty Arbuckle, le joyeux comédien, visitait dernièrement un orphelinat de garçon. Fatty leur raconta plusieurs histoires qui les fit rire aux larmes.

On lui montra un petit garçon qui, paraît-il, était incorrigible.

—On me dit que tu es très dissipé, dit le comédien au petit garçon. Si tu veux me promettre d'être bien sage pendant une seule semaine, je te donnerai un dollar lorsque je reviendrai la semaine prochaine.

L'enfant promit d'être "bien sage".

La semaine suivante, Fatty revint voir ses petits orphelins. On lui dit que le petit garçon avait été très dissipé.

—Crois-tu que tu as mérité le dollar que je t'ai promis, demanda Fatty?

Le garçon murmura:

—Je vais vous tenir quitte pour vingt-cinq cents.

EARLE WILLIAMS

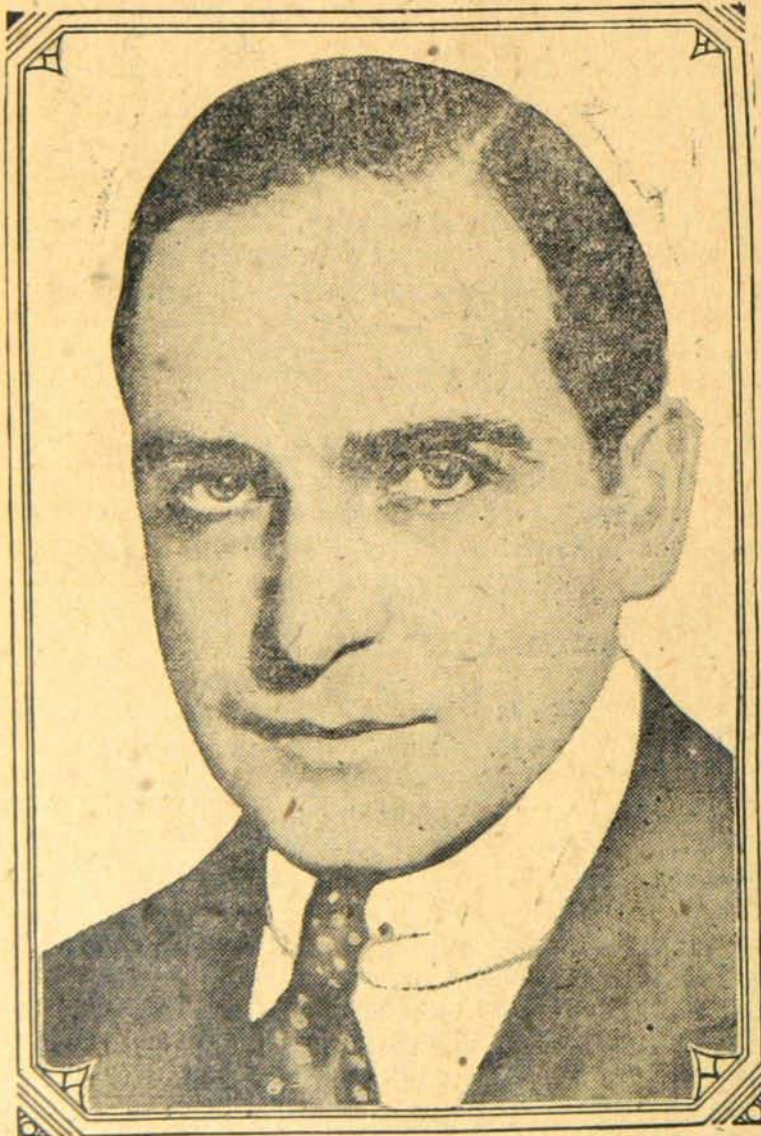
de la Compagnie Vitagraph

VOICI déjà douze ans que cet artiste populaire est avec la même compagnie, la Vitagraph, ce qui indique de la stabilité de la part de l'acteur et de la satisfaction de la part de la Cie.

Earle Williams est né à Sacramento, Californie, et il a reçu son instruction aux Ecoles publiques d'Oakland. Son premier engagement théâtral date de 1901 avec une troupe de la Nouvelle-Orléans. Il a ensuite débuté au Cinéma, comme extra, à la Cie Vitagraph où il est toujours resté depuis.

Aujourd'hui sa réputation est universelle et son nom est connu en Europe aussi bien qu'aux Etats-Unis. Il n'en conçoit aucun orgueil et est toujours demeuré l'aimable compagnon continuellement prêt à rendre service à chacun.

C'est une étoile, une vraie, dont l'éclat n'est point passager et qui brillera encore pendant de longues années, espérons-le, pour l'agrément des nombreux admirateurs de son réel et solide talent.



EARLE WILLIAMS

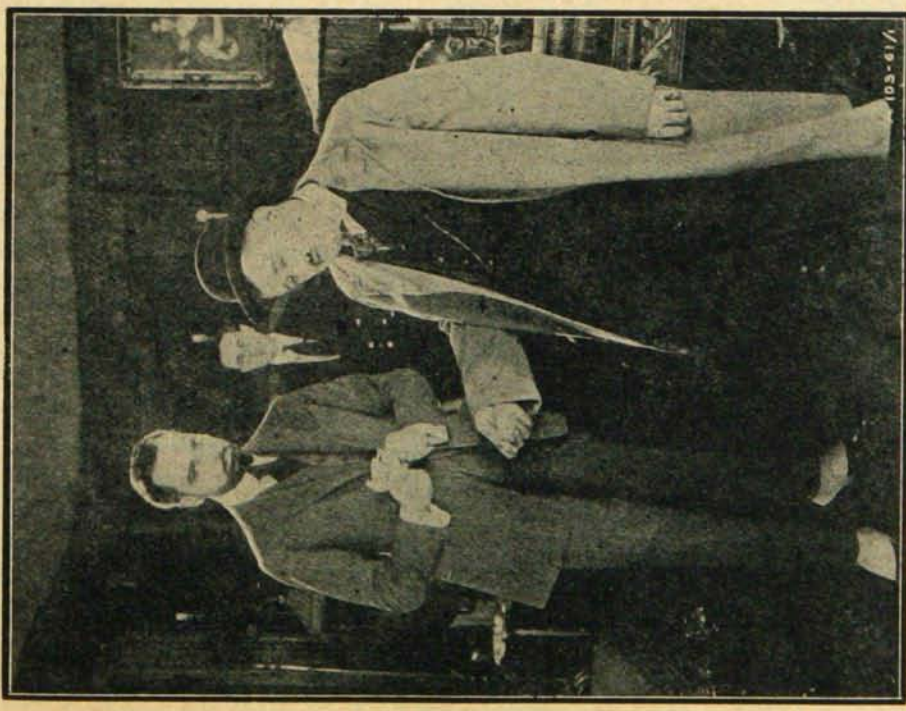


RUTH ROLAND est d'avis qu'en réalité les étoffes sont hors de prix et que l'on doit, par tous les moyens possibles, combattre la crise du vêtement. Un savant décollage lui a paru, dans ces conditions, tout indiqué. On se demande, néanmoins, avec une certaine inquiétude, ce qui arrivera si les prix actuels viennent à doubler...

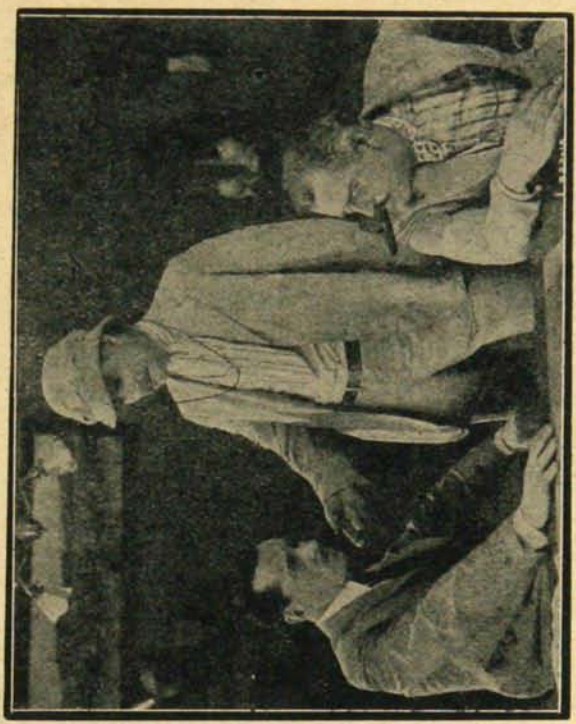
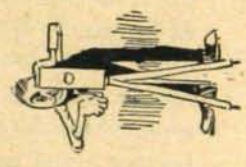
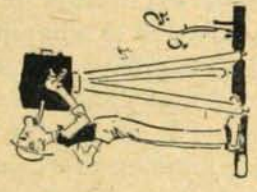
NOUVEAU DECRET DE CENSURE

D'après un décret récemment promulgué, aucun film après un mois, ne sera admis pour être révisé en Italie, si le manuscrit n'en a pas été provisoirement approuvé.

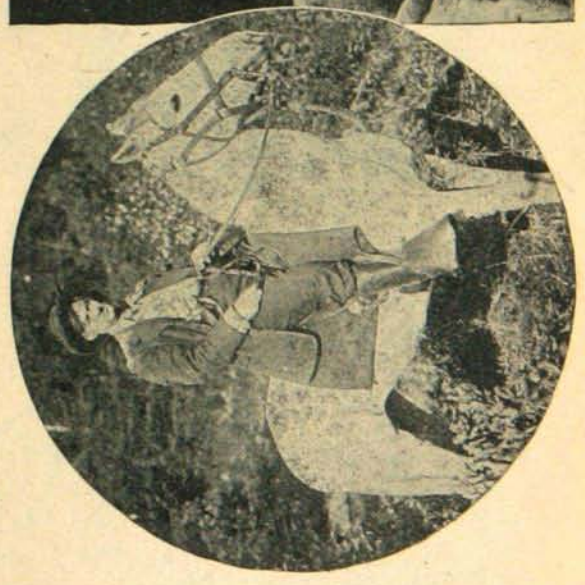
Les manuscrits des sujets présentés à l'examen, devront être envoyés en double expédition au département de révision cinématographique, au Ministère de l'Intérieur.



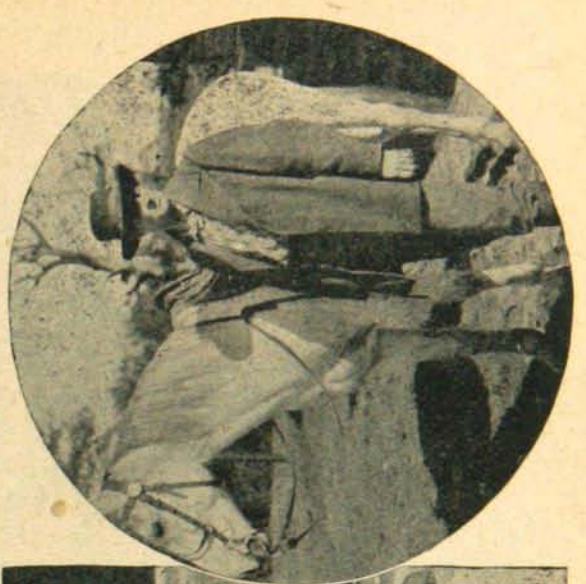
Clarence Burton, jouant le rôle de Mortimer dans "His fighting Chance" production de la Cie Paramount-Artcraft.



Le même acteur, Clarence Burton avec un rôle différent, celui de Neill Solomon dans "Thou art the man" un des meilleurs films parmi ceux qui ont été produits dans ces derniers temps par la Cie Paramount-Artcraft.



Lionel Barrymore dans trois des grandes scènes du film "The Copperhead" super-production de la Paramount-Artcraft qui a nécessité une mise en scène considérable et très dispendieuse.



La chambre no 13

Production de la Goldwyn



ROLES

Laura Bruce	Pauline Frédérick
Paul Ramsey.....	John Bowers
John Bruce.....	Charles Clary
Dick Turner.....	Robert McKim
Andy Lewis.....	Sydney Ainsworth
Carrigan.....	Charles Arling
Edna Crane.....	Marguerite Snow
Harriett Marsh.....	Emily Chichester
Lottie Hansen.....	Kate Lester
La fille.....	Golda Madden
Joe.....	Richard Tucker

SYNOPSIS

Laura Bruce s'aperçoit de l'infidélité de son mari et, en conséquence, demande le divorce qu'elle obtient. Un peu plus tard elle épouse Paul Ramsey un vieil ami qui est à l'emploi d'un nommé Dick Turner. Or, ce Turner, qui aime à conquérir le coeur des femmes, est infatué de Laura et il envoie Ramsey en voyage afin d'avoir le champ libre.

Le mari s'en va mais, bien qu'il aie confiance en sa femme, comme certaines remarques lui ont donné l'éveil, il engage un détective pour la protéger. Il arrive que ce détective n'est autre que John Bruce, l'ancien mari, maintenant connu sous le nom de John Graham.

Turner réussit à se faire aimer de Laura mais en même temps il brise le coeur d'Edna Crane, jeune fille de la bonne société. Après le départ de Ramsey, Laura et son ancien mari ont une entrevue au cours de laquelle celui-ci affirme qu'il ne lui causera aucun trouble. Or, Turner a loué un logement et Graham s'installe à l'étage en-dessous après avoir disposé un dictographe.

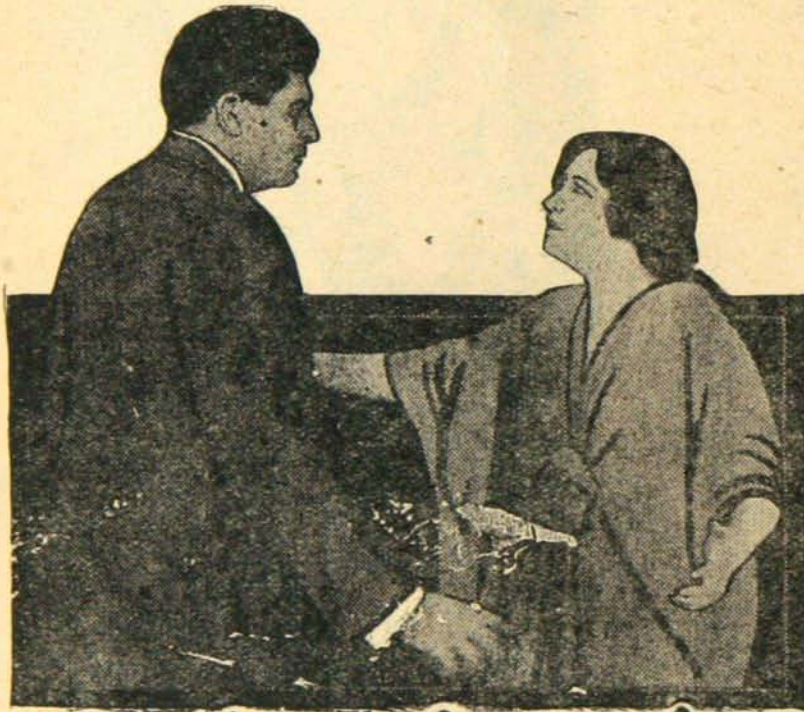
Edna vient visiter Turner et Laura téléphone en même temps son arrivée. Turner renvoie Edna qui rencontre Laura et l'informe de la conduite de son ex-amoureux. Indignée Laura s'en va.

Graham ayant entendu la voix d'une femme chez Turner et ignorant la présence d'Edna, avertit Ramsey, qui est de retour, de la rencontre de sa femme avec Turner. Le mari se précipite au logement du dessus et, dans l'obscurité, tue celui qu'il croit son rival. Pendant ce temps, Edna s'est sauvée. Traduit en justice pour meurtre, Ramsey est acquitté comme ayant défendu son honneur, mais il refuse ensuite de revoir sa femme.

Edna lui explique alors que c'était elle qui était avec Turner et Ramsey, comprenant son erreur, se réconcilie avec Laura.

—o—
Edna lui explique alors que c'était elle qui était avec Turner et Ramsey, comprenant son erreur, se réconcilie avec Laura.

Albert Capellani a l'intention de tourner une série de films pour "Cosmopolitan Productions"; toutefois, son contrat avec Robertson-Cole n'est pas encore terminé.



L'ETRANGE PENSIONNAIRE

Production de la Cie Goldwyn

ROLES

Sam Gardner.....	Will Rogers
Jane Ingraham.....	Irene Rich
Billy Gardner.....	Jimmy Rogers
Kitty Hinch.....	James Mason
Florry.....	Doris Pawn
Jake Boom.....	Lionel Belmore
Westmark.....	Jack Richardson
Dawson.....	Sydney Deane
Sergent Worrill.....	Louis J. Durham

SYNOPSIS

Sam Gardner vend son ranche de l'Arizona pour dix mille dollars et part avec son jeune fils Billy à Chicago pour se lancer dans les affaires. Trompé par des hommes de "confiance" il perd tout et va s'installer avec son fils dans une maison de pension où il rencontre Jane Ingraham pour qui il éprouve de l'amour. Celle-ci, d'ailleurs, le lui rend bien.

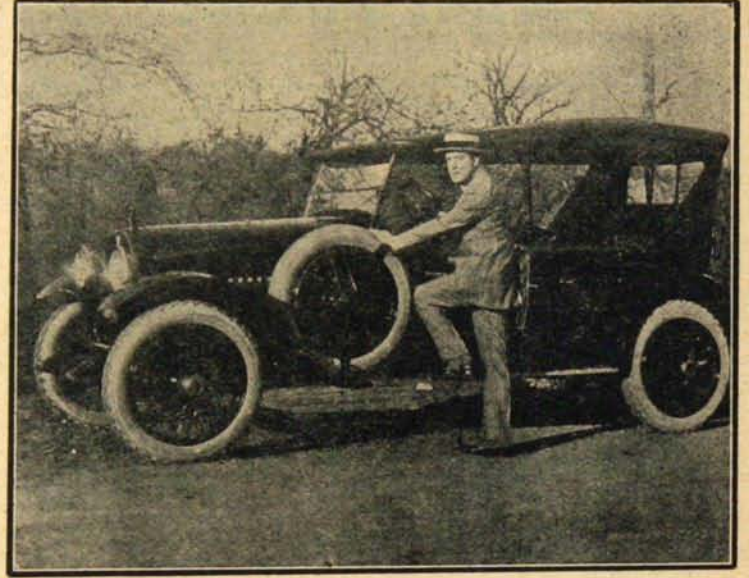
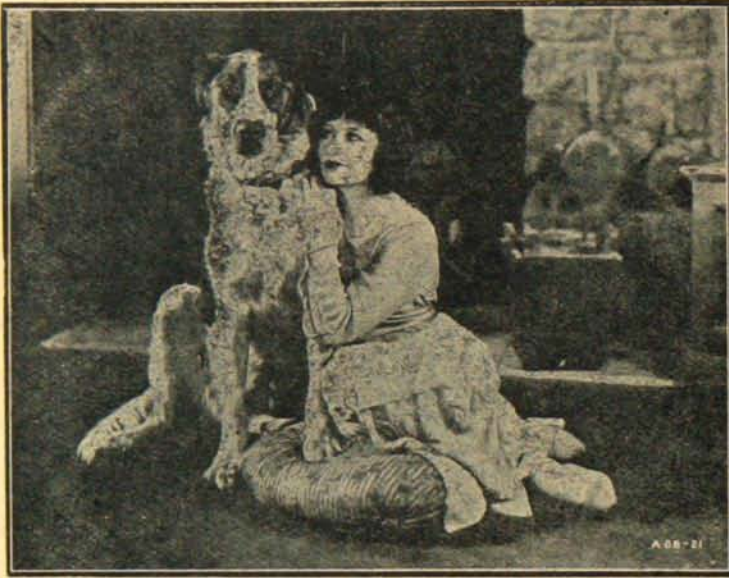
Découragé de se voir pauvre, Sam veut demander la fortune au jeu et dans la maison de jeu où il se rend, il aperçoit ceux qui l'ont trompé et dépouillé de son argent. Ceux-ci, le craignant, réussissent par la suite à lui faire refuser l'entrée de la maison de jeu et Sam croit que l'on agit ainsi parce qu'il gagne trop.

Or, un nommé Kittie est jaloux de Jack, propriétaire de la maison de jeu parce que ce dernier fait la cour à sa femme et il décide de le tuer pour se venger. Sam s'oppose à ces desseins mais en vain; Kittie les met à exécution et tue Jack.

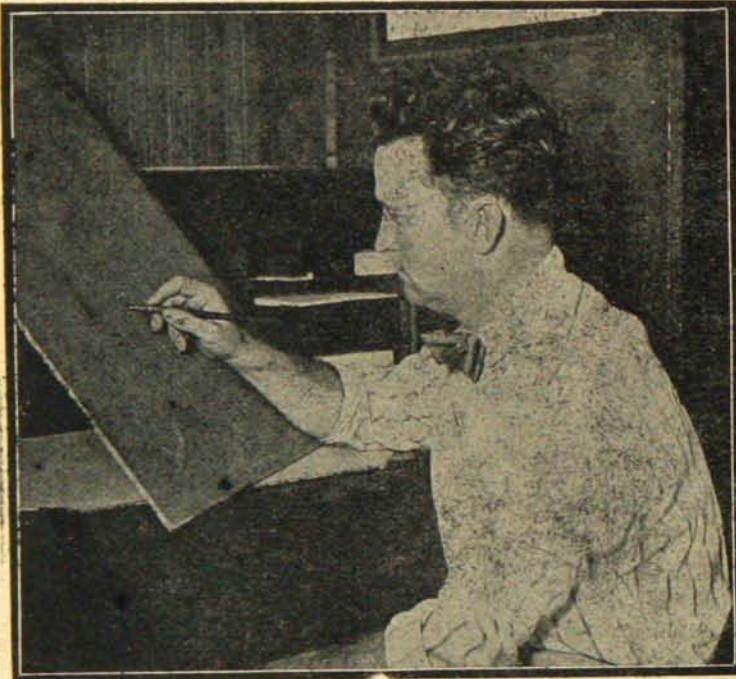
Des témoignages de circonstances sont contre Sam qui va être condamné bien qu'innocent mais, tourmenté par le remords, Kittie avoue son crime au chef de police. Il a cependant pris ses dispositions pour se mettre à l'abri lui-même et il s'enfuit à Mexico.

Sam est alors libéré; il revient trouver Jane et son fils et emmène à son ranch qu'il a pu racheter grâce à l'argent qu'il a gagné.





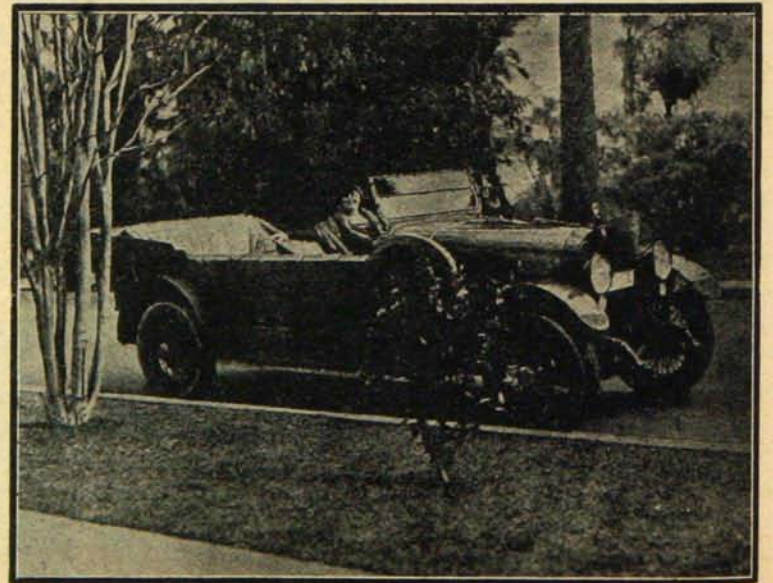
canot tout contre les flancs de l'Arabella. Votre matelot a passé



En haut et à gauche: Betty Compson que l'on a vue dans le beau film "The Miracle Man". A droite: Frank Mayo, de l'Universal, et sa nouvelle auto, Hudson Super-Six, modèle 1920.

Au milieu: Thomas-H. Ince.

Au bas et à gauche: Dorothy Dalton et ses deux bouledogues favoris. A droite: la même actrice se disposant à une partie de promenade dans sa superbe voiture.

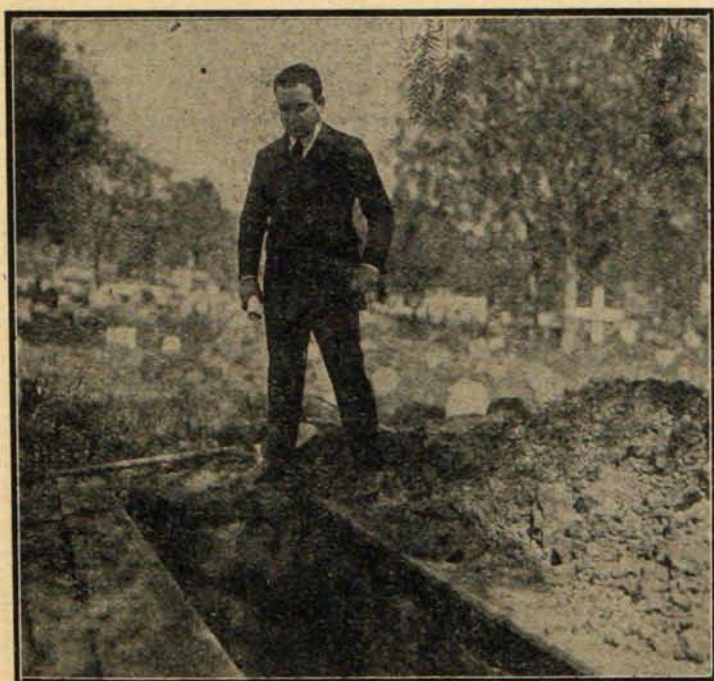
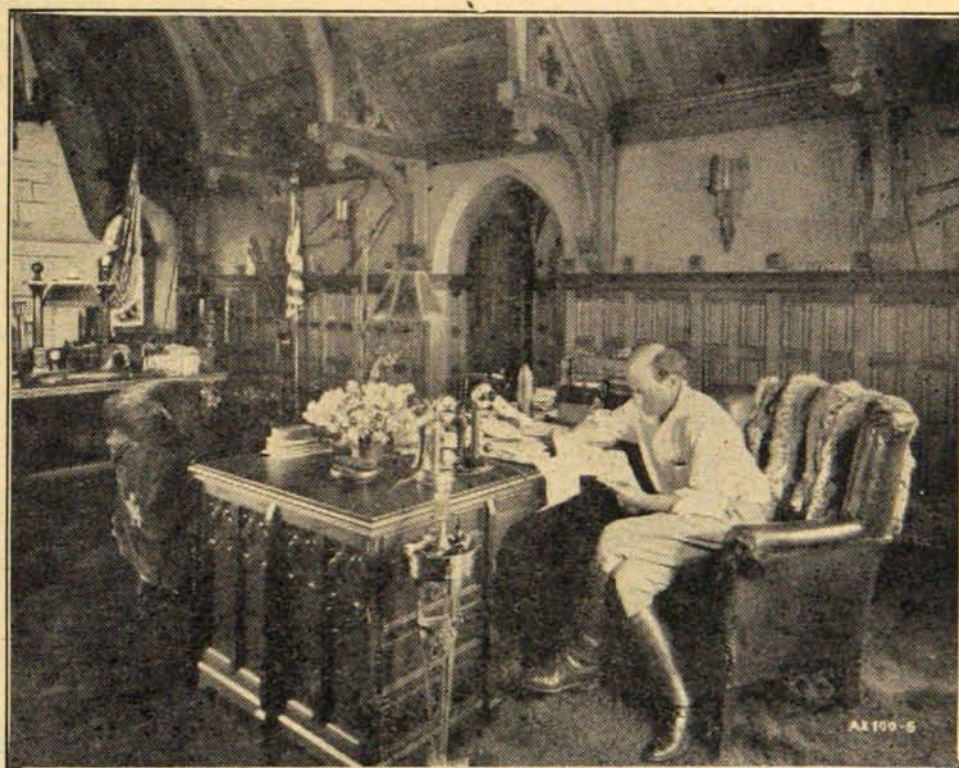




En haut et à gauche: Betty Blythe, Christy Cabanne et Frank Mayo discutant leurs prochains rôles. A droite: Enid Bennett, des studios de Thomas H. Ince et qui est une des plus charmantes actrices du Cinéma.

Au milieu: Cecil B. de Mille dans son splendide bureau, à la Cie Famous Players.

Au bas et à gauche: William Duncan, de la Cie Vitagraph, considérant le tombeau momentané qui sera le sien dans le film "The Silent Avenger". A droite: Tom Mix et Kathleen Connors dans une scène de "Mr Logan, U. S. A."



LE MIROIR SOMBRE

Production Paramount-Artcraft

ROLES

Priscilla Maine [Dorothy Dalton
 Nora O'Moore]
 Dr Philip Fosdick Huntley Gordon
 Red Carnahan . . . Walter Neeland
 Mario Pedro de Cordoba

SYNOPSIS

Priscilla Maine est une belle jeune fille qui se croit l'enfant unique de son père. Elle est aimée du Dr Fosdick, un savant adonné aux études psychiques et Priscilla lui demande l'explication de certains rêves étranges qui la hantent depuis des années; elle les lui raconte et lui donne le nom des personnages qu'elle voit dans ces rêves.

Or, le Dr Fosdick lit le compte-rendu d'un meurtre et il reconnaît les noms des accusés comme étant ceux que Priscilla lui a cités et il fait une investigation à ce sujet. Il apprend que dans les quartiers mal fréquentés vit une fille, Nora O'Moore qui est la ressemblance frappante de Priscilla. Cette fille devait épouser un espagnol, Mario Gonzalès, mais le crime commis par celui-ci a tout rompu.

Un peu plus tard, Nora disparaît et Mario qui la recherche aperçoit Priscilla qu'il prend pour elle. Il réussit à l'enlever et à la conduire à Jersey, chez lui où il l'enferme. A sa stupéfaction, elle lui affirme ne pas être Nora, celle-ci étant morte. Le Dr Fosdick est parvenu à retracer Priscilla; il arrive et joint ses explications à celle de la jeune fille. Celle-ci aperçoit un lac par la fenêtre et elle le reconnaît pour l'avoir déjà vu en rêve alors qu'on y noyait Nora; le meurtrier était Carnahan.

On arrête celui-ci qui avoue le crime et qui est conduit au bord du lac; sur ses indications, on retrouve le corps de l'infortunée Nora. Tous ces événements ont affecté le système nerveux de Priscilla qui tombe dangereusement malade.

Une fois guérie, elle apprend que Nora était sa soeur jumelle; sa mère s'était enfuie jadis avec elle alors qu'elle-même était conservée par son père.

Cette mystérieuse histoire a un dénouement plus naturel et prévu; le mariage du Dr Fosdick et de Priscilla.

JENNY, SOIS BONNE FILLE

Production Realart

ROLES

Jenny Riano . Mary Miles Minter
 Royal Renshaw Jay Belasco
 Jolanda Van Mater Marg. Shelby
 Sophia Shuttles . . Sylvia Ashton
 Polly Primrose . . Cath. Wallace

SYNOPSIS

Jenny Riano est une orpheline élevée par sa grand'mère dans les travaux de la maison. Comme distraction, elle joue du violon et imite avec cet instrument le cri des oiseaux et le sifflement du vent. Elle rêve quelquefois d'un prince charmant qui viendra au travers des bois pour la retrouver.

Dans une résidence d'été voisine vit un nouveau riche dont la femme a le grand désir de fréquenter la haute société; cette femme, Mme Shuttles, promet son aide financière à Mme Van Mater si celle-ci lui fait réaliser son désir. Mme Van Mater accepte, mais en retour elle met comme condition le mariage de sa fille Jolanda avec Royal Renshaw, fils d'un premier mariage de Mme Shuttles.

Dans un salon de thé et de jeu tenu par une demoiselle Polly Primrose on débite des drogues malsaines et Jolanda qui fréquente ce salon en devient une victime. Malgré cela et sous la pression des parents, Jolanda et Royal Renshaw se marient. Cette union n'est pas heureuse. Jolanda "dopée" à fond mène une vie de chat et chien" à son mari qui se décide finalement un jour à la conduire en auto dans un sanatorium.

Le voyage fut mouvementé et les gestes désordonnés de Jolanda eurent pour résultat un accident; la voiture culbuta. Jolanda fut tuée et le mari blessé.

La convalescence du jeune homme alla rapidement quand il eut à ses côtés Jenny l'orpheline qu'il avait jadis remarquée et à laquelle il pensait toujours.

Il guérit, après quoi, on le devine, il épousa cette fois l'élue de son coeur, la douce Jenny.

LA DISEUSE DE BONNE AVENTURE

Production Robertson-Cole

ROLES

**Renée Browning . . Marjorie
 Rambeau**
 Horatio Browning . . Frederik
 Burton
 Tony Salviati E. Fernandez
 Stephen Browning . . Raymond
 McKee
 Le Gouverneur . . Franklin Hanna
 Sa fille Virginia Lee

SYNOPSIS

Renée Browning n'a pas toujours été diseuse de bonne aventure dans un cirque. Elle était jadis l'épouse d'un savant nommé Browning, mais la calomnie a brisé son ménage; faussement accusée de relations avec Tony Salviati, directeur de cirque, elle a vu prononcer le divorce d'entre elle et son mari qui a gardé leur jeune fils.

Renée a perdu dès lors tout intérêt à la vie et toute gaieté, son esprit s'est assombri et elle a fini par devenir une sorte de rebut de la société, quelque chose de bien différent, vingt ans plus tard, de ce qu'elle était au temps de sa jeunesse.

Un jour son fils, qu'elle ne connaissait pas, vint se faire d're la bonne aventure; il lui raconta que son éducation scientifique avait été un échec et qu'il avait en vain tenté de se frayer un chemin dans la vie.

Quand elle apprit son nom, Renée parut sortir de son engourdissement léthargique; elle ne révéla pas son identité à son fils mais mit tout en oeuvre pour lui redonner du courage.

Pour atteindre ce but, elle abandonna elle-même ses fréquentations démoralisantes et se consacra plus que jamais à son art de diseuse de bonne aventure. Les revenus qu'elle en tira lui permirent de faciliter le succès à son fils qui devint un heureux candidat aux honneurs politiques et ensuite le fiancé de la fille du gouverneur.

En même temps, elle se relevait elle-même en dignité puis un jour elle eut la récompense de tout ce dévouement dont la reconnaissance et l'amour de son fils qui avait enfin appris ce qu'elle était.

TOUT, SAUF LA VERITE

Production de la Cie Universal

ROLES

Billy Hervey **Eddie Lyons**
 Jack Elton Lee Moran
 Helen Gray Catherine Lewis
 Annabelle Elton Anne Cornwall

SYNOPSIS

Billy Hervey est à la tête d'une compagnie industrielle dont les affaires sont loin d'être brillantes; les actionnaires et les employés sont rongés de soucis mais Billy a quand même le sourire. C'est tout simple: il est amoureux et, de penser à la jolie Helen Gray lui fait oublier facilement ses troubles financiers. Le jour même de la réunion des actionnaires, il va se promener et visiter le bungalow qui doit abriter plus tard ses amours.

Helen l'accompagne, naturellement, et les deux jeunes gens font la rencontre, près du bungalow, d'une voisine, Annabelle Elton, dont le mari est pour l'instant à la ville. On entre tous ensemble voir le bungalow, puis Helen pense qu'un petit dîner avec des oeufs bien frais conviendrait parfaitement; elle part dans le voisinage se procurer des oeufs.

Fatalité! Pendant cette absence, un individu bizarre apparaît, fait Billy et Annabelle prisonniers dans la maison toute la soirée et toute la nuit... c'est un échappé d'une maison de fous qui se croit lui-même gardien de deux fous et s'acquitte consciencieusement de sa tâche.

La situation n'était pas gaie pour Billy ni pour Annabelle; enfin le lendemain ils furent délivrés et c'est alors que vis-à-vis d'Helen et de Jack Elton, maintenant de retour, ils se lancèrent dans les explications les plus invraisemblables, entassant mensonges sur mensonges, disant tout, excepté la vérité.

Celle-ci se fit jour enfin à la grande satisfaction de chacun et tout se termina le plus gaîment du monde.

Après tout, dit-on, une mauvaise nuit est bientôt passée...

PARDONNERIEZ-VOUS?

Production William Fox

ROLES

Mme John Cleveland Vivian Rich
 John Cleveland Tom Chatterton
 Paul Horton Ben Deely
 Clare Duval Lillie Leslie

SYNOPSIS

Mary Cleveland est mariée à John depuis trois ans et malgré que tous deux s'aiment bien, leur bonheur n'est pas complet car ils n'ont pas d'enfant. Cette pensée les assombrit quelquefois tous deux.

Un jour, par distraction, ils décident de passer en revue toute la correspondance qu'ils ont gardée des anciens jours. Distraction fatale qui devait être la source de bien des désagréments. Ils découvrirent ainsi que John avait eu autrefois une affaire d'amour avec une nommée Claire et que, de son côté, Mary avait été presque fiancée à un certain caissier, Paul Horton, condamné depuis pour faux.

Ces révélations furent cause d'une querelle sérieuse. Mary, pour oublier, alla dans une maison à appartements où elle prenait soin d'une jeune fillette. Paul Horton, libéré de prison, vint à cette même maison où il aperçut Mary et le bébé; sachant qu'elle était mariée, il vit là une occasion de chantage et voulut lui extorquer de l'argent. Mary n'en avait point; pour avoir la paix, elle offrit ses bagues à l'individu.

Quand elle fut de retour, John s'aperçut de l'absence des bagues et devant les explications embarrassées de sa femme, il avertit la police. On découvrit les bijoux chez un revendeur qui en indiqua la provenance. Une nouvelle scène eut lieu à la maison à appartements où John, mis en présence du bébé, crut que sa femme l'avait trompé avec Paul Horton.

Quelle ne fut pourtant pas sa surprise et son humiliation quand il apprit la vérité. La fillette était celle de Claire maintenant décédée et la sienne propre.

LE TYPHON JAUNE

Production de la Cie First National

ROLES

Hilda Nordstrom [Anita Stewart
 Berta Nordstrom [.
 John Mathison Ward Crane
 Robert Hallowell Donald
 MacDonald
 Karl Lysgaard Joseph Kilgour

SYNOPSIS

Hilda et Berta sont deux soeurs jumelles dont la ressemblance est grande mais le caractère différent. Berta ne pense qu'au plaisir et aux aventures et sa conduite cause la mort de sa mère. Celle-ci avait été tuée par le chagrin; un jour on avait trouvé les vêtements de Berta au bord d'une rivière et on en avait conclu que la jeune fille s'était suicidée. En réalité, elle avait fui avec son amant, Robert Hallowell.

Elle partit pour l'Italie où ses extravagances la firent surnommer le "Typhon Jaune". Elle y mena la vie gaie jusqu'au jour où Robert fut ruiné; elle le quitta alors pour suivre un autre amant, plus en fonds, Karl Lysgaard, qui lui proposa un voyage à Manila où il devait porter des plans à des ennemis des Etats-Unis. Berta fut enchantée de cette nouvelle aventure.

Hallowell était également parti pour Manila où il devait compléter une invention destinée à la marine des Etats-Unis et c'est cette invention que Lysgaard et ses complices voulaient lui voler.

Hilda, soeur de Berta, faisait maintenant partie du service secret et elle était aussi venue à Manila avec son ami le lieutenant Mathison. Celui-ci remarqua la ressemblance de Hilda et de Berta, mais Hilda ne crut pas qu'il s'agissait de sa soeur qu'elle croyait morte. Elle découvrit les plans de Karl et de ses amis, une lutte tragique s'ensuivit puis une autre encore, au cours desquelles Lysgaard et Berta furent tués.

Le lieutenant Mathison revint aux Etats-Unis avec Hilda et les deux jeunes gens, ayant compris qu'ils s'aimaient d'amour, unirent leurs destinées.



Madlaine Traverse.



Bessie Barriscale.



Dorothy Dalton.



LA MODE AU CINEMA

AFFIRMER que les actrices du cinéma sont bien habillées serait une redite inutile; chacun sait, en effet, que le salaire princier qui leur est attribué permet facilement de donner satisfaction à leur goût et d'encadrer dignement leur beauté.

Il n'est pas inutile cependant de signaler que quelques-unes parmi elles se sont acquises la réputation, d'ailleurs justifiée, de donner quelque peu le ton à la mode dans ce royaume privilégié.

Voici, entre autres, Madlaine Traverse pour qui travaillent continuellement huit couturiers parisiens; Bessie Barriscale dont la toilette moins opulente est néanmoins de fort bon goût et Dorothy Dalton en robe de soirée d'une grâce charmante et faite de riches étoffes dont la qualité supplée à la quantité!

Ces trois modèles seraient certainement accueillis avec plaisir dans la garde-robe de nos fidèles lectrices.

LA PHOTOGRAPHIE DES COULEURS AU CINEMA

L'une des plus importantes découvertes françaises, dont on attend sous peu, une démonstration ici-même

(par Georges-M. Reclus, ingénieur des Arts et Manufactures, de Paris)



M. Léon Gaumont

LE cinéma reproduisant les couleurs naturelles, tel est le grand progrès scientifique accompli maintenant, après avoir été si longtemps attendu.

L'inventeur du procédé n'est autre que M. Léon Gaumont, directeur de la célèbre firme française, et dès le 10 novembre dernier, il réussissait à émerveiller à un tel point les membres de l'Académie des Sciences, avec sa découverte, que ceux-ci le félicitèrent publiquement et officiellement. Quelques jours plus tard, la même démonstration était offerte au grand public qui était appelé à voir sur l'écran, et en couleurs, la grande parade de la victoire, à Paris. Ce film patriotique fut accueilli avec le plus vif enthousiasme, par toute la France, tant par la nouveauté de son aspect que pour la grande perfection de la pose en couleurs; surtout, aussi, parce qu'il marquait un pas immense accompli dans le domaine de la photographie, principalement de la photographie cinématographique.

Et ce ne sera certes pas sans émotion que nous verrons nos héroïques soldats canadiens, surtout ceux du légendaire 22^{me} — si maladroitement ignorés, dans les comptes-rendus de la presse associée — défilier glorieusement sous l'arc de Triomphe. Nous ne les verrons plus cette fois, en blanc et noir seulement, mais bien en véritable khaki, acclamés par une foule dont les toilettes seront de toutes les teintes et couleurs authentiques.

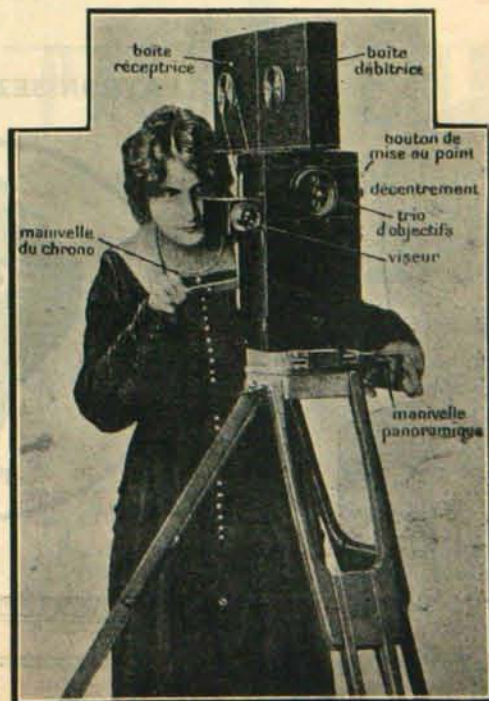
Il ne s'agira plus, cette fois, de films comme nous en avons déjà vus, coloriés à la main, après la pose et le développement; ce sera bel et bien la photographie directe des couleurs, grâce à un procédé dont la découverte a coûté à son auteur d'interminables et patients labeurs. — Et le film est si parfait qu'il fait hautement honneur au génie de l'inventeur.

M. Léon Gaumont avait commencé ses recherches plusieurs années avant la guerre, et dès 1913 il avait donné en France aussi bien qu'en Amérique, des démonstrations concluantes bien qu'encore imparfaites. Depuis, il n'a pas

cessé de travailler au perfectionnement de sa découverte, excepté pendant les mois les plus angoissants de la guerre. Dès l'armistice signé il reprit ses travaux scientifiques, et quelques mois plus tard, ses efforts étaient enfin entièrement couronnés de succès.

Le principe découvert par M. Gaumont pour la photographie des couleurs au cinéma présente certaines analogies avec le procédé en trois couleurs employé dans la photogravure. On sait qu'on se sert de trois plaques dans la photogravure, toutes trois applicables sur papier: une bleue, une jaune et une rouge. Eupposez alors qu'au lieu d'avoir trois plaques solides vous avez trois transparents bleus, jaunes et rouges. Si ces trois couleurs sont projetées sur l'écran simultanément, l'une sur l'autre, et avec la plus grande exactitude, le résultat sera le même que leur impression sur le papier par l'application successive des trois plaques. La problématique consistait donc à trouver le moyen d'obtenir par une impression directe la photographie d'une seule de ces couleurs, et d'obtenir leur projection simultanée sur l'écran.

La lumière blanche que nous recevons du soleil se compose en réalité de toute l'échelle des couleurs du prisme. La preuve est facile en faisant passer un rayon solaire à travers un prisme de verre. Nous retrouvons les mêmes couleurs que l'arc-en-ciel, alors que les gouttes de pluie ont la même action que celle du prisme sur la décomposition des rayons solaires. Les objets qui nous entourent et qui reçoivent la lumière solaire, absorbent une partie des rayons colorés contenus dans cette lumière et réfléchissent les autres, ceux qui distinguent notre œil. Ainsi, ce que nous appelons la couleur d'un objet n'est autre chose que la couleur des rayons lumineux réfléchis. Par exemple: un objet qui absorbe toutes les couleurs d'un rayon solaire, excepté la couleur rouge, nous apparaît rouge. L'objet nous apparaît blanc s'il n'absorbe aucun des rayons colorés, tandis que celui qui les absorbe tous nous paraît infailliblement noir. Rappelons aussi que les verres de couleur ne permettent qu'aux rayons de même couleur de les traverser. Si quelqu'un regarde un objet vert avec un verre bleu, le vert étant composé de jaune et de bleu, il arrivera que les rayons jaunes seront arrêtés et que seuls les rayons bleus passeront. Si nous regardons le même objet avec un verre rouge, il ne passera pas de rayons, et l'objet vert paraîtra noir.



Le nouvel appareil pour les couleurs

(A suivre)



VIOLA DANA



from the novel by George Barr McCutcheon

"SHERRY"

Une grande histoire par
un auteur de renom
Production d'Edgar Lewis

Cette vue est d'un genre nouveau
et vous donnera entière satisfac-
tion ainsi qu'à tous vos amis.

LE PETIT CAFE

(THE LITTLE CAFE)

Directement de Paris par **Max Linder**

Cette vue est des plus comique,
mais aussi très sentimentale

L'acteur français le plus connu au monde
Vous verrez **MAX LINDER**

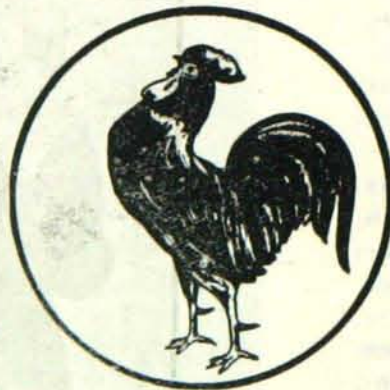
frotteur de bottes,
aiguiseur, concierge,
vendeur de journaux, charroyeur,
garçon de table le jour et
millionnaire la nuit.

VUE QUI VOUS AMUSERA



Max Linder

PATRONISEZ LES THEATRES QUI MONTRENT LES VUES DE **PATHE**



SPECIALTY FILM IMPORT LIMITED

Distributeurs des

VUES PATHE

au Canada

Questions Diverses :

Il nous arrive fréquemment des lettres demandant divers renseignements sur des acteurs ou des actrices. Ces questions nécessitent souvent de longues recherches et de la correspondance avec les Cies de Cinéma. Pour nous couvrir de cette perte de temps et de ces frais, nous ne répondrons donc, à l'avenir, qu'aux demandes accompagnées de 25 cents et dont le signataire donnera son adresse afin qu'il lui soit répondu personnellement.



L'AIDE A LA GRACE ET A LA BEAUTE

par

Priscilla Dean de Universal City, Californie

LE MAINTIEN C'EST TOUPE LA FEMME



PRISCILLA DEAN

Il existe un idéal de maintien et de pose pour tous les divers mouvements du corps. et les autorités militaires l'ont si bien compris qu'elles ont réglementé la position du siège humain, pour tous les exercices. Remarquez en passant que tous les jeunes gens qui sont allés à la guerre se tiennent maintenant beaucoup mieux qu'avant d'avoir fait du militarisme. Ils ont acquis la véritable et fière allure, sans s'en apercevoir. Même les jeunes filles ou femmes qui ont fait de la gymnastique ou des exercices militaires ont amélioré la grâce de leur maintien.

Mais il en reste encore un grand nombre qui ne se rendent pas compte de leur dos courbé, de leurs épaules arrondies et de leur pose anguleuses et défectueuses.

Je me demande souvent, en voyant ces personnes nonchalantes dans leur attitude et dans leurs poses anti-hygiéniques, si on leur a jamais montré les avantages de se tenir correctement. Pourtant, chacune d'entre nous devrait savoir que celle qui marche, se tient ou s'assoit correctement est susceptible d'accomplir beaucoup plus de besogne avec moins d'efforts que celle dont le corps fatigue, dans des positions trop alanguies ou négligées.

On peut acquérir chez soi, sans la moindre dépense, la grâce et la beauté.

Voici un excellent moyen de suivre un entraînement de ligne et de beauté à la maison, même sans professeur:

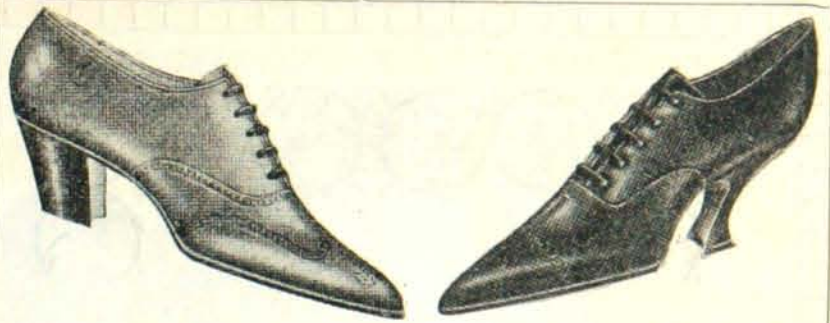
Tenez-vous bien droites contre le cadre d'une porte et commencez par faire une marque au sujet de la hauteur de votre taille. Si le dedans de la cheville, le sommet de la hanche et le sommet de l'épaule touchent le cadre de la porte, vous avez la position droite du corps désirée. Si cette opération vous paraît compliquée ou difficile c'est que vous avez contracté depuis longtemps des maintiens défectueux. En rectifiant à plusieurs reprises, disons une douzaine de fois par jour pendant un certain temps la position correcte, et en vous efforçant de marcher ensuite bien droit, l'épine dorsale redressée, vous aurez vite fait de faire disparaître vos épaules voûtées et tombantes.

On serait étonnée de voir tout l'excellent travail qui peut être accompli en un seul mois de cet entraînement quotidien.

Il y a d'autres femmes, et ce n'est pas mieux, qui ont les épaules trop en arrière et le ventre en avant. Il leur est impossible dès lors de porter gracieusement les toilettes, même les plus élégantes. Cette attitude aussi bien que l'attitude courbée doit être corrigée sans retard.

Quand on a acquis de telles habitudes depuis longtemps, il faut un long et persévérant entraînement pour corriger ces défauts? Mais ce n'est pas impossible, et une fois que vous aurez réussi vous serez heureuses de constater que la santé, la jeunesse et la beauté vous sont revenues pour longtemps.

(A suivre)



SOULIERS D'ETE

Elégance

-0-

Confort

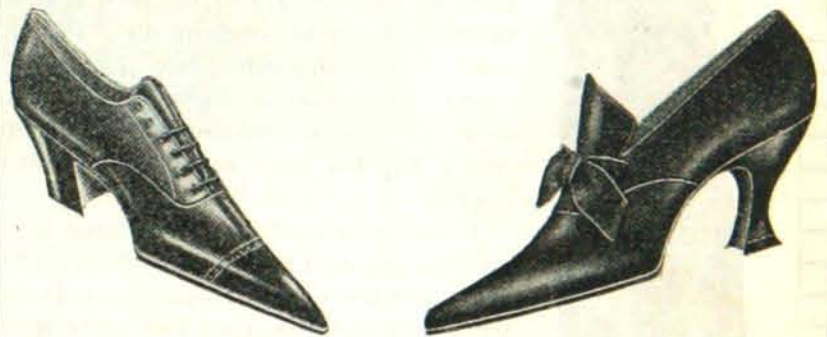
Jamais nous avons eu un assortiment de souliers aussi chics, et comme toujours de première qualité. Les lectrices du "Panorama" sont cordialement invitées à venir faire leur choix.

THOMAS DUSSAULT
le bottier fashionable
281-est, rue S.-Catherine
Tel.: Est 2434 Montréal

Qualité

-0-

Durée



CINEMA

PASSE-TEMPS

Rendez-vous de l'élite canadienne-française

Changement de programme les
LUNDI, JEUDI, SAMEDI

Nos films sont toujours les meilleurs
et les plus intéressants

Achetez nos livrets de famille:

20 billets pour \$2.50

(Bon en tout temps, excepté le dimanche)

287-EST, RUE STE-CATHERINE
Tél.: Est 5746 Montréal



Les scènes d'amour au théâtre et sur l'écran

Une précieuse opinion d'Alice Brady, la fameuse étoile
de Cinéma

(Spécialement pour le "Panorama")



CHACUN sait que depuis une couple d'années, Alice Brady, la très populaire artiste de cinéma, joue aussi les pièces modernes, dans les principaux théâtres de New-York. Comme cette artiste compte un très grand nombre d'admirateurs, un représentant du "Panorama", en promenade aux Etats-Unis, ayant eu la bonne fortune de causer avec elle, lui a demandé si elle préférerait le théâtre parlé au théâtre muet de l'écran.

C'est cette opinion de madame Brady qui fait aujourd'hui le sujet d'une interview que nous nous empressons de servir à nos lecteurs, en guise de primeur.

Tous les habitués du cinéma savent aussi bien que nous combien admirable est Alice Brady, dans les scènes d'amour. Son talent pour ces sortes de scènes ne lui a-t-il pas valu le surnom de "fée d'amour parmi toutes les étoiles de l'écran". On sent, à la voir, qu'elle joue avec tout son cœur. Or, voilà qu'au théâtre parlé, Alice Brady sait donner à sa belle voix des inflexions

d'une tendresse infinie, tandis que son expression faciale et les gestes de son corps expriment tous les degrés d'intensité des diverses émotions qu'elle ressent réellement. D'aucuns prétendent, que si la chose était possible, elle serait même supérieure au théâtre.

A la question directe posée par notre représentant, madame Brady répondit ainsi:

—Je trouve plus facile de jouer au théâtre qu'au cinéma; surtout les scènes d'amour.

—Pourquoi?

—Lorsque vous faites un film, souvenez-vous que vous n'avez pas le public devant vous, et le public est le meilleur atout en matière d'entraînement à l'émotion. Dans les studios de cinéma, vous n'avez pour tout public qu'un directeur ou régisseur, un photographe, quelques charpentiers et électriciens. Ils ne sont pas là pour vous regarder jouer ou vous applaudir; ils sont là pour travailler. Quelque soit le degré d'émotion que vous mettiez dans votre jeu, cela les laisse absolument froids. Au point de vue sympathie, c'est tout comme si vous jouiez devant une pile de briques. Le régisseur et le photographe sont les seuls intéressés à ce que la pose donne le meilleur résultat, puisqu'il y va de leur réputation, mais si vous croyez qu'ils ont le temps de vivre vos scènes et de partager vos émotions, vous vous trompez grandement. Au cinéma, on ne joue pas

non plus une pièce, tout d'une haleine, comme au théâtre. On ne pose du même coup que quelques scènes, prises çà et là, et souvent sans ordre, et à chaque fois, il faut recommencer à revivre pour soi toute seule, toute la pièce, afin de retrouver l'atmosphère abandonnée la veille, ou plusieurs jours auparavant, selon les circonstances de la pose. Et, s'il vous faut absolument de la sympathie extérieure pour vous émouvoir, il ne vous reste qu'une chose à faire: vous imaginer que vous avez devant vous tout un public élégant et enthousiaste. Ce n'est pas si commode qu'on le croit, je vous assure.

—Au vrai théâtre, les circonstances sont bien différentes. Vous savez que vous avez devant vous un public variant de 1,500 à 2,000 personnes qui vivent la pièce avec vous, partageant vos rires et vos tristesses. Cette communion de sentiments constitue la grande source d'inspiration de l'artiste du théâtre parlé. Alors, il est bien plus facile d'être naturelle, sincère; je dirais même qu'il est au moins deux fois plus difficile de bien jouer au théâtre muet du cinéma qu'au théâtre pour de bon.

—Chaque genre de travail à ses avantages. Au cinéma, on a amplement le temps de se reposer entre chaque scène, mais je n'hésite pas à déclarer que j'aime de beaucoup mieux le travail du théâtre que celui du cinéma. Là se trouve une satisfaction qu'on ne rencontre pas dans l'autre. Vous jouez sous des lumières savamment combinées pour vous avantager, et non sous la lumière trop directe et crue du plein-jour; et la lumière du jour met trop de réalisme brutal dans l'action. Aux oeuvres de fiction, il faut de toute nécessité la lumière artificielle. Au théâtre vous obtenez votre satisfaction tout de suite; il n'en est pas de même au cinéma. Le théâtre, c'est comme le journal quotidien, où l'écrivain à la satisfaction de se relire quelques instants après avoir écrit son article, tandis que le cinéma c'est comme la revue mensuelle, d'où votre excellent "Panorama", où il vous faut attendre un mois, souvent plus, avant de vous voir imprimé. Dans le premier cas l'inspiration n'a pas le temps de se refroidir, tandis que dans le second il faut constamment réchauffer cette inspiration afin de pouvoir donner le degré d'intensité voulu à l'émotion.

—Alors, vous proposeriez-vous d'abandonner définitivement le cinéma pour ne vous occuper que de théâtre?

—Pas le moins du monde. Les deux genres de travail me plaisent, et je ne refuse pas les contrats que je puis accepter. Cela me donne beaucoup d'occupations, mais je n'ai jamais eu peur du travail. Participer au théâtre muet le jour, et au théâtre parlé le soir, cela met de la variété dans la vie d'une artiste. Et puis, j'ai constaté que mon théâtre-cinéma aidait à mon théâtre parlé et vice-versa. Mes admirateurs au cinéma viennent m'entendre au théâtre afin de juger de la différence, et ceux qui m'applaudissent au théâtre viennent me retrouver sur l'écran. Et tout cela contribue à mon succès, dans ma vie d'artiste.

—Mais, à travailler aussi opiniâtrément, vous ne sauriez durer bien longtemps. Le surmenage use, ne l'oubliez pas.

Et, dans un exquis sourire, madame Brady nous répondit: "Vous connaissez la puissance de travail de mon père, William A. Brady; vous savez que jamais cet homme ne se sent fatigué. Or, mettez-vous bien dans l'idée que dans le cas qui nous occupe, la fille tient absolument du père. Elle est infatigable. Et, je continuerai à jouer simultanément au théâtre et au cinéma, tant que le public voudra de moi."

—Vous avez alors devant vous une bien longue et brillante carrière; fimes-nous, en prenant congé, et en baisant la main jolie qui se tendait si cordialement vers nos lèvres.



LA MODE AUX STUDIOS GIDLWYN

Un bas qui moule bien la jambe est chose importante dans la toilette; la soie est certainement le matériel le plus élégant et c'est celui qui a la préférence, sinon l'exclusivité, parmi les étoiles de la Cie Goldwyn.

De jolis bas impliquent naturellement de jolies robes; un modèle de haute élégance est certes celui que porte Pauline Starke que l'on voit ici.



VIOLA DANA



BY UNIVERSAL

PRISCILLA DEAN avec un élégant chapeau de paille, modèle importé de Paris et dit "Marie-Louise".



TOUJOURS LA CRISE DU PAPIER

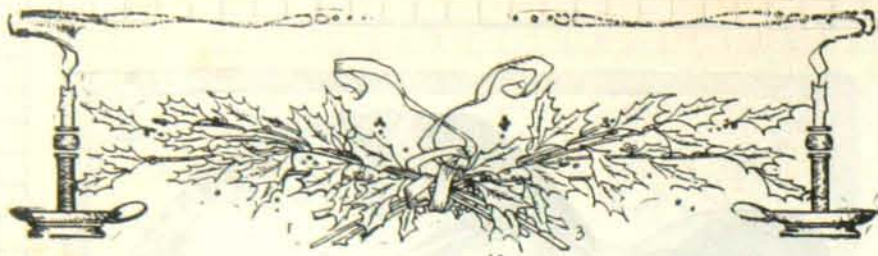
En ce qui concerne le papier la situation, loin de s'améliorer, paraît au contraire empirer. Il est excessivement difficile de se procurer cette matière première, même à des prix exorbitants.

Le papier a plus que doublé de valeur au cours des trois derniers mois et il est presque impossible de s'en procurer. Nous avons donc dû imprimer le présent numéro sur deux qualités de papier, c'est-à-dire sur ce que nous avons pu avoir. Si nous n'avions pas agi ainsi, nous aurions été forcés, comme certains magazines américains, de suspendre notre publication jusqu'au jour où nous aurions pu acheter du papier.

Nous sommes convaincus que les lecteurs apprécieront nos efforts pour conserver au "Panorama", en dépit de ces difficultés, une apparence luxueuse et qu'ils nous continueront leur faveur comme par le passé.

POIRIER & CIE





CONTE

LE MAGE DE PHARAON

IL ETAIT UNE FOIS, puisque tout conte doit commencer ainsi, un puissant roi d'Egypte, un pharaon qui s'ennuyait. Le pouvoir n'exclut pas ces misères-là. Les immenses travaux qu'il avait fait faire par ses milliers d'esclaves le laissaient indifférent et l'énorme pyramide qui devait lui servir de tombeau lui semblait bien au-dessous de ce que sa pensée fugitive avait parfois conçu.

Il fit venir un mage célèbre par sa science.

—Les dieux, lui dit-il, te permettent de réaliser des choses merveilleuses. Je voudrais que tu prennes mes pensées, que tu les matérialises et que tu les fasses s'agiter devant mes regards à ma volonté.

Le mage ne répondit rien.

—Je voudrais, continua le pharaon, que tu puisses reprendre au néant qui les a ensevelies, toutes les visions glorieuses des années écoulées quand mes vaillants soldats combattaient les barbares. Et ce n'est pas tout; je pense souvent à tous ceux que j'ai aimés et qui ne sont plus, ma mémoire va s'affaiblissant et ne rappelle plus leurs traits que comme dans un brouillard. Rafferme cette mémoire, prends là, fais le tableau fidèle de tous les disparus et donne la vie à ce tableau afin que le passé ne meure pas et que mes petits-fils plus tard connaissent eux aussi ceux que j'aurai aimés et que pourtant ils n'auront jamais vus. Tu peux cela, dis?

Le mage s'inclina profondément.

—Puissant maître, répondit-il, ce que tu demandes ne sera jamais possible à quiconque vit sur terre; tu es toi-même plus qu'un homme et jamais tu ne pourrais fixer devant tes yeux, fût-ce pour une minute seulement, l'image exacte et surtout vivante de ceux qui ne sont plus. Les dieux ont accordé à l'homme la science merveilleuse de la peinture mais ils ont limité au talent humain de l'artiste l'expression de la ressemblance. Ceux que la mort a immobilisés, ceux-là, dans des milliers de siècles pas plus qu'aujourd'hui, nulle science et nulle puissance humaine ne pourront plus les faire s'agiter un instant devant nos yeux... Peux-tu reprendre aux ailes du vent le son des trompettes et à la nuit la lumière de la torche qui s'éteint?

Quarante siècles ont passé depuis ce dialogue et, aujourd'hui le désir du pharaon est réalisé; le miracle qu'il demandait paraît chose ordinaire et simple même aux enfants. La photographie l'a commencé, le cinéma l'a continué. Et c'est ainsi que les siècles futurs donneront encore à l'homme ce qu'aujourd'hui il n'oserait même pas souhaiter dans le plus audacieux de ses rêves...



Si vous voulez être vigoureux et toujours en bonne santé, ne buvez que de la meilleure bière, celle qui nourrit le corps, facilite la digestion et ne surcharge l'estomac.

Frontenac

D'un goût délicieux, légère, saine et nutritive, c'est le type des bières de choix que l'on consomme en France et en Belgique.

C'est le produit de la brasserie la mieux outillée et la plus moderne du genre tant au Canada qu'aux Etats-Unis.

Fabriquée uniquement avec des matières premières de haute qualité et d'après les meilleures méthodes de brassage, de fermentation, de maturation et d'embouteillage, c'est par excellence la bière des familles.

LA BIÈRE FRONTENAC EST SANS RIVALE
BRASSERIE FRONTENAC, LIMITEE
MONTREAL



Le Lait des Dames Romaines

UNE AIDE PRECIEUSE A LA BEAUTE

Vous pouvez et devez acquérir et conserver la beauté. Il s'agit tout simplement de protéger les charmes dont la nature vous a comblée, contre les attaques de la température, du temps et de la maladie. N'attendez pas pour cela que le miroir découvre à vos yeux un tout petit plissement, un léger sillon, qui se distingue à peine sur la fraîcheur de votre teint, mais, si vous voulez régner longtemps encore sur la foule de vos admirateurs entretenez votre peau hygiéniquement et scientifiquement en employant le célèbre

LAIT DES DAMES ROMAINES

Cette lotion, composée de sèves végétales bienfaisantes donne au visage un éclat merveilleux, fait disparaître comme par enchantement toutes les tares, accidents et maladies de la peau.

Le Lait des Dames Romaines supprime l'usage des poudres et fards.
EN VENTE PARTOUT

Grâce à une vente énorme et à un système de fabrication amélioré, nous pouvons vendre ce produit supérieur valant au moins \$1.00 le flacon au prix de **50 CTS LE FLACON DE 6 ONCES**

Echantillon expédié sur réception de 10 cts.

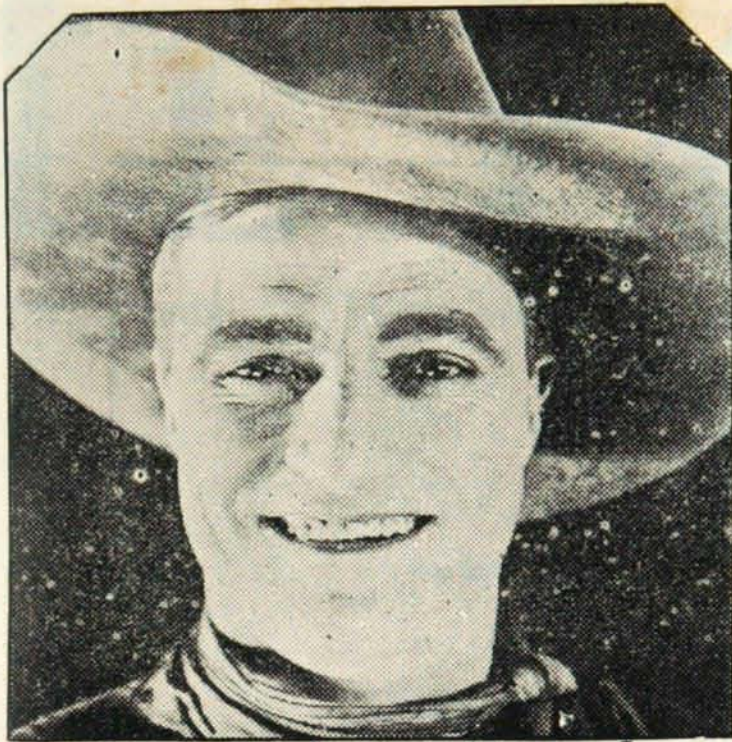
M. M. COOPER & CIE, No 158 rue des Commissaires Ouest, Montréal.

EN ASSURANT VOTRE AUTOMOBILE A MON BUREAU, VOUS AUREZ LA POLICE LA PLUS COMPLETE QU'IL Y AIT AU PLUS BAS PRIX.

HORACE J. LABRECQUE

Bureau d'Assurances Générales
 260, RUE ST-JACQUES TEL. MAIN 968, 8566

RAPHAEL OUMET, Représentant



TOM MIX DIRECTION WILLIAM FOX



PRISCILLA DEAN



PALL MALL

La Cigarette par Excellence

Après le Thé

Bouts en Siège
et Unis

1/3 à Londres.
30¢ ici.

VOTRE
CREDIT
EST
BON



PRINCE

Voyez notre assortiment
avant d'acheter
ailleurs

MEUBLES-TAPIS
POELES-PRELARTS
RIDEAUX ETC

COMPTANT-CREDIT

Machine parlante Columbia ainsi que
les Disques, toujours un grand Choix.

THE J. S. PRINCE CO.,
WM. LALONDE, Président.
85, Blvd. St-Laurent,
Entre Vitre et Craig, Montréal, Qué.

Dans le prochain numéro du PANORAMA,
nous commencerons un roman sensationnel :

LE PARFUM DE LA DAME EN NOIR

par GASTON LEROUX

et dans lequel on retrouve le fameux Rouletabille
du "Mystère de la Chambre Jaune". Ce roman
a eu un succès énorme en France et nous avons
la certitude qu'il en sera de même ici.

C'est un roman à l'intrigue puissante et
mystérieuse qui tient le lecteur en haleine
du commencement jusqu'à la fin. L'énorme
demande qui en a été faite en Europe en a épuisé
tous les tirages et il est extrêmement difficile de
se le procurer.

C'est donc une bonne aubaine que le PANORAMA
offre à ses lecteurs.

Ne le manquez pas et retenez immédiatement
votre numéro du mois d'août dans lequel
commence ce roman.
